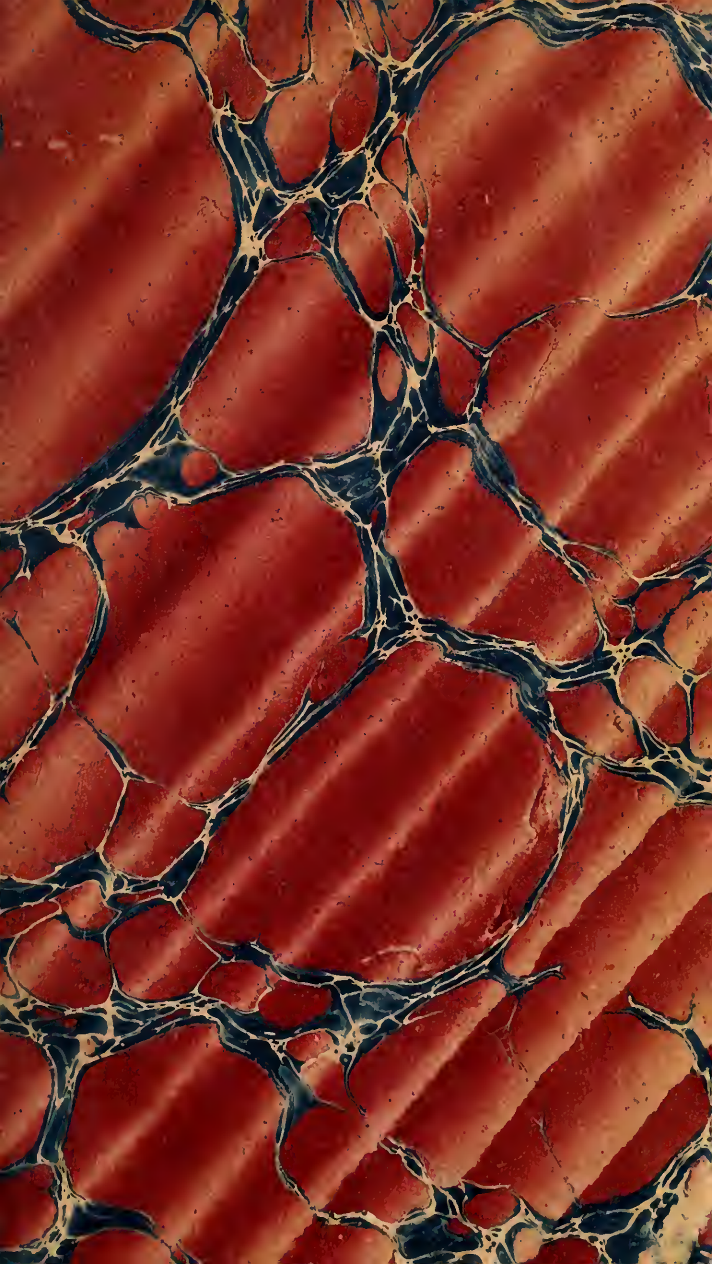

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 0693





HISTOIRE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

TOME SECOND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vie du R. P. Cathary, S. J., Missionnaire apostolique, mort en odeur de sainteté en 1863. 1 fort vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Pensées de R. P. Cathary, S. J., recueillies de ses écrits. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Histoire de saint François de Borgia. 1 fort vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Histoire de saint Jean-François Régis, apôtre du Velay et du Vivarais. 1 fort vol. in-18 jésus . . 3 fr. 50

Histoire de saint François d'Assise. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. »»

Histoire de saint Ignace de Loyola. 2 beaux vol. in-18 jésus . . . . 6 fr. »»

— *Vie abrégée.* 1 vol. in-18 jésus . . . . 2 fr. 50

Histoire de saint François de Xavier. 2 beaux vol. in-18 jésus . . . . 6 fr. »»

— *Vie abrégée.* 1 fort in-18 jésus . . . . 2 fr. 50

Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'évêque de Beauvais.

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, fondatrice de la Visitation. 1 beau vol. in-18 jésus. 3 fr. »»

Cet ouvrage est approuvé par NN. SS. les évêques d'Arras et de Beauvais.

Blanche de Castille, mère de saint Louis et de sainte Isabelle, précédée d'une introduction par le R. P. Th. Ratisbonne. 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr. »»

Histoire de saint Louis de Gonzague. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche. 1 vol. in-8° avec portrait . . . . 6 fr. »»

Le même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. »»

---

598. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

HISTOIRE

DE

SAINT IGNACE

DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

Auteur des Histoires de S. François Xavier, S. François de Borgia,
S. François Régis, S. François d'Assise, Ste Chantal, etc.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

TOME SECOND



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1878


ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

QUATRIÈME PARTIE.

(SUITE.)

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(1534—1541)

XIV

Le plan des constitutions était enfin rédigé ; le voici te qu'il est présenté par la bulle de Paul III qui autorise la Compagnie de Jésus. Nous reproduisons en entier ce document dont nous empruntons la traduction à M. Crétineau-Joly :

« PAUL, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,
POUR LA MÉMOIRE PERPÉTUELLE.

« Préposé, malgré notre indignité, par la disposition du Seigneur, au gouvernement de l'Église militante, et pénétré

pour le salut des âmes de tout le zèle que nous commande la charge de Pasteur, nous environnons de toute la faveur apostolique les fidèles, quels qu'ils soient, qui nous exposent là-dessus leurs désirs, nous réservant d'en ordonner ensuite, selon qu'un mûr examen des temps et des lieux nous le fait juger utile et salutaire dans le Seigneur.

« Ainsi venons-nous d'apprendre que nos chers fils Ignace de Loyola, Pierre Lefèvre, Jacques Laynez, Claude Le Jay, Pasquier-Brouet, François Xavier, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Jean Codure et Nicolas Bobadilla, tous prêtres des villes et diocèses respectifs de Pampelune, Genève, Siguenza, Tolède, Viseu, Embrun, Placencia, tous maîtres-ès-arts, gradués dans l'université de Paris et exercés pendant plusieurs années dans les études théologiques : nous avons appris (disons-nous) que ces hommes poussés, comme il est pieux de le croire, par le souffle de l'Esprit saint, se sont rassemblés de différentes contrées du monde, et, après avoir renoncé aux plaisirs du siècle, ont consacré pour toujours leur vie au service de Notre Seigneur Jésus-Christ, de nous et des autres Pontifes romains, nos successeurs. Ils ont déjà travaillé d'une manière louable dans la vigne du Seigneur, prêchant publiquement la parole de Dieu, après en avoir obtenu la permission requise ; exhortant les fidèles en particulier à mener une vie sainte et méritoire du bonheur éternel, et les engageant à faire de pieuses méditations ; servant dans les hôpitaux, instruisant les enfants et les simples des choses nécessaires à une éducation chrétienne ; en un mot, exerçant avec une ardeur digne de toutes sortes d'éloges,

dans tous les pays qu'ils ont parcourus, tous les offices de la charité et toutes les fonctions propres à la consolation des âmes.

« Enfin, après s'être rendus en cette illustre ville, persistant toujours dans le lien de la charité, afin de cimenter et de conserver l'union de leur Société en Jésus-Christ, ils ont arrêté un plan de vie conforme aux conseils évangéliques, aux décisions canoniques des Pères, selon ce que leur expérience leur a appris à être plus utile à la fin qu'ils se sont proposée. Or, ce genre de vie, exprimé dans la formule dont nous avons parlé, a non-seulement mérité les éloges d'hommes sages et remplis de zèle pour l'honneur de Dieu, mais il a tellement plu à quelques-uns d'entre eux, qu'ils ont pris la résolution de l'embrasser.

« Or, voici cette forme de vie telle qu'elle a été conçue :

« Quiconque voudra, sous l'étendard de la croix, porter les armes pour Dieu, et servir le seul Seigneur et le Pontife romain, son vicaire sur la terre, dans notre Société, que nous désirons être appelée la Compagnie de Jésus, après y avoir fait vœu solennel de chasteté perpétuelle, doit se proposer de faire partie d'une société principalement instituée pour travailler à l'avancement des âmes dans la vie et la doctrine chrétiennes, et à la propagation de la foi, par des prédications publiques et le ministère de la parole de Dieu, par des exercices spirituels et des œuvres de charité, notamment en faisant le catéchisme aux enfants et à ceux qui ne sont pas instruits du Christianisme, et en entendant les confessions des fidèles pour leur consolation spirituelle. Il doit aussi faire en sorte d'avoir toujours devant les yeux :

premièrement Dieu, et ensuite la forme de cet institut qu'il a embrassé. C'est une voie qui mène à lui, et il doit employer tous ses efforts pour atteindre à ce but que Dieu même lui propose, selon toutefois la mesure de la grâce qu'il a reçue de l'Esprit saint et suivant le degré propre de sa vocation, de crainte que quelqu'un ne se laisse emporter à un zèle qui ne serait pas selon la science. C'est le général ou prélat que nous choisirons qui décidera de ce degré propre à chacun, ainsi que des emplois, lesquels seront tous dans sa main, afin que l'ordre convenable, si nécessaire dans toute communauté bien réglée, soit observé. Ce général aura l'autorité de faire des constitutions conformes à la fin de l'institut, du consentement de ceux qui lui seront associés, et dans un conseil où tout sera décidé à la pluralité des suffrages.

« Dans les choses importantes et qui devront subsister à l'avenir, ce conseil sera la majeure partie de la société que le général pourra rassembler commodément ; et, pour les choses légères et momentanées, tous ceux qui se trouveront dans le lieu de la résidence du général. Quant au droit de commander, il appartiendra entièrement au général. Que tous les membres de la Compagnie sachent donc, et qu'ils se le rappellent, non-seulement dans les premiers temps de leur profession, mais tous les jours de leur vie, que toute cette Compagnie et tous ceux qui la composent combattent pour Dieu sous les ordres de notre très-saint seigneur le Pape et des autres Pontifes romains, ses successeurs. Et, quoique nous ayons appris de l'Évangile et de la foi orthodoxe, et que nous fassions profession de

croire fermement que tous les fidèles de Jésus-Christ sont soumis au Pontife romain comme à leur chef et au vicaire de Jésus-Christ, cependant, afin que l'humilité de notre Société soit encore plus grande, et que le détachement de chacun de nous et l'abnégation de nos volontés soient plus parfaits, nous avons cru qu'il serait fort utile, outre ce lien commun à tous les fidèles, de nous engager encore par un vœu particulier, en sorte que, quelque chose que le Pontife romain actuel et ses successeurs nous commandent, concernant le progrès des âmes et la propagation de la foi, nous soyons obligés de l'exécuter à l'instant sans tergiverser ni nous excuser, en quelque pays qu'ils puissent nous envoyer, soit chez les Turcs ou tous autres infidèles, même dans les Indes, soit vers les hérétiques et les schismatiques ou vers les fidèles quelconques. Ainsi donc, que ceux qui voudront se joindre à nous examinent bien, avant de se charger de ce fardeau, s'ils ont assez de fonds spirituels pour pouvoir, suivant le conseil du Seigneur, achever cette tour ; c'est-à-dire si l'Esprit-saint qui les pousse, leur promet assez de grâces pour qu'ils puissent espérer de porter, avec son aide, le poids de cette vocation ; et quand, par l'inspiration du Seigneur, ils se seront enrôlés dans cette milice de Jésus-Christ, il faut que, jour et nuit les reins ceints, ils soient toujours prêts à s'acquitter de cette dette immense. Mais, afin que nous ne puissions ni briguer ces missions dans les différents pays ni les refuser, tous et chacun de nous s'obligeront de ne jamais faire à cet égard, ni directement ni indirectement aucune sollicitation auprès du Pape, mais de s'abandonner

entièrement là-dessus à la volonté de Dieu, du Pape comme son vicaire, et du général. Le général promettra lui-même, comme les autres, de ne point solliciter le Pape pour la destination et mission de sa propre personne, à moins que ce ne soit du consentement de la Société. Tous feront vœu d'obéir au général en tout ce qui concerne l'observation de notre règle, et le général préscrira les choses qu'il saura convenir à la fin que Dieu et la Société ont eue en vue. Dans l'exercice de sa charge, qu'il se souvienne toujours de la bonté, de la douceur et de la charité de Jésus-Christ, ainsi que des paroles si humbles de saint Pierre et de saint Paul, et que lui et son conseil ne s'écartent jamais de cette règle. Sur toutes choses, qu'ils aient à cœur l'instruction des enfants et des ignorants dans la connaissance de la doctrine chrétienne, des dix commandements et autres semblables éléments, selon qu'il conviendra, eu égard aux circonstances des personnes, des lieux et des temps. Car il est très-nécessaire que le général et son conseil veillent sur cet article avec beaucoup d'attention, soit parce qu'il n'est pas possible d'élever sans fondement l'édifice de la foi chez le prochain autant qu'il est convenable, soit parce qu'il est à craindre qu'il n'arrive parmi nous qu'à proportion que l'on sera plus savant, ne se refuse à cette fonction comme étant moins belle et moins brillante, quoiqu'il n'y en ait pourtant point de plus utile, ni au prochain pour son édification, ni à nous-mêmes pour nous exercer à la charité et à l'humilité. A l'égard des inférieurs, tant à cause des grands avantages qui reviennent de l'ordre, que pour la pratique assidue de l'humilité, qui

est une vertu que l'on ne peut assez louer, ils seront tenus d'obéir toujours au général dans toutes les choses qui regardent l'Institut; et dans sa personne ils croiront voir Jésus-Christ comme s'il était présent, et l'y révèreront autant qu'il est convenable. Mais, comme l'expérience nous a appris que la vie la plus pure, la plus agréable et la plus édifiante pour le prochain est celle qui est la plus éloignée de la contagion de l'avarice, et la plus conforme à la pauvreté évangélique, et sachant aussi que Notre-Seigneur Jésus-Christ fournira ce qui est nécessaire pour la vie et le vêtement à ses serviteurs qui ne chercheront que le royaume de Dieu, nous voulons que tous les nôtres, et chacun d'eux, fassent vœu de pauvreté perpétuelle, leur déclarant qu'ils ne peuvent acquérir ni en particulier, ni même en commun, pour l'entretien ou usage de la Société, aucun droit civil à des biens immeubles ou à des rentes et revenus quelconques, mais qu'ils doivent se contenter de l'usage de ce qu'on leur donnera pour se procurer le nécessaire. Néanmoins ils pourront avoir dans les universités des colléges possédant des revenus, cens et fonds applicables à l'usage et aux besoins des étudiants, le général et la Société conservant toute administration et surintendance sur lesdits biens et sur lesdits étudiants à l'égard des choix, refus, réceptions et exclusion des supérieurs et des étudiants, et pour les règlements touchant l'instruction, l'édification, et la correction desdits étudiants, la manière de les nourrir et de les vêtir, et tout autre objet d'administration et de régime, de manière pourtant que ni les étudiants ne puissent abuser desdits biens, ni la société

elle-même les convertir à son usage, mais seulement subvenir aux besoins des étudiants. Et lesdits étudiants lorsque l'on se sera assuré de leurs progrès dans la piété et dans la science, et après une épreuve suffisante, pourront être admis dans notre Compagnie, dont tous les membres qui seront dans les ordres sacrés, bien qu'ils n'aient ni bénéfices ni revenus ecclésiastiques, seront tenus de dire l'office divin selon le rit de l'Église, chacun séparément et en particulier, et non point en commun ou en chœur. Telle est l'image que nous avons pu tracer de notre profession, sous le bon plaisir de notre seigneur Paul III et du Siége apostolique. Ce que nous avons fait dans la vue d'instruire par cet écrit sommaire et ceux qui s'informent à présent de notre Institut, et ceux qui nous succèderont à l'avenir, s'il arrive que, par la volonté de Dieu, nous ayons jamais des imitateurs dans ce genre de vie ; lequel ayant de grandes et nombreuses difficultés, ainsi que nous le savons par notre propre expérience, nous avons jugé à propos d'ordonner que personne ne sera admis dans cette Compagnie, qu'après avoir été longtemps éprouvé avec beaucoup de soin, et que ce n'est que lorsqu'on se sera fait connaître pour prudent en Jésus-Christ, et qu'on se sera distingué par la doctrine et par la pureté de la vie chrétienne, que l'on pourra être reçu dans la milice de Jésus-Christ, à qui il plaira de favoriser nos petites entreprises pour la gloire de Dieu le Père, auquel seul soit gloire et honneur dans les siècles. Ainsi soit-il. »

« Or, ne trouvant dans cet exposé rien que de pieux et de saint, afin que ces mêmes associés, qui nous ont fait

présenter à ce sujet leur très-humble requête, embrassent avec d'autant plus d'ardeur leur plan de vie qu'ils se sentiront plus gratifiés de la faveur du siége apostolique ; Nous, en vertu de l'autorité apostolique, par la teneur de ces présentes et de science certaine, nous approuvons, confirmons, bénissons et garantissons d'une perpétuelle stabilité l'exposé précédent, son ensemble et les détails ; et quant aux associés eux-mêmes, nous les prenons sous notre protection et celle de ce Saint-Siége apostolique : leur accordant néanmoins de dresser de plein gré et de plein droit les constitutions qu'ils jugeront conformes à la fin de cette Compagnie, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Chrtst, et à l'édification du prochain, nonobstant les constitutions et ordonnances apostoliques du concile général et de notre prédécesseur d'heureuse mémoire, le pape Grégoire X, ou tous autres qui y seraient contraires.

« Nous voulons cependant que les personnes qui désireront faire profession de ce genre de vie, ne puissent être admises dans la Société, ni y être agrégées au delà du nombre de soixante.

« Donc que personne au monde n'ait la témérlté d'enfreindre ou de contredire aucun des points ici exprimés de notre approbation, de notre accueil, de notre concession et de notre volonté. Si quelqu'un osait l'attenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Panl.

« Donné à Rome, à Saint-Marc, l'année de l'incarnation du Seigneur 1540, le cinquième des calendes d'octobre, de notre pontificat la sixième. »

Son plan rédigé et accepté par ses disciples, Ignace de Loyola l'avait fait présenter et soumettre au pape par le cardinal Gaspard Contarini. Paul III ayant accueilli avec bienveillance la formule qui lui était présentée, la remit à Thomas Badia, dominicain, maître du sacré palais, en le chargeant de l'examiner. Thomas Badia, après l'avoir gardée deux mois, la renvoya en l'approuvant de tous points, au cardinal Contarini, pour qu'il la remît au pape, alors à Tivoli. Le cardinal s'y rendit le lendemain, et donna lecture de ce projet à Paul III qui, après l'avoir écouté attentivement, prononça cette parole remarquable: « Le doigt de Dieu est ici. » Le cardinal s'empressa d'écrire un mot à notre saint pour lui donner cette bonne nouvelle. Mais cette approbation verbale du souverain pontife ne suffisait pas pour faire rédiger et expédier la bulle érigeant la Compagnie en ordre religieux. Il y avait des formalités à remplir, qui d'ordinaire demandent beaucoup de temps. Le pape nomma une commission de trois cardinaux réputés les plus vertueux, les plus prudents, les plus savants, et déclara qu'il s'en remettrait à leur avis. L'un des trois cardinaux choisis devait diriger cette grande affaire, et nul n'était plus opposé à l'acceptation d'un nouvel ordre religieux. C'était le cardinal Barthélemy Guidiccioni, que sa haute vertu et ses talents avaient fait juger digne du Saint-Siége, et dont le pape Paul III dit, en apprenant sa mort : « Mon successeur vient de mourir. »

Le cardinal Guidiccioni aurait voulu réduire à quatre les ordres religieux existants ; il en avait souvent exprimé le désir, en avait même fait la proposition au souverain

Pontife. Et c'est celui qui est choisi pour décider de l'autorisation apostolique sollicitée pour la Compagnie de Jésus! Ne semble-t-il pas que la Providence tient à prouver de toutes les manières, que l'œuvre d'Ignace de Loyola n'est point l'œuvre de l'homme, mais bien véritablement l'œuvre de Dieu?

En entendant parler de ce projet, le cardinal Guidiccioni déclare tout simplement qu'il ne s'en occupera pas:

— C'est, dit-il, une pensée condamnable par elle-même, puisqu'elle est contraire au bien de l'Église; car un ordre religieux dégénérant avec le temps, finit par être plus nuisible qu'il n'a pu être utile à ses commencements.

L'opinion d'un homme de cette valeur entraîna celle des autres cardinaux, et le pape ne trouva plus qu'opposition dans une affaire dont il avait désiré le succès, et où il avait reconnu « le doigt de Dieu. »

En apprenant cette décision, Ignace de Loyola dit à ses disciples:

— Le cardinal Guidiccioni nous est opposé, toute la commission est contre nous, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur est pour nous, il nous sera favorable, nous avons sa promesse : prions et attendons.

XV

Don Diego de Govea, recteur du collége de Sainte-Barbe, à Paris, que nous avons vu assez irrité contre notre saint pour vouloir lui faire subir un châtiment infâmant, et qui, après l'avoir entendu, s'était si honorablement humilié devant lui en présence de tout le collége, Diego de Govea était resté depuis ce jour son ami dévoué. Il avait appris les succès de la Compagnie dans toutes les villes où les Pères s'étaient fait entendre ; on lui avait parlé de l'édification de leur vie, de leur admirable charité pendant la famine de Rome, de tout le bien qui résultait pour les âmes de leur apostolat toujours béni; Diego de Govea était Portugais, le roi de Portugal venait d'agrandir encore ses possessions dans les Indes, Diego se demanda quel bien ne feraient pas parmi ces nations idolâtres, des apôtres tels que ceux qu'il a connus, formés à l'école d'Ignace de Loyola et exercés déjà dans le ministère, de manière à fixer l'admiration de l'Italie. Il écrit à notre saint, et lui demande l'autorisation de proposer à son souverain quelques-uns de ses disciples pour porter la foi dans les Indes; Ignace lui répond :

« Nous sommes à la disposition du souvenir Pontife, mes compagnons et moi, prêts à partir pour quelque partie

du monde que ce soit, où il lui plaira de nous envoyer pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur. C'est à Sa Sainteté qu'il faut demander nos services et non à nous-mêmes qui n'en pouvons disposer que selon son bon plaisir... »

Le recteur de Sainte-Barbe écrivit à Jean III, roi de Portugal, en lui envoyant la réponse de saint Ignace, et lui fit entrevoir tous les avantages qu'il pouvait espérer pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, par l'apostolat de ces étonnants missionnaires dont toute l'Italie proclamait les vertus, la science et les succès apostoliqnes. Jean III s'empressa de donner l'ordre à don Pedro de Mascarenhas, son ambassadeur à Rome, de négocier cette affaire avec le pape.

Mais déjà les Pères, sur la demande de plusieurs princes et évêques, avaient été envoyés par le souverain Pontife sur divers points de l'Italie, et ils y opéraient des merveilles. Lefèvre sanctifiait la ville de Parme, où, en ce moment même, plus de cent ecclésiastiques ou laïques suivaient, sous sa direction, les *Exercices spirituels*. Laynez obtenait les mêmes résultats à Plaisance, et le cardinal de Saint-Ange, Ennius Filodardi, écrivait fréquemment au pape pour se féliciter d'avoir amené ces deux apôtres avec lui dans sa légation. A Sienne, Brouët et Rodriguez réformaient un monastère de religieuses, et ranimaient l'esprit sacerdotal dans le clergé, par la pratique des *Exercices spirituels*, en même temps qu'ils réveillaient la foi dans toutes les âmes par leurs prédications. Bobadilla pacifiait l'île d'Ischia, dont

les habitants étaient en guerre continuelle les uns avec les autres. Claude Lejay confondait à Brescia les prédicants luthériens qui s'efforçaient d'éteindre la foi catholique dans cette ville et dans ses environs.

Paul III, désirant seconder les vues du roi de Portugal, et pressentant tout ce que des hommes animés d'un tel esprit pourraient faire pour la gloire de Dieu dans les Indes, déplorait que leur nombre fût si peu proportionné aux immenses besoins de l'Église, et hésitait à donner à don Pedro de Mascarenhas une réponse décisive. L'ambassadeur, pressé de retourner en Portugal, et désirant emmener les Pères avec lui, insistait toujours. Le souverain Pontife, ne pouvant plus reculer, s'en remit à la décision d'Ignace de Loyola, à qui don Pedro demanda, sans hésiter, six de ses disciples :

— Si je vous en donne six pour les Indes et le Portugal, — lui répond Ignace sur le ton de l'inspiration, — que restera-t-il pour les autres parties du monde ? Je ne puis en accorder que deux.

Et il accorda Rodriguez qu'il rappela de Sienne et Bobadilla qu'il fit revenir de Naples, mais qui, souffrant d'une sciatique, ne put être guéri à temps pour le départ, et fut remplacé par saint François de Xavier, le seul de ses premiers disciples que notre saint eût gardé à Rome avec lui, et qu'il aimait en proportion de ce que sa conversion lui avait coûté de larmes, de patience et d'efforts.

Ignace de Loyola priait toujours pour l'aplanissement des obstacles qui s'opposaient à l'érection de la Compagnie en

Ordre religieux. Il ne cessait de rappeler à Notre-Seigneur sa promesse d'être favorable à cette Compagnie naissante qui portait son doux nom, et, en priant ainsi, il répandait des larmes abondantes. Un jour, pendant son oraison, il lui sembla qu'il prenait tous les cœurs de ces chers disciples, qu'il les présentait unis au sien à Notre-Seigneur, le conjurant d'accorder à la prière de tous ce qu'il refuserait à un seul, et il fit vœu de faire célébrer, par la Compagnie, trois mille messes en actions de grâces, s'il obtenait promptement la faveur qu'il sollicitait au nom de tous les siens.

Ignace de Loyola savait qu'il ne faisait pas son œuvre; il savait, il n'en doutait pas, que tôt ou tard il verrait la Compagnie approuvée comme il le désirait, il était plein de confiance sur ce point. Et pourtant il prie, il supplie, il répand des larmes devant Dieu pour hâter le moment de l'entier accomplissement de ses prommesses...

C'est qu'il savait, il avait entrevu toute la gloire qui reviendrait à Jésus-Christ et à son Église des magnifiques travaux de la sainte milice qu'il avait mission de former et d'organiser! Et, nous le savons, le zèle pour la gloire de Dieu dévorait l'âme d'Ignace de Loyola. Toutes ses pensées toutes ses œuvres, toutes ses prières, toutes ses larmes n'avaient d'autre mobile et d'autre but que la gloire et la plus grande gloire de Dieu.

Le vœu de notre saint était à peine prononcé, que le cardinal Guidiccioni se sentait pressé de jeter un regard sur le plan dont il avait refusé de s'occuper. Il le lit, y reconnait, y sent l'esprit de Dieu, et dit aux deux cardinaux qu'il avait d'abord amenés à une opinon contraire:

— Ce projet est admirable. Tout en persistant dans mes idées à l'égard des ordres religieux, je reconnais qu'il doit être fait une exception en faveur de celui-ci, qui véritablement est inspiré d'en haut.

A partir de ce jour, le cardinal pressa les choses, et l'institut fut approuvé et érigé en ordre religieux par la bulle du souverain Pontife Paul III, datée du 27 septembre 1540, que nous avons reproduite plus haut.

Il y eut quelques difficultés relativement au nom de Jésus que le saint fondateur donnait à l'Ordre nouveau. On le trouvait ambitieux, on objectait que tous les Ordres existants, ayant été fondés également pour la gloire de Jésus-Christ et de son Église, tous pouvaient prétendre également à cette dénomination.

Ignace ne crut pas devoir céder sur ce point. Il refusa de donner son nom à la Compagnie, comme on l'engageait à le faire, parce qu'il n'était qu'un instrument de sa fondation et non son fondateur. Il tenait à lui donner le nom de Jésus, parce que Jésus était son principe et devait être sa vie, parce qu'elle était destinée à servir et à imiter Jésus, parce que Jésus devait être son chef et son modèle. Notre saint n'ajoutait pas, mais ses disciples le savaient, qu'il ne pouvait ni ne devait lui donner d'autre nom que celui de Jésus, parce que c'était Jésus lui même qui avait donné son nom à la Compagnie. Ce nom, si doux et si puissant à la fois, fut accepté en effet et porté dans la bulle d'institution.

En rappelant ces difficultés, saint Ignace disait au Père Juan de Polanco :

— Je serais allé contre la volonté de Dieu, et je me serais rendu gravement coupable, si j'avais hésité un seul instant à donner à la Compagnie le nom de Jésus [1].

(1) « Il nous est manifeste, écrivait son secrétaire Jean de Polanco, qu'Ignace avait connu, par des révélations de Jésus lui-même, le nom que son Ordre devait porter ; car, quelques avertissements ou reproches qu'il reçut sur notre prétendue usurpation de ce saint nom, il demeura toujours ferme à le conserver. Je lui ai entendu même dire que, tous les hommes dussent-ils lui conseiller d'en prendre un autre, jamais il ne s'y déterminerait. Il n'exceptait de cette hypothèse que les personnes auxquelles il devait obéissance sous peine de péché. Or, pour quiconque connaissait l'humilité d'Ignace et sa disposition à renoncer à sa propre volonté et à s'en rapporter au jugement des autres, une fermeté aussi grande, et mieux encore une pareille tranquillité à se refuser à tous les avis qu'il recevait sur ce sujet, donnaient la conviction qu'il ne considérait point cette affaire comme purement humaine. Jamais il n'agissait ainsi que dans les cas où les lumières d'en haut avaient fixé sa détermination.

. . . .

« On doit observer ensuite que nous ne nous intitulons point *Compagnie de Jésus* comme ayant la présomption de nous croire dignes d'être véritablement ses compagnons, mais seulement dans ce sens militaire où une compagnie prend le nom de celui qui la commande. » (*Bartoli.*)

XVI

La Compagnie de Jésus a reçu la sanction apostolique; il s'agit de l'organiser maintenant de manière à lui faire traverser les siècles, sans qu'il soit jamais nécessaire de la rappeler à la sainteté de son origine. Le cardinal Guidiccioni a dit que tous les ordres religieux dégénèrent avec le temps et finissent par devenir de grandes plaies dans l'Église. La Compagnie de Jésus sera une exception : son esprit se maintiendra toujours à la hauteur de son principe, et elle sera toujours pour l'Église une consolation et un secours.

Le premier soin de notre saint devait être celui de donner un chef à la Compagnie, de faire procéder à l'élection du général. Il manda donc à Rome les Pères disséminés en Italie, mais ne put avoir Bobadilla qui était en ce moment dans le royaume de Naples, à Bisignano. Les habitants de cette ville, craignant de le perdre pour toujours, s'ils le laissaient s'éloigner, adressèrent une supplique au souverain Pontife pour obtenir qu'il leur restât. Le pape accéda à leurs désirs, et Bobadilla, ayant reçu cet ordre trop tard pour envoyer son vote écrit, ne put prendre part à l'élection. François de Xavier et Simon Rodriguez avaient écrit et cacheté les leurs et les avaient laissés entre les mains du Père Laynez, avant leur départ pour le Portugal.

Pierre Lefèvre, ne pouvant quitter la diète de Worms à laquelle il assistait par ordre du pape, envoya son vote cacheté. Les autres pères se rendirent à Rome dans les premiers jours du carême de l'année 1541, et aussitôt commencèrent les conférences relatives à l'organisation de la Compagnie, dont il était urgent de fixer les points les plus importants, afin de procéder à l'élection du général. D'ailleurs, plusieurs postulants soupiraient après le moment de leur admission et attendaient que les premières règles fussent déterminées. Ignace en avait fait un projet qui fut accepté par tous ses disciples, comme l'avait été le premier plan d'ensemble. On s'occupa ensuite de l'élection. Pendant trois jours on implora les lumières du Saint-Esprit, sans se communiquer ses désirs ou les impressions reçues dans la prière ; le quatrième jour, chacun écrivit et cacheta son vote qu'il déposa ; puis, trois jours encore furent consacrés à demander à Dieu de bénir l'élection qui allait être connue. Enfin, le 7 avril, les bulletins étant ouverts, on reconnut que toutes les voix étaient pour le saint fondateur. Le vote de saint François de Xavier était ainsi motivé :

« J. H. S. Moi, Francisco, devant dire mon avis sur
« celui qui doit être élevé à la prélature de notre Société,
« et à qui nous devons tous obéir, je dis et j'affirme, sans
« instigation quelconque, qu'il me paraît juste, au témoi-
« gnage de ma conscience, que ce soit notre ancien prélat,
« notre vrai père, don Ignace, qui nous a tous réunis, non
« sans beaucoup de peines et de travaux. Je dis que per-

« sonne ne saura mieux que lui nous conserver, nous gou-
« verner, nous faire avancer dans le chemin de la perfec-
« tion, parce qu'il nous connaît tous à fond et en particulier ;
« et je dis dans la plus parfaite sincérité de mon âme, comme
« si j'étais sur le point de mourir, qu'après sa mort, il fau-
« dra élire pour général le Père maître Lefèvre, et, en cela,
« Dieu m'est témoin que je ne dis que ce que je pense. En
« foi de quoi j'ai signé le présent écrit.

« Fait à Rome, le 15 mars 1540.

« FRANCISCO. »

Celui du Père Salmeron était exprimé ainsi :

« AU NOM DE JÉSUS-CHRIST. AINSI SOIT-IL.

« Moi, Alfonso Salmeron, très-indigne membre de notre
« Société, après avoir beaucoup prié et mûrement réfléchi
« devant Dieu à cette affaire, j'élis et reconnais pour mon
« prélat et mon supérieur, et celui de toute notre congré-
« gation, le seigneur Ignace de Loyola qui, rempli de la
« sagesse divine, nous a tous engendrés en Jésus-Christ, et
« qui, après nous avoir nourris de lait comme des enfants,
« maintenant que nous avons grandi dans le Christ, nous
« conduira par l'aliment substantiel de l'obéissance, et nous
« dirigera vers les riches et fertiles pâturages du paradis, et
« aux sources de la vie ; et lorsqu'il remettra ce petit trou-
« peau à Jésus-Christ le grand pasteur des âmes, nous pour-
« rons nous dire véritablement le peuple de ses pâturages
« et les brebis choisies de ses mains ; et lui-même dira

« avec joie : Seigneur, de tous ceux que vous m'avez « donnés, je n'en ai pas perdu un seul. Puisse le bon Pas- « teur Jésus nous accorder cette grâce ! *Amen.* Tel est « notre avis. Écrit à Rome, le 4 avril 1541. »

Chacun des Pères motivait, par le plus touchant éloge du saint fondateur, le choix qu'il faisait de lui pour gouverner la Compagnie. Ce n'était pas un choix dirigé par le sentiment des convenances, c'était le choix du cœur, celui de l'âme et de la conscience de ceux qui pouvaient justement apprécier toute la valeur de leur père.

Mais le vote le plus remarquable est celui de notre saint :

« En présence de Dieu Notre-Seignenr, je donne ma voix, « pour qu'il devienne notre supérieur, à celui qui réunira « le plus de suffrages ; moi seul excepté. Mais si la Com- « pagnie juge plus avantageux, pour la gloire de Dieu « Notre-Seigneur, que je désigne quelqu'un, je suis prêt « à le faire. »

« IGNACE. »

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ces lignes ; il y a tant d'humilité, de simplicité, de prudence, de sagesse, que l'esprit en reste confondu. Il ne veut pas témoigner plus d'estime ou de préférence pour l'un de ses disciples que pour tous les autres ; il sent d'ailleurs que la confiance qu'il leur inspire les portera tous à le désigner, à le choisir, et il est résolu à rejeter loin de lui le fardeau du gouvernement.

La joie se peignit sur tous les visages après le dépouillement du dernier vote, et, tous les regards s'étant portés sur notre saint, il fut aisé de juger de ses impressions. C'était un condamné qui venait d'entendre prononcer la sentence la plus redoutée. Le Père Ribadeneira, alors postulant et vivant dans la maison de la Compagnie, assistait à cette séance et nous a conservé les paroles prononcées par saint Ignace au moment où il se vit proclamé général :

« Mes frères, dit-il, je suis indigne d'une telle charge et me reconnais incapable de la remplir. Je ne sais pas me conduire moi-même ; comment pourrai-je conduire les autres? Lorsque je me considère en présence de la Divine Majesté, lorsque je me rappelle ma vie mondaine et mes fautes passées, quand je vois dans le présent mes dispositions mauvaises, mes misères, ma fragilité, mon inclination au mal, mon peu de zèle pour le bien, je ne saurais me résoudre à accepter le fardeau que vous voulez imposer à ma faiblesse. Je vous prie donc de reprendre cette affaire devant Dieu Notre Seigneur et de le supplier de nouveau pendant trois jours, de vous éclairer de son divin Esprit, afin que votre choix se porte sur un chef plus digne que moi, et qui puisse gouverner la Compagnie avec prudence, sagesse et autorité. »

La joie des bons Pères était changée en une douloureuse tristesse. Tous représentèrent à leur bien-aimé Père l'inutilité d'une nouvelle élection qui n'amènerait que le même résultat ; tous résistèrent assez longtemps; mais il fallut céder devant l'inébranlable fermeté d'Ignace de Loyola.

La seconde élection fut en tout semblable à la première.

Le saint fondateur renouvelle son refus. Alors, le Père Laynez se levant lui dit avec une sorte d'autorité :

— Mon Père, cédez à la volonté de Dieu ; si vous ne le faites, la Société se dissoudra, car je suis résolu, et nous le sommes tous, à ne reconnaître d'autre chef que celui que Dieu a choisi.

— Eh bien ! dit notre saint, je m'en rapporterai à la décision de mon confesseur. Je lui ferai connaître les péchés, les crimes que j'ai commis jusqu'à l'âge de trente ans ; je lui dirai toute mon indignité, toute mon incapacité, et, lorsqu'il m'aura entendu, s'il me conseille ou m'ordonne, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'accepter cette responsabilité redoutable, j'obéirai.

Les Pères se récrièrent en vain sur cette nouvelle résistance, lui disant que la volonté de Dieu ne pouvait être plus clairement manifestée et qu'il résistait à cette volonté. Le saint ne put se laisser vaincre, ses disciples durent céder. Il se confessait au Père Théodose, religieux de Saint-François, du monastère de Saint-Pierre *in Montorio.*

Le Vendredi-Saint, Ignace quitte ses disciples, sort de la tour Melangolo et va se renfermer dans le monastère de Saint-Pierre. Il y passe trois jours sans communiquer avec qui que ce soit, excepté avec le Père Théodose ; il lui fait une confession générale, lui rend compte des deux élections en sa faveur, ainsi que des motifs de ses refus, et le prie de lui faire connaître l'ordre de Dieu. Le jour de Pâques, le Père Théodose dit à notre saint :

— En résistant au choix de vos frères, vous résistez à l'Esprit-Saint.

— J'accepte donc la charge, — répond Ignace en soupirant ; — mais veuillez alors écrire votre décision et la venir communiquer à mes frères.

Le Père Théodose se rend à son désir, et Ignace de Loyola est proclamé général de la Compagnie, le mardi de Pâques 19 avril 1541.

CINQUIÈME PARTIE

GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(1514–1556.)

I

Dieu semblait vouloir témoigner qu'il ratifiait l'élection d'Ignace de Loyola.

Le 15 avril, notre saint venait de quitter ses frères, et s'était enfermé pour trois jours, comme nous l'avons dit, dans le monastère des Franciscains, à Saint-Pierre *in Montorio*, lorsque le démon s'empara tout à coup de Matteo, jeune Biscayen employé au service de la maison des Pères. Il le jetait à terre, l'y retenait avec une force telle, que dix hommes étaient insuffisants à le relever, et provoquait sur son corps des enflures locales les plus subites et les plus extraordinaires. Si un prêtre faisait un signe de croix

sur une de ces enflures, elle disparaissait au même instant pour se porter ailleurs. Un des témoins de ces faits étranges ne pouvant les attribuer qu'au démon, lui dit :

— Le Père Ignace va revenir et te chassera certainement du corps de ce jeune homme, et de la maison.

— Ne prononcez pas même son nom ! — s'écrie l'esprit infernal, par la bouche de sa victime, dont il redouble les convulsions. — C'est le plus grand et le plus redoutable des ennemis que j'aie en ce monde !

Ignace rentré dans sa maison, le jour de Pâques, apprend l'état déplorable de Matteo, il va le chercher, le prend par la main, le mène dans sa chambre, fait une courte prière sur lui et le délivre pour toujours des atteintes extérieures du démon [1].

Le vendredi suivant, 22 avril, tous les Pères firent ensemble, de grand matin, la visite des sept églises et terminèrent ce pieux pèlerinage par celle de Saint-Paul hors les murs. Là, ils se confessèrent tous les uns aux autres, nous dit le Père Ribadeneira ; après quoi, Ignace de Loyola célébra le très-saint sacrifice à l'autel de la sainte Vierge, situé alors à gauche du maître-autel, près du crucifix miraculeux qui parla à sainte Brigitte. Avant la communion, il se tourna vers l'assistance, tenant d'une main la patène sur laquelle reposait le corps de Notre-Seigneur, et de l'autre, la formule de ses vœux qu'il prononça d'une voix forte et très-distinctement ; elle était ainsi conçue :

1. *Bartoli.*

« Moi, Ignace de Loyola, je promets au Dieu tout-puis-
« sant et au souverain Pontife son vicaire sur la terre, en
« présence de la très-sainte Vierge, sa mère, de toute la
« cour céleste et de la Compagnie ici présente, de vivre
« dans la chasteté, la pauvreté et l'obéissance, ainsi que
« l'exigent les constitutions de la Compagnie de Jésus dont
« il est fait mention dans la bulle. Je promets aussi une
« obéissance spéciale au souverain Pontife en ce qui touche
« l'article des missions renfermé dans la même bulle. Je
« promets également de donner tous mes soins à l'instruc-
« tion de la jeunesse, conformément à ladite bulle. »

Notre saint, se retournant vers l'autel, prit le corps et le sang du Sauveur ; puis, se tournant de nouveau vers les Pères agenouillés autour de l'autel, et, tenant la patène sur laquelle étaient posées cinq hosties, il reçut les vœux de chacun de ses disciples qui, l'un après l'autre, prononcèrent la même formule, avec cette différence qu'Ignace avait fait ses promesses au pape, et que les Pères faisaient les leurs à leur chef, à Ignace de Loyola, leur général. Leurs vœux prononcés, Ignace les communia. Après l'action de grâce, ils firent ensemble la visite des autels privilégiés de cette église, et finirent par le maître-autel, devant lequel chacun vint embrasser le général et lui baiser la main en signe de soumission et de respect. Tous pleuraient de bonheur, et plusieurs des assistants ne purent contenir des larmes d'attendrissement et d'édification. Les bons Pères étaient si heureux de voir enfin ce jour tant désiré et si longtemps attendu, que le Père Ribadeneira, présent à cette imposante et touchante cérémonie, nous dit qu'au re-

tour, Jean Codure ne pouvait maîtriser sa joie, et qu'il l'entendit s'écrier :

— Je suis oppressé par l'excès de bonheur !

Saint Ignace débuta dans l'exercice du gouvernement de la Compagnie d'une manière digne de son humilité. Il se rendit à la cuisine, aida celui qui en était chargé, et s'occupa ensuite du service de la maison, balayant, nettoyant, ne trouvant aucun détail au-dessous de lui, remplissant les offices les plus bas, et surabondant de joie au milieu de ces humiliants travaux. Mais il ne négligeait en même temps aucune des affaires importantes de sa charge. Après plusieurs semaines consacrées plus particulièrement aux emplois du service, il fit quarante-six jours de suite le catéchisme aux enfants, dans l'église de Santa-Maria della Strada, que Pierre Codure, officier du pape, et en grand crédit à Rome, avait fait donner à la Compagnie. Les adultes étaient plus nombreux encore que les enfants à ces instructions. Il y venait des personnes de tout âge et de tout rang, même des cardinaux et des princes. Notre saint, parlant surtout avec son cœur, produisait les plus vives et les plus salutaires impressions sur les pécheurs qui l'écoutaient. Au rapport du Père Laynez, fréquemment appelé pour les confessser, ils ne pouvaient s'accuser qu'à travers leurs sanglots, tant était vive et profonde leur douleur d'avoir offensé Dieu. Le Père Ribadeneira nous dit que saint Ignace parlait avec tant de feu, qu'il semblait embrasé de l'amour divin, et que son visage en était rayonnant, même lorsqu'il avait cessé de parler. Son explication de la doctrine

chrétienne était toujours suivie d'une chaleureuse et pathétique exhortation, terminée par ces simples paroles prononcées avec une ineffable expression d'amour :

« Il faut aimer Dieu, Notre-Seigneur, de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa volonté ! »

« J'étais fort jeune alors, ajoute notre auteur contemporain, Pierre Ribadeneira, et je répétais le lendemain, au catéchisme, ce que le Père Ignace avait dit la veille dans son instruction. Craignant que ses pensées si belles et si propres à porter les hommes à la piété et à la vertu, ne fussent trop négligées dans la forme, et obscurcies quelquefois par l'impropriété des mots, je l'engageai à soigner davantage ses discours. N'écoutant alors que sa modestie et l'humilité si profonde qui dominait en lui, il me répondit avec sa candeur habituelle et toujours si touchante :

— Je te remercie de ton avertissement, mon Pedro, tu me feras plaisir en continuant à tenir compte de mes fautes d'italien.

« Je continuai donc, mais le nombre des fautes était si considérable, que je désespérai de pouvoir les consigner toutes, tant son langage italien était surchargé de locutions espagnoles. Je lui fis part de mon embarras, et il me dit avec douceur :

— Eh bien ! mon Pedro, que faire ? c'est un mal sans remède ; que pouvons-nous contre Dieu ?

A partir de son élection au généralat, voici l'ordre que notre saint avait adopté pour sa journée : Il la commençait

par l'oraison après laquelle il disait la messe. Si une affaire l'appelait au dehors, il sortait ensuite avec un compagnon; dans le cas contraire, il recevait ceux qui avaient besoin de lui parler, soit les personnes de la maison, soit celles de la ville. Il accueillait tout le monde avec une douce et aimable bienveillance qui gagnait les cœurs, et une gaieté qui reposait les esprits les plus agités. Sans leur témoigner jamais de défiance, il était toujours prudent et réservé avec les personnes du monde. Après son dîner, il s'entretenait avec ses frères des affaires de la Compagnie et de sujets instructifs ou édifiants. Il s'occupait ensuite des devoirs de sa charge et de ta correspondance qu'il lisait, corrigeait et signait. Le soir, après le souper, il réglait les occupations pour la journée du lendemain, indiquant à chacun ce qu'il aurait à faire, selon l'emploi qu'il exerçait; puis, il travaillait avec son secrétaire. Lorsque ce dernier s'était retiré, le saint fondatenr se promenait dans sa chambre, appuyé sur son bâton, réfléchissant, méditant ou priant. Il ne dormait jamais plus de quatre heures.

Il partageait la nuit en trois parties : la première pour les devoirs de sa charge, comme nous venons de le dire, la deuxième pour le repos qu'il ne prenait jamais sans tenir son chapelet dans sa main, la troisième pour l'oraison.

Ordinairement, il commençait l'oraison debout ; quelques moments après, il s'inclinait profondément comme s'il voyait Dieu présent ; alors, il fléchissait le genou, il l'adorait ; puis, il restait agenouillé si ses forces le lui permettaient ; dans le cas contraire, il prenait un siége assez

bas et se tenait dans l'attitude de l'humilité et du respect, comme s'il eût vu des yeux du corps la présence de la divine Majesté: ses larmes coulaient sans donner la moindre agitation à son visage, la moindre contraction à à ses traits; il semblait jouir du bonheur du ciel.

Il mettait au moins une heure à la célébration du saint sacrifice de la messe, et souvent il arriva que, l'esprit de Dieu lui ravissant ses facultés, il fut retenu à l'autel bien plus longtemps encore. Il avait décidé que les Pères n'y devaient pas dépasser une demi-heure, et, toujours le premier à donner l'exemple de la plus parfaite observance, il n'eût pas voulu enfreindre cette partie de la règle ; mais il aurait pu répondre, comme à l'occasion de ses locutions espagnoles: « Que pouvons-nous contre Dieu? » Le Père Nicolas Lannoy, assistant un jour à sa messe, aperçut, au moment du *Memento*, une flamme au-dessus de sa tête ; il courut à lui pour l'éteindre, mais il s'arrêta soudain à la vue du beau visage d'Ignace de Loyola reflétant des rayons célestes, et de son brillant regard qui semblait plongé dans le sein même de la divinité.

L'ardeur de son amour pour Dieu le dévorait au point qu'il ne pouvait dire la messe régulièrement tous les jours, tant il restait épuisé par les longues extases qui le retenaient à l'autel. Un jour de Noël, après avoir célébré deux messes, il se trouva si faible qu'on fut obligé de l'emporter dans sa chambre, le croyant mourant. Les battements de son cœur, à l'autel, étaient visibles pour les assistants. Un homme du peuple en ayant été frappé, un jour, et lui ayant vu en même temps répandre beaucoup

de larmes, s'approcha mystérieusement de Francisco Strada, qui venait de servir la messe à notre saint, et lui dit :

— C'est donc un bien grand pécheur, qui vient de dire la messe? Espérons que Dieu lui pardonnera, car il a assez pleuré !

Après sa messe, saint Ignace se renfermait dans sa chambre, et consacrait deux heures à son action de grâces. Il n'était permis à personne de le déranger pendant ces deux heures, à moins que ce ne fût pour des affaires très-graves et exigeant la plus prompte exécution.

« Lorsque je ne pouvais éviter de l'aller interrompre, — dit le Père Louis Gonzalès de Camara, qui exerçait dans la maison la charge de ministre, — je lui trouvais toujours le visage brillant et enflammé. L'esprit tout occupé de l'affaire qui m'amenait, j'étais saisi de surprise en le voyant, car ce n'était pas seulement le recueillement qui était empreint sur son visage, c'était une expression céleste qui me frappait, et quelque chose de surnaturel que je ne vis jamais à d'autres. »

La chambre du Père général était séparée de l'église par un mur, Ignace fit percer ce mur afin de jouir toujours de la présence de Notre-Seigneur. Cette tribune était précisément en face du tabernacle; c'était le seul luxe de la chambre de notre saint. L'ameublement n'avait rien de plus que celui des autres religieux : un lit, une chaise, une table, un flambeau. Pour toute bibliothèque; une Bible, un Missel et l'*Imitation de Jésus-Christ* dont il lisait un chapitre chaque jour et quelques lignes, de temps à autre, à l'ouverture du livre; il l'appelait *la perle des livres*.

La plus courte prière, comme le *Benedicite*, l'*Angelus*, ou seulement le saint nom de Dieu ou celui de Jésus, suffisaient pour enflammer son âme, c'était pour lui une étincelle électrique. Il était forcé souvent d'éviter les entretiens spirituels pour dissimuler sa disposition; il se serait laissé emporter par l'esprit de Dieu, et, sachant que ses frères étaient moins favorisés que lui sous ce rapport, son humilité s'efforçait de couvrir les grâces qu'il recevait. Quelquefois, ses larmes s'échappant malgré lui, et son cœur étant près d'éclater, il quittait ses frères, s'enfuyait au haut de la tour et s'écriait : « Oh ! que la terre est vile et méprisable, quand on la compare au ciel! » Souvent il élevait son regard vers le ciel ; puis, le ramenant sur lui-même, il restait comme absorbé. Bien qu'il ne perdît jamais la présence de la Majesté divine, il avait pris l'habitude d'examiner, à chaque heure, comment il avait passé l'heure précédente. Un soir il demanda à un des Pères combien de fois il avait examiné son âme dans la journée :

— Je l'ai déjà examinée sept fois, lui répondit-il.

— Seulement sept fois? reprit notre saint, et pourtant vous avez eu bien des moments libres dans la soirée.

Ces fréquents retours sur lui-même ne lui suffisaient pas; il faisait encore un examen de son âme à midi et un autre le soir, outre l'examen particulier qu'il recommandait si instamment. Les forces humaines sont insuffisantes pour cette vie de continuelle oraison ou contention d'esprit, et un miracle permanent pouvait seul soutenir notre saint; il le savait. Aussi lui arriva-t-il un jour de laisser échapper cette remarquable parole :

— Si je n'avais d'autres forces que celles de la nature pour soutenir mon existence, je serais bientôt mort, très-certainement.

Ce qui le soutenait était en même temps ce qui le dévorait : c'était son ardente soif de la gloire de Dieu. Il ne pouvait exiger que tous les membres de la Compagnie éprouvassent un amour semblable à celui dont il était favorisé ; mais il exigeait qu'on donnât au moins à Dieu toute sa volonté, et qu'on dépensât toutes ses forces pour son service et pour sa gloire. Voyant un jour qu'un frère coadjuteur s'acquittait assez lâchement de la fonction qu'il remplissait dans le moment, saint Ignace s'approche, le considère un instant, et lui dit ensuite :

— Pour le service de qui êtes-vous entré dans la Compagnie, mon frère ?

— Pour le service de Dieu, mon révérend Père.

— Pour qui travaillez-vous en ce moment ? Qui servez-vous en cela ?

— Je travaille pour Dieu, mon révérend Père, et c'est lui que je sers.

— Vraiment ? Je ne m'en doutais pas. Si vous serviez les hommes, je comprendrais votre nonchalance et votre peu de zèle ; mais, quand on a l'honneur d'être employé au service de la divine Majesté, devant laquelle nous ne nous acquitterons jamais, malgré tous nos efforts, comment ne lui donne-t-on pas au moins tout ce qu'on possède de force et de volonté ?

Une des distractions les plus agréables pour le bon Père général était d'entendre ses chers Pères chanter des can-

tiques. Il avouait que ce plaisir était si vif pour lui, que sa santé y trouvait toujours une amélioration. Il y sentait peut-être un avant-goût des concerts des anges. Peut-être aussi cela tenait-il seulement à son goût naturel pour la musique. Comme tous les Espagnols, il en était électrisé, mais il ne la recherchait jamais, et n'en parlait même qu'avec une extrême réserve ; son visage seul trahissait ses impressions lorsqu'il entendait une belle exécution de musique sacrée.

Il aimait aussi beaucoup les fleurs et admirait, dans chacun des détails qui en composaient l'ensemble, la main divine qui les avait formées. Les Pères aimaient à le voir, de leurs fenêtres, seul dans le jardin de la maison, cueillant les fleurs, en savourant le parfum, en admirant la beauté, levant les yeux au ciel, bénissant Dieu, le louant, le remerciant, et s'oubliant quelquefois assez longtemps dans une sorte d'extase, avec sa fleur dans ses doigts ; ses larmes tombaient alors une à une sans qu'il s'en aperçût.

En récitant l'office divin, il se trouvait souvent si fort impressionné par le sens d'un verset, qu'il s'arrêtait et s'oubliait ; il se perdait en Dieu avec une telle abondance de larmes, que ses yeux en étaient sensiblement affaiblis. Le pape, craignant qu'il ne perdît la vue, le dispensa du bréviaire et lui ordonna de le remplacer par quelques courtes prières.

Pour conserver le souvenir des faveurs extraordinaires dont il était comblé si abondamment, notre saint les écrivait jour par jour ; malheureusement, son humilité détruisit ces

précieux feuillets avant sa mort, et il n'en échappa que quelques fragments soigneusement recueillis et conservés par ses disciples. Nous allons les reproduire tels que nous les trouvons dans le Père Bartoli.

II

FRAGMENTS DU JOURNAL SPIRITUEL DE SAINT IGNACE[1].

« ..... Les larmes que j'ai versées aujourd'hui me paraissaient différer beaucoup des autres. Elles étaient douces, lentes, sans bruit ni grande commotion, et si intimes, que je ne trouve pas de mots pour les expliquer. Un entretien, à la fois intérieur et extérieur, me portait à l'amour de Dieu et avait une harmonie remplie d'une douceur qu'il m'est impossible d'exprimer.

« Aujourd'hui encore beaucoup de larmes pendant et après la messe, puis, un profond bonheur produit par cette voix du dedans, qui semblait une parole ou une musique descendue du ciel. La dévotion et l'attendrissement croissaient en moi à mesure que j'observais l'intelligence surnaturelle qui m'était donnée...

« Aujourd'hui, même abondance de larmes, et une parole intérieure vraiment merveilleuse. Pendant que je priais la sainte Vierge de m'aider auprès de Dieu, le Père de son divin Fils, et que je suppliais aussi le Fils de m'être favorable avec sa très-sainte Mère auprès de son

[1] Écrit en langue espagnole et sans date; du moins Bartoli n'en donne pas.

Père, je me sentis comme porté en sa présence. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, j'éprouvais un ébranlement général, et une ardeur brûlante dans tout mon corps; puis les larmes redoublèrent et j'eus une plus vive dévotion et une connaissance surnaturelle de la très-sainte Trinité. Il y avait tant de douceur dans ces lumières et ces visions, que le langage humain ne la saurait exprimer...

« Toujours même abondance de lumières surnaturelles, de visions célestes, de consolations indicibles, de larmes intarissables... Les seuls noms de Dieu et de Notre-Seigneur me pénètrent d'un respect et d'une humilité inexprimables... Après l'oraison, nouveaux mouvements intérieurs, tout à fait inaccoutumés : larmes et sanglots, grand amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, vif désir de mourir pour lui et avec lui, plutôt que de vivre avec tout autre.

« ..... En approchant de l'autel, le nom de Jésus me venant à la pensée, je me sentais entraîné vers lui, et je comprenais que la plus forte raison de nous vouer à une extrême pauvreté, était précisément que nous avons Jésus pour chef de la Compagnie... Je me souviens qu'au moment où Dieu me réunit à son Fils, j'éprouvai un ardent désir de graver dans mon cœur le nom de Jésus, et ce désir était accompagné d'une grande abondance de larmes...

« ..... Lorsque je conversais avec la divine Majesté, je sentis pour elle une affection si vive, qu'elle me semblait répondre à son amour; jamais je n'avais reçu une visite céleste aussi excellente; jamais je n'avais éprouvé un amour aussi doux, aussi sensible... Dans la chapelle, nou-

velles larmes, nouvelle dévotion. Une fois habillé et à l'autel, ce fut une surabondance de larmes et de sanglots accompagnée d'un amour brûlant pour la très-sainte Trinité. En disant la messe, mêmes impressions, mes pleurs continuant, malgré la douleur que je ressentais à un œil ; il me vint en pensée que je le perdrais si ces larmes ne s'arrêtaient pas. A ces paroles : *Placeat tibi, sancta Trinitas*, j'éprouvai un surcroît de ces inénarrables émotions... Toutes ces délices spirituelles avaient pour objet la très-sainte Trinité, qui m'attirait à elle et à son amour.

« Après la messe, je me mis en oraison, près de l'autel... toujours larmes et sanglots causés par cet attrait vers la très-sainte Trinité. J'en éprouvai des délices ineffables dont il me fut impossible de me distraire pendant toute cette journée, soit dans la maison, soit dans la ville. Ces sentiments impétueux et cette disposition aux larmes se renouvelaient en pensant à la très-sainte Trinité.

« ..... J'allais dire une messe du Saint-Esprit ; je m'adressai tendrement à ce divin Maître : alors, il me sembla le sentir et le voir au milieu d'une clarté singulière, sous la forme d'une flamme brillante et d'une manière inaccoutumée, et cela pendant qu'on préparait l'autel et que je m'habillais. Je célébrai avec une grande émotion intérieure ; par moments, je perdais la parole... Je sentis et je vis ensuite que Notre-Dame m'était propice auprès du Père éternel. Pendant les oraisons adressées soit au Père, soit au Fils, et au moment de la consécration, je voyais qu'elle était comme la porte de la source des grâces ; en me montrant la chair sacrée de son divin Fils, elle me montrait aussi la

sienne, et je concevais ces choses en esprit, avec une clarté inexplicable...

« ..... Dans mon oraison ordinaire, j'ai eu beaucoup de lumières et de dévotion...

« ..... Dans l'église, et plus tard hors de la maison, j'ai aperçu la Patrie céleste, et au milieu son souverain Seigneur, comme j'aurais pu apercevoir trois personnes distinctes, et, dans le Père, la seconde et la troisième...

« Quand j'entrai dans la chapelle pour prier, je sentis, ou, pour parler plus exactement, je vis, par une vertu surnaturelle, la très-sainte Trinité et Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui m'était représenté comme mon médiateur auprès d'elle, ou comme le moyen par lequel cette vision intellectuelle m'était communiquée. Elle me fit verser des ruisseaux de larmes et éprouver une surabondance d'amour.

« En disant la messe avec beaucoup de dévotion, j'eus un moment cette même vision de la très-sainte Trinité, et elle accrut toujours davantage mon amour envers la divine Majesté.

« Au *Te igitur*, sentiment et vision, non point obscurs, mais une perception très-claire de l'*Être* même ou de l'essence divine sous l'aspect d'un soleil. De cette essence paraissait sortir le Père, et, lorsque je dis ces paroles : *Te igitur, clementissime Pater,* je me représentai plutôt l'essence divine que le Père. Et, en me représentant aussi l'être divin ou l'essence de la sainte Trinité, sans distinction des trois personnes, je fus saisi d'une profonde dévotion pour cette essence divine ainsi figurée... En outre, attendrissement, larmes et sentiments d'amour ardent.

« Après la messe, je priais à l'autel, quand la même essence divine se montra de nouveau à moi sous une forme sphérique, et je voyais, en quelque sorte, les trois personnes comme la première, c'est-à-dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit semblaient dérivés de cette essence divine, sans sortir toutefois des limites de cette vision sphérique, laquelle me porta à de nouvelles et brûlantes aspirations, et à des larmes abondantes...

« ..... J'étais dans la chapelle, et rempli de piété envers la très-sainte Trinité : je ne vis pas ainsi que les jours précédents, les trois personnes distinctes, mais je vis, comme dans une brillante clarté, une essence qui m'embrasait d'amour. Au commencement de la messe, l'ardeur de mes sentiments m'empêchait de prononcer *In nomine Patris...*, et pendant toute la durée du saint sacrifice, je ressentis cette dévotion avec ses manifestations habituelles. Ces vives émotions se rapportaient à la très-sainte Trinité. Par moments, j'éprouvais les mêmes sentiments pour Notre-Seigneur : il me semblait être sous son ombre et sa direction, ce qui, loin de diminuer mon union avec la divine Majesté, ne faisait que l'accroître...

« .... Je me préparais à célébrer la messe : soudain je fus saisi de la pensée que, pour le faire dignement, je devrais être un ange, et de douces larmes coulèrent de mes yeux... Dans un autre moment, la vision de la très-sainte Trinité se représenta d'abord : celle de l'être, puis celle du Père, allant ainsi de l'ensemble à chacune des personnes. Dans d'autres moments, cette perception m'arrivait d'une autre manière et avec moins de netteté...

« Pendant la messe, de fréquentes interruptions des lumières accordées par la très-sainte Trinité, éclairaient mon intelligence... Il me semblait que les plus longues études n'auraient jamais pu m'enseigner ces choses...

« Pendant la messe, des larmes abondantes m'ôtaient la parole, puis, des communications spirituelles si claires, que je croyais n'avoir plus rien à comprendre au sujet de la très-sainte Trinité. Pendant cette messe, je connus, je sentis, et *Dominus scit,* qu'en parlant du Père, et voyant qu'il était une des personnes de la sainte Trinité, je m'attachais d'autant plus à l'aimer, que les autres personnes étaient renfermées en lui. J'éprouvai un effet semblable en priant et Fils et le Saint-Esprit, adorant chacune des personnes divines, me consacrant à elles, et me réjouissant d'appartenir à toutes les trois, ce qui était pour moi un si grand bonheur, que je ne cessais de me dire : *Qui es-tu ? Que mérites-tu ? Pourquoi reçois-tu tant de grâces ?*

« Encore une tendre dévotion, des larmes à la messe, perte de la parole... Il me semblait, en priant le Père, que le Sauveur Jésus lui présentait mes prières. Je le voyais le le sentais d'une manière qu'il m'est impossible d'expliquer... Soit dans la maison, soit dehors, Jésus s'offrait de nouveau à moi... Alors mes larmes coulaient encore, et les émotions intérieures se faisaient vivement sentir... Entendre, voir Jésus Notre-Seigneur m'embrasait d'un tel amour, que rien au monde ne me paraissait capable de me séparer de lui... »

III

Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus, — on a pu en juger par les fragments qui précèdent, — vivait entre le ciel et la terre et n'était jamais loin de Dieu par la pensée. Est-il surprenant que l'enfer le poursuivît de sa haine et lui suscitât de si fréquentes persécutions ! Est-il surprenant que le ciel le couvrît toujours de sa protection et le fît triompher si glorieusement de ses ennemis?

Il n'y avait pas encore un an que la Compagnie était érigée en ordre religieux, que, sur la réputation de science et de vertu de ses membres, tous les États européens demandaient à en posséder quelques-uns. Le roi de Portugal, ne pouvant obtenir de garder pour Lisbonne les deux saints apôtres qu'on lui avait accordés, envoya François de Xavier dans les Indes, d'après la décision d'Ignace, et garda Simon Rodriguez qu'il chargea de fonder un collége et une pépinière d'apôtres de sa sainte Compagnie, pour les besoins du Portugal et de ses possessions dans les Indes; il prit sur lui tous les frais de ces établissements.

Don Pedro Ortiz, qui avait obtenu du pape la faveur d'emmener Pierre Lefèvre à la diète de Worms, où il se rendait comme ambassadeur de Charles-Quint, sollicita l'autorisation de l'emmener en Espagne, où il espérait lui

voir faire autant de bien qu'en Allemagne. Mais Pierre Lefèvre avait opéré des prodiges pour la gloire de Dieu, à Worms, à Vienne et à Ratisbonne; ces deux dernières villes ne purent consentir à le perdre qu'à la condition qu'on leur donnerait un autre membre de la Compagnie pour le remplacer. Le pape en accorda deux pour l'Allemagne : Nicolas Bobadilla, qu'il enleva à l'île d'Ischia, et Claude Lejay.

L'Irlande, à son tour, fit valoir le danger auquel la défection d'Henri VIII exposait la foi catholique de ses populations, et le souverain Pontife demanda à notre saint deux de ses apôtres pour l'y maintenir par leur zèle et la sainteté de leur vie; Ignace désigna les Pères Salmeron et Brouët. Il avait choisi d'abord Jean Codure, mais, le départ pour l'Irlande ayant été ajourné, le Père Codure tomba malade et donna aussitôt de vives craintes pour sa vie. Le 29 août de cette même année 1541, saint Ignace, accompagné du Père Laynez, allait dire la messe pour son cher malade, à l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, lorsque, passant sur le pont de Sixte, il s'arrêta soudain et dit au Père Laynez :

— Retournons à la maison, mon Diego, car notre Codure est mort.

Il était mort, en effet, au moment où notre saint en avait eu la révélation. On remarqua que le Père Jean Codure, né le 24 juin, fête de la naissance de son patron, avait reçu les ordres sacrés le 24 juin, et était mort le même jour et au même âge que le saint précurseur.

Salmeron le remplaça pour la mission d'Irlande. Le pape lui donna, ainsi qu'au Père Brouët, le titre et les pouvoirs

de nonce apostolique, comme il l'avait fait pour François de Xavier partant pour l'Orient. Il leur donna en même temps des instructions confidentielles dont saint Ignace ne s'occupa nullement; mais ce dont il s'occupa pour eux dans leur nouvelle mission ce fut de leur tracer par écrit le plan de conduite qu'ils devaient suivre pour ne rien perdre de l'esprit de la Compagnie. Nous reproduisons ce monument de prudence et d'habileté, dont nous empruntons la traduction à M. Crétineau-Joly.

« Je vous recommande d'être avec tout le monde en général, mais surtout avec vos égaux et vos inférieurs, sobres et circonspects dans vos paroles, toujours disposés et patients à écouter, prêtant une oreille attentive jusqu'à ce que les personnes qui vous entretiennent vous aient dévoilé le fond de leurs sentiments. Alors vous leur donnerez une réponse claire et brève, qui prévienne toutes les instances. Afin de vous concilier la bienveillance des hommes, dans le désir d'étendre le royaume de Dieu, vous vous ferez tout à tous, à l'exemple de l'Apôtre, pour les gagner à Jésus-Christ. Rien, en effet, n'est plus propre que la ressemblance des goûts et des habitudes à se concilier l'affection, à gagner les cœurs. Ainsi, après avoir étudié le caractère et les mœurs de chaque personne, vous chercherez à vous y conformer, autant que le permettra le devoir, en sorte que si vous traitez avec un caractère vif et ardent, vous secouiez toute lenteur ennuyeuse. Il faut, au contraire, devenir lents et mésurés, si celui auquel vous parlez se montre plus circonspect et plus pesé dans ses discours. Du reste, si

celui qui doit traiter avec un homme de tempérament irascible, a lui-même ce défaut, et s'ils ne s'accordent pas en tout l'un et l'autre dans leurs jugements, il est grandement à craindre qu'ils ne se laissent emporter à quelque accès de colère. C'est pourquoi celui qui reconnaît en lui cette propension, doit s'observer avec le soin le plus vigilant et nourrir son cœur d'une provision de force pour que la colère ne le surprenne pas, mais qu'il supporte plutôt avec égalité d'âme tout ce qu'il souffrira de la part de l'autre, fût-il même son inférieur. Les contestations et les querelles sont bien moins à craindre de la part des esprits tranquilles et lents, que de celle des personnes vives et ardentes.

« Pour attirer les hommes à la vertu et combattre l'ennemi du salut, vous emploierez les armes dont il se sert pour les perdre : tel est le conseil de saint Basile. Lorsque le démon attaque un homme juste, il ne lui découvre pas ses piéges, il les cache au contraire et ne l'attaque qu'indirectement, sans combattre ses pieuses inclinations, faignant même de s'y conformer ; mais peu à peu il l'attire et le surprend dans ses piéges. Ainsi convient-il de suivre une marche semblable pour retirer les hommes du péché. Commencez par louer avec prudence ce qu'ils ont de bon, sans attaquer d'abord leurs vices ; lorsque vous aurez gagné leur confiance, appliquez le remède propre à les guérir. A l'égard des personnes tristes ou troublées, montrez, en leur parlant, autant que vous le pourrez, un visage gai et serein ; usez de la plus grande douceur dans vos paroles, afin de les ramener plus aisément à la tranquillité de l'âme, combattant un extrême par un extrême.

« Non-seulement dans vos sermons, mais encore dans vos discours particuliers, surtout lorsque vous réconcilierez entre eux des ennemis, ne perdez pas de vue que toutes vos paroles peuvent être publiées, ce que vous dites dans les ténèbres, manifesté au grand jour. Dans les affaires, anticipez le temps plutôt que de différer ou d'ajourner. Si vous promettez quelque chose pour demain, faites-le aujourd'hui.

« Quant à l'argent, ne touchez pas même à celui qui serait fixé pour les dispenses que vous accorderez. Faites-le distribuer aux pauvres par des mains étrangères, ou employez-le en bonnes œuvres, afin que vous puissiez, si besoin était, assurer avec serment que, dans le cours de votre légation, vous n'avez pas reçu une obole. Lorsqu'il faudra parler aux grands, que Pasquier Brouët en soit chargé. Délibérez entre vous sur tous les points à l'égard desquels vos sentiments seraient partagés ; faites ce que deux sur trois auraient approuvé ; écrivez souvent à Rome durant votre voyage, aussitôt que vous serez arrivés en Écosse, et aussi quand vous aurez pénétré en Irlande. Rendez compte, tous les mois, des affaires de la légation. »

Le saint fondateur était donc dépouillé de ses premiers, de ses plus chers disciples ; il lui restait encore le Père Laynez : la république de Venise le demanda si instamment, qu'il lui fut accordé.

Il est vrai que le nombre des novices était déjà considérable. On a vu que plusieurs n'attendaient plus qu'un mot de notre saint pour accourir et se soumettre à ce qu'il de-

manderait d'eux. Il les avait reçus dès que la Compagnie avait été approuvée par le pape, et leur noviciat était d'autant plus facile à leur ferveur, que saint Ignace lui-même les y avait préparés plus longtemps. Nous y retrouvons le neveu chéri de notre saint, Antonio d'Araoz ; Francisco Strada, qu'il avait empêché d'aller s'enrôler dans l'armée de Naples ; Diego d'Eguia, cet ami qui l'aidait dans ses bonnes œuvres à Alcala, et qu'il retrouva à Venise, et Pierre Ribadeneira. Tous rappelaient à Ignace la vertu de ses premiers disciples, tous s'aimaient avec une incomparable charité. Leur vie tout angélique répandait au loin un parfum qui attirait les âmes et les fixait auprès d'eux, ou les attachait à Dieu pour toujours.

Un ardent luthérien, venu à Rome pour faire de la propagande hérétique, ménagea si peu ses moyens de prosélytisme, qu'il se fit arrêter et enfermer. Il était assez jeune et avait assez de talent pour faire espérer de le ramener à la vérité ; mais tout ce qu'on put faire pour l'éclairer n'aboutit qu'à l'irriter. On eut alors la pensée de le mettre dans la maison de saint Ignace, et de ne se plus occuper de lui en apparence ; on ne pouvait croire qu'il résistât longtemps au spectacle qu'il aurait sans cesse sous les yeux. Ignace l'accueillit avec sa bienveillance et sa mansuétude ordinaires, lui dit qu'il serait parfaitement libre dans l'intérieur, et qu'on ne lui demandait autre chose que d'éviter le bruit qui trouble le recueillement, et les entretiens hors des heures de récréation, le silence étant indispensable dans leur maison.

Le jeune hérétique, bientôt ravi de respirer un air si pur,

de vivre dans une atmosphère si calme, si douce, si embaumée, se trouva vaincu sans s'en douter. Il chercha à se rendre compte du changement de sa disposition, et sa conscience lui répondit que le calme de l'esprit, la paix de l'âme, la joie du cœur ne se trouvent que dans la vérité. Ce qu'il voyait,ce qu'il admirait,c'était l'Évangile en action ; ce qu'il sentait, ce qu'il savourait avec délices, c'était le parfum évangélique, c'était l'esprit de la véritable foi qui se rapprochait de lui par l'effet des prières et des mérites de la Compagnie de Jésus.

Après sa conversion, un grand personnage lui demandait comment il avait pu résister si longtemps aux raisonnements et aux preuves des plus savants docteurs :

— C'est, répondit-il, parce que la discussion est irritante, tandis que l'exemple est tout-puissant. Quand j'ai vu toutes les vertus, toute la sainteté du Père Ignace et de sa Compagnie, il m'a semblé impossible que la véritable foi ne se trouvât pas unie à cette vie si pure, si douce, si mortifiée, si angélique ; c'est là seulement ce qui m'a touché et éclairé.

Et pourtant, il avait été témoin des épreuves auxquelles la vertu des novices était soumise. Saint Ignace n'admettait que les saints dans sa compagnie de héros. Si les épreuves ne fortifiaient pas les novices de manière à garantir de véritables saints, il refusait de les recevoir à la profession...

— Si je désirais que ma vie fût prolongée, disait-il, ce serait pour redoubler de surveillance dans le choix de nos sujets [1].

1. *Bartoli.*

Antonio d'Araoz, son neveu, était entré au noviciat vêtu d'une tunique de velours brodés d'or, comme tous les gentilshommes de grande naissance; Ignace voulut qu'il portât ce vêtement, pendant son noviciat, jusqu'à ce qu'il fût tombé en lambeaux. Antonio, ainsi paré, allait demander l'aumône dans les rues de Rome, servir les malades dans les hôpitaux, laver la vaisselle dans la cuisine de la maison, remplir les plus bas offices, toujours dans sa robe de velours rehaussée de broderies d'or ! Certes, pour l'orgueil espagnol, c'était une rude épreuve. Antonio la soutint héroïquement durant deux années, et elle devenait de plus en plus méritoire, par la détérioration de sa robe qui n'était plus qu'un objet ridicule.

Du reste, le saint fondateur fit supporter une semblable humiliation à don Juan de Mendoza, gouverneur du fort Saint-Elme, à Naples, et que Dieu avait appelé dans la Compagnie. Plus la naissance des novices était illustre humainement, plus le fondateur tenait à détruire l'orgueil jusque dans ses racines les plus profondes. Les novices, réellement appelés, loin de se plaindre de ces épreuves si humiliantes, en appréciaient les immenses avantages et les acceptaient avec une sorte d'avidité. Les hommes les plus savants, les prêtres le plus distingués par leur mérite et leur vertus venaient se ranger sous la bannière du saint fondateur, et se soumettaient aux mêmes épreuves dont aucun novice n'était dispensé.

Ignace surveillait tout et s'informait exactement des progrès spirituels de chacun. Il allait les surprendre quelquefois dans les hôpitaux où ils servaient les malades, afin de juger

par lui-même de la manière dont ils s'acquittaient de ce devoir. Il ne laissait jamais impunie la faute la plus légère, et ne gardait jamais ceux qui tenaient à leur propre jugement, s'il ne leur voyait une volonté bien déterminée à s'en dépoullier. Pour les amener à ce dépouillement, il leur ordonnait des choses sans utilité apparente, ou qui pouvaient paraître imposibles ; il leur faisait suspendre une occupation pour les employer à une autre. Le novice devait arriver à la plus parfaite indifférence de goût, de jugement, de volonté.

Ainsi, le saint fondateur ordonnait à un prédicateur de s'occuper des affaires de la maison, sans cesser ses prédications ; il voulait que le professeur de philosophie enseignât la grammaire ; il envoyait le professeur de théologie à la cuisine. Un prêtre se préparait à célébrer la sainte messe, il avait déja revêtu les ornements sacerdotaux : on venait l'avertir que le Père général voulait lui parler, et le prêtre devait ôter ses ornements et aller où l'obéissance l'appelait. Arrivé devant le Père général, il s'entendait dire tout simplement :

— Allez dire la messe.

Le novice, heureux d'avoir à offrir à Dieu cet acte d'obéissance imprévu, remerciait son supérieur du fond du cœur, car il savait que la vertu se fortifie par l'épreuve.

S'il arrivait qu'un novice différât l'exécution d'un ordre, par son interprétation de la volonté du supérieur, Ignace le faisait appeler au moment où il s'y attendait le moins, et lui imposait une pénitence. C'est ce qui arriva un jour à un prêtre qui confessait et voulut achever la confession

commencée ; il fut puni pour ce retard. Un prêtre lui demandant un jour la permission de faire un pèlerinage, le saint la lui refuse ; le novice insiste, le saint le punit, en lui disant qu'il l'a mérité, pour la demande en elle-même, mais pour sa disposition à préférer sa propre satisfaction à l'obéissance.

Le Père Emerio de Bonis était employé à la sacristie, pendant la première année de son noviciat, et il était très–jeune alors. Tous les jours il trouvait à la porte de l'église les plus sales immondices, et se contentait de les enlever humblement. Ignace ayant acquis la certitude que ces ordures étaient déposées méchamment par une personne qui demeurait en face de l'église et dont la vie était scandaleuse, ordonna à Emerio de Bonis d'aller prier cette femme de faire transporter ailleurs les immondices de sa maison. Le jeune novice un peu timide et d'une modestie angélique, ne sachant se résoudre à adresser la parole à une personne de ce genre, prie un autre de faire pour lui cette commission tant redoutée. Ignace l'apprend, approuve la modestie d'Emerio, mais blâme sa désobéissance et le punit : il lui impose pour pénitence de porter chaque jour, au réfectoire, une sonnette au cou, et de dire à haute voix une fois à chaque repas, ces paroles : « *Je veux et je ne veux pas,* n'habitent point dans cette maison. »

Cette pénitence, le fervent et modeste novice la subit durant six mois entiers.

Quand un novice venait se mettre à genoux devant Ignace, pour lui demander pardon et pénitence, le saint accordait l'un, imposait l'autre, et, après quelques mots, finissait

en disant : *Levez-vous* Si le novice ne se relevait pas immédiatement Ignace le laissait sur ses genoux et s'en allait en disant :

« L'humilité est sans mérite quand elle est contraire à l'obéissance. »

Un jour notre saint causait avec un gentilhomme, lorsqu'un Frère coadjuteur, qu'il avait mandé, se présente. Ignace lui fait signe de s'asseoir, mais le Frère craignant de manquer de respect à son supérieur et au visiteur, reste debout. Saint Ignace lui ordonne de mettre sur sa tête l'escabeau sur lequel il aurait dû s'asseoir, et le lui fait garder ainsi, jusqu'à ce que le gentilhomme se soit retiré.

Un prêtre flamand, très-scrupuleux, passait un temps considérable à réciter l'office divin, recommençant toujours et prétendant arriver à le dire sans distraction ; mais sa prétention n'aboutissait qu'à une grande perte de temps et à un redoublement de scrupule. Tous les avis qu'on lui donnait ne pouvaient obtenir un résultat satisfaisant ; saint Ignace, le sachant assez obéissant pour accepter tous les remèdes qui lui seraient ordonnés, en imagina un, violent, il est vrai, mais qui sauva le malade. Il lui défendit d'employer plus d'une heure à réciter son office, et, lui donnant un sablier, lui enjoignit de cesser aussitôt que le dernier grain de sable serait tombé ; quelle que fût la partie de l'office qui lui restât à dire, il devait y renoncer. Le pauvre Flamand était pris entre deux feux ! S'il n'avait pas fini à temps, il était forcé par l'obéissance de manquer à une obligation rigoureuse ; s'il remplissait cette obligation si importante, comme prêtre, il péchait gravement

contre l'obéissance, comme religieux. Entre ces deux écueils, il prit la course, et les évitant l'un et l'autre, il avait toujours achevé avant que le *dernier grain de sable ne fût tombé ;* il guérit ainsi de ce genre de scrupule.

Saint Ignace tenait à l'esprit d'union et de parfaite charité entre les novices, afin qu'ils pussent le porter ensuite dans les maisons où ils seraient envoyés ; il voulait que chacun, ayant quitté des frères, trouvât encore des frères partout où il trouverait des membres de la Compagnie. Pour obtenir cet esprit de charité entre les membres d'une famille destinée à un si grand accroissement, il punissait sévèrement la moindre parole peu favorable de la part d'un novice à l'égard d'un autre. Ayant appris un jour que l'un d'eux s'était permis de parler des singuliers effets du délire que la fièvre donnait à un de ses frères, Ignace lui infligea une pénitence de plusieurs jours.

Notre saint employait tous les moyens de douceur et de persuasion pour amener les novices à sentir et à apprécier les avantages de ces épreuves ; lorsqu'il en voyait qui ne pouvaient arriver à l'entier dépouillement de leur jugement ou de leur volonté, il les renvoyait sans avoir égard à toutes les qualités dont ils étaient doués, et quelles que fussent leurs autres vertus ou les sciences qu'ils possédaient. Il n'avait pas plus de considération pour la naissance. Il expulsa Don Teotonio, fils du duc de Bragance et neveu d'Emmanuel, roi de Portugal, craignant que son esprit inquiet ne semât l'agitation et ne mît la désunion parmi ses frères ; il renvoya également un cousin germain du duc de Bivona, parent du vice-roi de Sicile, lequel

était son ami et bienfaiteur. Pierre Ribadeneira pria, supplia le saint de faire grâce à ce jeune homme, qui offrait de subir les châtiments les plus sévères ; les larmes et les prières de Ribadeneira ne purent fléchir le saint fondateur :

— Quand le Père Ignace a décidé une expulsion, disait don Teotonio — qui le savait par expérience, — rien ne peut toucher sa *miséricorde.*

Sa miséricorde ne se laissa pas toucher davantage pour Cristofo Laynez, frère du Père Diego. Cristofo, après une vie dissipée dans les plaisirs, voulut entrer dans la Compagnie, mais Ignace, ne lui reconnaissant aucun signe de vocation, le renvoya, malgré toutes ses instances et celles de sa maison. Ribadeneira le suppliait de lui donner les moyens de retourner en Espagne, puisqu'il avait dévoré son patrimoine et se trouvait dans la misère :

— Mon Pedro, lui répondit le saint, quand je posséderais tous les trésors de la terre, je ne donnerais pas une obole à ceux qui se rendent indignes de rester dans la Compagnie. Ils ne peuvent s'attendre en la quittant, qu'elle leur remboursera les fatigues qu'ils y ont endurées, comme s'ils ne les eussent pas données gratuitement à Dieu Notre-Seigneur, mais qu'ils les eussent prêtées seulement à la Compagnie, et, qu'après en avoir reçu chaque jour le nécessaire, comme intérêt, ils eussent droit d'exiger encore, qu'à titre de dette, elle leur en restituât le capital.

Cependant, depuis son élection au généralat, notre saint travaillait aux constitutions de son Ordre et y consacrait

tous les jours quelques heures. Si le temps lui avait manqué dans la journée, il prenait sur la nuit ces heures de travail, malgré ses souffrances et sa faiblesse. Il méditait longtemps chaque constitution, priait beaucoup, écrivait ensuite, et, lorsqu'il en avait achevé une, il la plaçait le matin sur l'autel où il disait la messe, l'offrait à Notre-Seigneur, et le conjurait de lui faire connaître s'il l'agréait ainsi, ou s'il devait changer, ajouter, retrancher quelques points. Jean-Paul Borelli, qui lui servait la messe, en fut témoin fréquemment. Bien que saint Ignace eût reçu, au sujet des constitutions, les lumières les plus certaines, sa profonde humilité le faisait agir comme s'il eût été privé de toute révélation là-dessus. Il dit un jour au Père Laynez :

— Diego, ne pensez-vous pas que Dieu ait révélé à chaque fondateur les constitutions propres à l'ordre qu'il devait établir ?

— Oui, certainement, mon Père, j'en suis très-persuadé.

— C'est aussi ma pensée, reprit notre saint.

Pour donner un aperçu des constitutions de la Compagnie de Jésus, nous ferons un nouvel emprunt à l'ouvrage de celui dont la France et l'Europe déplorent la perte ; nous citerons l'analyse de ces constitutions renfermée dans l'écrit auquel nous avons déjà eu recours pour les *Exercices spirituels* : — *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites,* par le R. P. de Ravignan. (Ed. 1847.)

VII

« Un homme lassé du monde le quitta. Peut-être les passions ardentes de la jeunesse avaient traversé violemment son âme; il cherchait un abri. Il a conçu un profond désir de se venger de lui-même et de Satan par des fatigues utiles au prochain.

« Il crut alors, et il croit encore aujourd'hui que le grand mal de notre temps est l'absence totale de subordination et d'obéissance parmi les hommes. Désabusé des vaines illusions, des chimères de l'indépendance, il avait soif d'obéir ; il en ressentait le besoin immense ; il invoquait l'obéissance comme l'asile sauveur qui devait protéger sa dignité d'homme et lui assurer la possession de la véritable liberté, l'affranchissement de l'âme.

« Le travail des Exercices spirituels achève de lui montrer la lumière et de lui tracer la voie ; il frappe à la porte de la Compagnie de Jésus.

« Ce qui l'émeut dès l'entrée, c'est la paix profonde qui règne dans la religieuse demeure. L'aspect de ces murs silencieux, la démarche recueillie de ceux qui les habitent, le bruit des pas qui retentissent comme au désert, l'ordre, la pauvreté qu'on rencontre partout, l'accueil prévenant et

l'expression obligeante du bon frère qui introduit, la douce gravité du Père qui reçoit, je ne sais quel air suave et pur que l'on respire, une présence de Dieu plus intime, ce semble, et plus familière, tout dans ce séjour, quand pour la première fois on l'aborde, étranger venant de loin et battu par les orages, tout y fait ressentir une impression qu'on ne peut guère définir, mais qu'il faut nommer l'impression de Dieu. Un principe inconnu, un esprit bienfaisant soulage les peines, répare les forces, et donne l'avant-goût d'une nouvelle et heureuse existence. Enfin on n'a plus autour de soi que des cœurs ouverts et pieux, des fronts sereins; la parole, qui rarement interrompt un long silence, est toujours simple et fraternelle, les rapports, libres, joyeux, faciles.

« Placé encore sur le seuil, le candidat de la vie religieuse connaîtra d'avance, à cette heure solennelle, toute l'étendue des devoirs que la Compagnie de Jésus dicte à ses membres; il doit savoir, il saura quel est l'esprit qui l'anime dans toute sa vérité; libre, il se décidera.

« Êtes-vous prêt, lui demande-t-on, à renoncer au « siècle, à toute possession comme à tout espoir de biens « temporels? Êtes-vous prêt à mendier, s'il le faut, « votre pain de porte en porte, pour l'amour de Jésus-« Christ? — Oui [1].

« Êtes-vous disposé à vivre en quelque pays du monde « et en quelque emploi que ce puisse être, où les supé-« rieurs jugeront que vous serez plus utile pour la plus

[1] Exam., c. 4, § 1, 12, 26, 27; Const., part. VI, c. 2. § 10; Inst. Soc., t. I, p. 345 es seq., et p. 410.

« grande gloire de Dieu et le salut des âmes? — Oui [1].

« Êtes-vous résolu d'obéir aux supérieurs, qui tien-« nent pour vous la place de Dieu, en toutes les choses où « vous ne jugeriez pas la conscience blessée par le péché? « — Oui [2].

« Vous sentez-vous généreusement déterminé à re-« pouser avec horreur et sans exception tout ce que les « hommes esclaves des préjugés mondains aiment et em-« brassent : et voulez-vous accepter, désirer de toutes vos « forces ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur aima et em-« brassa? — Oui [3].

« Consentez-vous à vous revêtir de la livrée d'ignominie « qu'il a portée, à souffrir comme lui, par amour et par « respect pour lui, les opprobres, les faux témoignages et « les injures, sans toutefois y avoir donné sujet [4] ?... »

« Il faut répondre; et, grâces immortelles en soient rendues à la bonté de Dieu, j'ai répondu oui. « Vous passerez « pour fou. — Oui, cela me convient. »

« Jamais question plus étrange ne frappa des oreilles humaines; jamais peut-être l'Evangile de la croix et sa folie sacrée ne furent mieux présentés dans leur rudesse native. Au reste, saint Ignace entendait si bien que les soldats de sa Compagnie fussent de véritables disciples

1. Exam., c. 4, § 35.— Const., part. III, c. 2, lit. G; Inst. Soc., t. I, p. 350 et 378.
2. Exam. c. 4, § 29. — Const., part. III, c. 1, § 23 et passim; Inst. Soc., t. I, p. 373.
3. Exam., c. 4 § 44; Inst. Soc., t. I, p. 352.
4. Indui eadem veste ac insignibus Domini sui pro ipsius « amore ac reverentia... contumelias, falsa testimonia et injurias « pati... » Ibid.

du Dieu crucifié, que, durant sa vie, tous ses historiens l'attestent, il pria instamment le Seigneur pour que la Société fût toujours persécutée : il a été bien exaucé, on doit en convenir.

« Mais enfin la question est faite ; elle est justifiée, comme l'est une prophétie exacte, par un accomplissement permanent ; et quand le postulant, libre encore, a répondu, il est admis au noviciat.

Ici commence pour lui un nouvel ordre de choses.

I.

NOVICIAT.

« Le novice passera deux années dans une profonde retraite; il aura ce temps pour réfléchir, et ce temps est nécessaire avant de se lier par des engagements irrévocables. Les épreuves morales qu'il doit subir sont grandes. Aussi sa détermination, après deux ans de noviciat, sera-t-elle libre, éclairée, forte.

« Durant ce même espace de temps toute étude lui es interdite [1]. Conception hardie et puissante, qu'on ne saurait bien apprécier par la théorie seule; il faut l'expérience.

« Une distance si grande sépare la vie du monde et la vie religieuse, les études d'un homme destiné à marcher dans les voies du siècle et celles du religieux réservé aux travaux apostoliques, que pour l'âme appelée à ce genre de vie dans la Société de Jésus, l'énergique et prudent législateur a voulu créer en quelque sorte un milieu nouveau et toute une existence nouvelle. Dans la longue éducation de ses novices, et dans l'absence même des études, il a entendu, dit-il, préparer le meilleur fondement pour

1. Coust., part. III, c. 1, § 27, Instit. Soc., t. I. p. 374.

les études elles-mêmes, savoir l'humilité et toutes les vertus solides [1].

« La prière, les méditations prolongées, l'étude pratique de la perfection et surtout de la plus entière abnégation de soi-même, la réforme courageuse des penchants de la nature, la lutte journalière et fidèle contre l'amour d'un vain honneur et des fausses jouissances, l'usage familier des exercices spirituels et de la conversation avec Dieu, la connaissance de tout un monde caché au fond de l'âme et d'une vie tout intérieure; voilà ce qui remplit les heures de noviciat [2].

« On me pardonnera, en parlant de ce temps déjà bien éloigné de moi, d'y retrouver mes plus doux souvenirs; alors s'accomplirent les jours les plus heureux de ma vie. Berceau chéri de mon enfance religieuse, creuset laborieux de mon âme, épuration féconde de l'intelligence et du cœur, non, je ne vous oublierai jamais!

« C'est bien là que viennent mourir les derniers bruits du monde et ses vaines agitations. A l'école de la pénitence et de la prière, on se dépouille peu à peu de cette vie fausse, de ces intérêts factices, de ces affections inférieures qui empêchent d'aspirer aux combats et aux triomphes de la grande gloire de Dieu et de la conquête des âmes. Et cependant l'onction des entretiens divins et les attraits puissants de la grâce, et le bonheur intime d'une concorde, d'une paix inaltérables, pénètrent,encouragent,consolent...

1. « Ad præparandum earumfondamentum, humilitatis scillicet « ac omnis virtutis. » Const. ,part. III, c. 1, § 27; Instit. Soc. p. 372.
2. Const , part. III. c. 1. — Exam., c. 4, § 41; Inst. Soc., t. I,, p. 370 et 371.

Oh! il faut le dire, ces premières années s'écoulent avec une bienheureuse rapidité !

« Le novice, ainsi arraché aux illusions de la vie du siècle, et mieux prémuni désormais contre le danger de leur retour, n'est encore lié par aucun engagement; il est libre. Souvent, très-souvent, on appela ses réflexions sur les graves obligations que les vœux imposent. Il dut passer par des épreuves répétées et décisives [1]. Il délibère, on l'examine; il est jugé, il juge avec une entière liberté. Il s'offre enfin, la Société l'accepte; après deux ans révolus, il se donne au Seigneur par une consécration irrévocable.

« Je n'essayerai pas de dire ce qui se passe alors dans l'âme.

« L'œuvre du noviciat est belle : le noviciat est ce travail régénérateur de l'esprit qui livre autant que possible à la grâce divine la possession entière des facultés, des forces. des habitudes de l'âme. C'est une sorte de création, une transformation puissante qui doit affranchir la liberté religieuse des innombrables entraves dont l'embarrassaient les intérêts, les vues, les affections et les passions de la nature. C'est le foyer où le fer s'amollit pour reprendre un nouvel être ; c'est la lime qui dégrossit, qui ôte la rouille, qui prépare l'instrument et le remet utile entre les mains de l'ouvrier. Alors s'imprime une direction qui remplace dans l'homme toutes les directions purement humaines, par l'unique ambition de la gloire divine et du salut éternel de tous.

« A ce but tendent toutes les épreuves que le novice doit

1. Exam., c. 1, § 9; Instit. Soc., t. I, p. 347.

subir, toutes les règles qu'il doit observer, toutes les lumières qui lui sont prodiguées. Et saint Ignace, avec une constance qui ne se dément jamais, exprime presque à chaque page cette fin sublime de son œuvre : AD MAJOREM DEI GLORIAM ; cette gloire pour laquelle nous sommes faits, qui commence ici-bas par la soumission fidèle de la créature raisonnable à son auteur, qui se consomme dans les cieux au sein de la béatitude et des perfections infinies.....

« Deux années se sont écoulées, les vœux sont prononcés : l'heure des études a sonné ; le religieux de la Compagnie entre dans une nouvelle carrière.

II.

ÉTUDES.

« Outre la puissance de l'exemple et la vie de l'esprit, il faut encore à l'homme apostolique la science convenable pour mieux aider ses frères à atteindre l'entier accomplissement de leurs destinées.

« Quand donc, dit saint Ignace, le fondement de l'abné« gation et du progrès nécessaire des vertus aura été jeté « dans ceux qui sont admis parmi nous, on songera pour « lors à construire l'édifice de leurs connaissances [1]. »

« Il faudra sans doute prendre garde que, par suite de la ferveur des études, ne vienne à s'attiédir l'amour des vertus solides et de la vie religieuse; mais il faudra aussi apporter de sages tempéraments aux exercices de mortification et de piété; car les études exigent en quelque sorte l'homme tout entier, *quodam modo totum hominem requirunt* [2]. Ainsi voit-on dans les constitutions tout se balancer et s'accorder selon les règles de la modération la plus sûre et de la plus haute prévoyance.

« Parmi les hommes, le nombre est petit de ceux qui sont

1. Const., IV, Procem.; Inst. Soc., t. I, p. 378.
2. Const., part. IV, § 2; Instit. Soc., t. I, p. 383

en même temps vertueux et savants, *boni simul et eruditi pauci inveniuntur*. Aussi la pensée des premiers fondateurs de la Compagnie fut-elle d'admettre dans son sein des jeunes gens qu'on s'appliquât à bien former, et qui, par leurs qualités, donnassent l'espérance de voir se réaliser un jour en eux cette double condition de la science et de la vertu à la fois nécessaires pour travailler avec fruit au salut des âmes.

« Ce sont encore les propres paroles de saint Ignace; elles renferment le sens, le but et la raison de nos études[1].

« Le cours doit en être régulièrement et fidèlement suivi, quand l'âge, le défaut d'aptitude ou de santé, quand les nécessités du saint ministère ou le malheur des temps n'y apportent pas d'obstacle invincible.

« Les deux années qui suivent celles du noviciat sont données d'abord à la rhétorique et à la littérature; trois ans à la philosophie et aux sciences physiques et mathématiques, quelquefois davantage[2].

« Vient ensuite ce que nous nommons *la régence*, ou l'enseignement desclasses dansun collége. On fait en sorte que le jeune professeur, commençant par une classe de grammaire, monte successivement, et parcoure tous les degrés du professorat l'un après l'autre. Cinq ou six ans se passent ainsi dans le cours de *régence*. Il y a là utilité grande pour soi et dévouement pour les autres; en apprenant beaucoup, on remplit tous les devoirs d'un zèle assidu auprès de la jeunesse qui en est si digne, et dans les fonctions qui peut-être en demandent le plus.

1. Const., part. IV, Proœm. litt A; ibid., p. 379.
2. Const., part. IV, c. 5, § 2, et 3; Rat. studior., Reg. Prov. 17, et 18; Instit. Soc., t. I, p. 385; t. II, p. 173.

« L'éducation occupe une grande place dans notre vie, quand il nous est permis de suivre nos constitutions sur ce point.

« Vers l'âge de vingt huit ou trente ans, le religieux est envoyé en théologie. Cette étude, avec celle de l'Écriture-Sainte, du droit canonique, de l'histoire ecclésiastique et des langues orientales, occupe quatre années, six même pour ceux qui montreraient des dispositions remarquables. Le sacerdoce n'est conféré qu'à la fin des études théologiques, rarement avant trente-deux ou trente-six ans.

« Après chaque année de ce long cours d'études, un examen sévère est subi ; nul ne passe au cours de l'année suivante qu'après un jugement favorable porté par les examinateurs sur l'année qui a précédé.

« Toutes les études finies, ceux qui jusque-là ont réussi dans les examens annuels, subissent un examen général sur l'universalité des sciences philosophiques, physiques et théologiques. Avoir obtenu trois suffrages favorables sur quatre, dans ce dernier examen, est une des conditions nécessaires pour être admis à la *profession* [1].

« Tel est l'ordre des études pour les jeunes religieux de la Compagnie de Jésus.

« On le voit, il est conforme au but que le saint fondateur s'est proposé. Pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes, un long apprentissage prépare les ouvriers évangéliques à toutes les positions, à tous les ministères sacrés. Saint Ignace veut, autant que possible, des hommes solidement instruits, des hommes qui ne s'é-

1. Const., part. IV, et Ratio studior., Reg. Prov., passim.

garent point, qui marchent d'un pas assuré dans les voies de la vérité, et que les saintes doctrines éclairent et conduisent toujours; des hommes qui sachent tout ce qu'il faut savoir, qui se placent fidèlement en présence du mouvement de la science, et se maintiennent à sa hauteur; qui en tout, en histoire, en physique, en philosophie, en littérature, comme en théologie, ne restent point en arrière de leur siècle, mais puissent en suivre ou même en aider les progrès, sans jamais oublier toutefois qu'ils sont voués à la défense de la religion et au salut des âmes......

« Cependant toutes les épreuves ne sont point achevées encore pour le religieux de la Compagnie : il y a de bien longues années qu'il est sorti du noviciat; les constitutions lui ordonnent d'y rentrer.

III.

TROISIÈME ANNÉE DE PROBATION, OU DERNIÈRE ÉPREUVE AVANT L'EXERCICE DU SAINT MINISTÈRE.

« Qu'on me permette de le dire, c'est ici le chef-d'œuvre de saint Ignace. L'homme qu'il destine au ministère apostolique a passé comme novice deux années de recueillement et de silence; puis sont venus neuf ans d'études et cinq ou six ans d'enseignement ; il vient d'être ordonné prêtre, et il n'a point encore rempli les fonctions du sacerdoce : le plus souvent il compte trente-trois ans d'âge ; et quinze ou seize années de vie religieuse se sont écoulées pour lui : le religieux, le prêtre rentre au noviciat.

« Il va durant une année entière, renoncer encore à toute étude et à toute relation au dehors. On apporta de grands soins à cultiver son intelligence : il doit maintenant, pour dernière épreuve et pour préparation dernière, s'exercer, suivant l'expression remarquable des Constitutions, dans l'école du cœur, *in schola affectus*. Le mot est difficile à comprendre ; il m'a fallu, pour en pénétrer le sens, l'année révolue ; et je ne prétends pas ici l'expliquer.

« Je dirai seulement : ce religieux, ce prêtre a pu acquérir des connaissances étendues et variés ; il a pu déjà aussi donner des preuves de dévouement et de zèle ; au

sein de la solitude, dans une vie de retraite et de silence, rendu plus présent à Dieu et à lui-même, avant d'être livré aux autres, on va soigneusement l'appliquer « *in schola affectus* à tout ce qui affermit et fait avancer dans une hu-« milité sincère, dans une abnégation généreuse de la « volonté, du jugement même, dans le dépouillement des « penchants inférieurs de la nature, dans une connaissance « plus profonde, dans un amour plus grand de Dieu ; de cette « sorte, après avoir fortifié dans son âme, après y avoir fait « pénétrer plus avant encore cette vie véritabement spiri-« tuelle, il pourra mieux aider les autres à s'avancer dans « les mêmes voies pour la goire de Dieu et de Notre-Sei-« gneur [1]. »

« Voilà ce que nous nommons dans la Compagnie *la troisième année de probation*, la dernière année de préparation et d'épreuve. Il passe bien vite ce temps d'un saint repos qui ne reviendra plus. J'en ai joui, il ne me sera plus donné d'en jouir avant ma mort ; et, quelque soit le nombre des années que Dieu me réserve encore sur cette triste terre l'année du repos ne s'y retrouvera plus pour moi.

« Alors la grande carrière des *Exercices* durant tout un mois est encore parcourue ; alors la prière, la méditation se prolongent ; l'esprit de l'Institut, les conditions de l'apostolat, la pauvreté, la souffrance, l'obéissance, tout ce qui constitue les devoirs du religieux est de nouveau étudié, approfondi. Quelques catéchismes faits à des petits enfants, quelques missions dans les campagnes, viennent

1. Const., part. v, c. 2, § 1. — Exam., c. 4, § 16 ; Instit. Soc., t. I, p. 483 et 348.

seulement interrompre la solitude et servir comme de préludes aux ministères les plus chers pour un cœur d'apôtre. Je me reporte avec bonheur, je l'avoue, à ce temps où il me fut donné d'évangéliser quelques pauvres populations des montagnes ; je l'ai bien souvent regretté depuis : bien souvent l'apostolat des grandes villes a contristé mon esprit et fatigué mon cœur ; et la jeunesse, que j'ai le bonheur de voir si souvent rassemblée autour de la chaire sacrée, me pardonnera ce souvenir et ce regret, quand je lui dirai, dans toute la sincérité de mon âme, qu'elle ne m'a jamais donné que des consolations.

« Après l'année révolue, les supérieurs s'informent religieusement des progrès faits dans la vertu et dans la science, et, suivant le jugement que le Père général porte lui-même sur les informations transmises, le grade (*gradus*) est donné. C'est-à-dire tout simplement qu'on est admis à prononcer les derniers vœux de *coadjuteur spirituel* ou de *profès*. Car il y a ces deux classes de religieux parmi nous. Les uns et les autres sont égaux en tout : nul privilége, nulle prérogative n'appartient à personne dans la Compagnie. Les places de supérieurs sont même de préférence données aux coadjuteurs spirituels ; et les profès leur sont le plus souvent soumis. Cependant quelques charges, en très-petit nombre, sont réservées spécialement à ceux-ci ; les profès ont aussi le droit, avec certains supérieurs désignés par la règle, d'assister aux congrégations ou assemblées provinciales et générales de l'Ordre. Ces réunions sont assez rares et limitées à certains cas.

« Ainsi, après les deux ans du premier noviciat viennent

les trois vœux de religion, simples, mais perpétuels; après quinze ou dix-sept années d'épreuves ou d'études, après une troisième année de noviciat viennent les vœux solennels de profès, ou les derniers vœux de coadjuteur: telle est la gradation régulière [1].

« Si l'on daignait gravement réfléchir sur cette économie religieuse d'épreuves et de travaux préparatoires, si l'on voulait se rendre compte de cette législation si prudente, si forte, si digne du génie apostolique de saint Ignace, on aimerait à se représenter ce saint fondateur comme l'ouvrier courbé avec ardeur sur son ouvrage pour le façonner et le perfectionner; l'essayant, puis le reprenant pour le façonner encore et le refaire, et ne le livrant à sa destination que lorsqu'il y a épuisé toutes les ressources d'un art patient et courageux.

« Le religieux de la Compagnie de Jésus est ainsi préparé longuement et comme travaillé: on le forme, on l'essaye, on le reprend ensuite et on le retrempe à la source des forces actives de l'esprit, dans l'atelier de la solitude et du silence. Et ce n'est pas tout: chaque jour de sa vie, durant de longues heures, il devra rentrer dans la retraite intérieure de l'âme, pour s'y dépouiller de toutes les influences de la terre et des pensées mondaines, pour y reconquérir les vues élevées de la foi, cette boussole divine à l'aide de laquelle il peut mieux ensuite se jeter à travers les flots agités des erreurs et des passions humaines, et

1. Exam., c. 1, § 7, 8, 9. — Const., part. V, c. 1, litt. A; Instit. Soc., t. I, p. 340 et 402.

tendre la main aux pauvres naufragés qu'il s'efforce de conduire au port du salut éternel.

« On sait maintenant comment se forme un religieux de la Compagnie de Jésus. Certes, aucun fondateur ne multiplia, ne prolongea les préparations et les épreuves autant que le nôtre. Il semble avoir voulu laborieusement imiter l'éducation instinctive de l'oiseau qui plane dans les airs. Il veut que ses disciples, rendus étrangers aux basses régions des affections terrestres, s'élèvent jusqu'à contempler fixement dans leur course le divin soleil de justice, et sachent incessamment renouveler les forces de leur âme et accroître la vigueur de leur action à la chaleur vivifiante de ses rayons.

« Daigne la grâce de Dieu accomplir en nous la pensée de notre père ! Puissions-nous tous, par d'humbles et généreux efforts, répondre aux vœux de sa grande âme et marcher dans les voies qu'il nous a tracées !

« Le jour de l'action enfin arrivé, pour la plus grande gloire de Dieu, pour le service de ses frères, le Jésuite sera plus que jamais indifférent à tous les lieux, à tous les emplois, à toutes les situations [1]. Il ne repoussera loin de lui, par une dénégation invincible, que les honneurs et les dignités [2]. Il les respecte et les admire dans les autres, comme le faîte du dévouement et d'une glorieuse servitude. Il se dévoue, lui aussi, mais toujours pour obéir, jamais pour commander, sans réserve, sans exception, sans retour.

« La classe de septième au collége, la pénible surveillance

1. Const., part. VII, c. 2, § 1, in fine, p. 417 et alibi passim.
2. Ibid., part. X, § 6 ; Instit. Soc., t. I, p. 416.

du jour et de la nuit entre les murs d'une salle d'étude ou d'un dortoir ; la Chine, les Indes, les sauvages, les infidèles, l'Arabe, le Grec ; les républiques, les monarchies ; l'ardeur des tropiques, les glaces du nord ; l'hérésie, l'incrédulité ; les campagnes, les cités, les résistances sanglantes du barbare, les luttes polies de la civilisation ; la mission, le confessionnal ; la chaire, les recherches studieuses ; les prisons, les hôpitaux, les lazarets, les armées ; l'honneur, l'ignominie ; la persécution, la justice ; la liberté, les cachots ; la faveur, le martyre ; pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire de Dieu propagée, les âmes sauvées, tout est pour le Jésuite d'une égale indifférence. Tel est l'homme que les Constitutions ont voulu donner à l'apostolat catholique. Sans doute nous pouvons gémir devant Dieu de ne pas atteindre toujours ce but avec le courage persévérant qu'il demande ; du moins, il faut l'avouer, le but n'est pas sans grandeur ; et y consacrer sa vie, c'est peut-être lui donner quelque prix : et j'ai dit la vérité. »

IV.

GOUVERNEMENT DE LA COMPAGNIE.

« Dans toute société il faut un gouvernement et un pouvoir : dans la Société de Jésus, pour maintenir la vigueur des lois et l'unité d'esprit et de but, pour conserver l'harmonie des moyens et la subordination de membres nombreux au milieu des travaux les plus divers, il fallait une autorité. Le Général de la Compagnie en est dépositaire. Il ne l'exerce, toutefois, quoi qu'on ait pu avancer à ce sujet, que suivant la grande loi catholique, c'est-à-dire dans la plus parfaite dépendance, à l'égard du vicaire de Jésus-Christ, chef suprême de l'Église [1].....

« Quand il y a lieu de nommer le Général, la Société s'assemble en *congrégations provinciales*, c'est-à-dire que, dans chaque province de la Compagnie, les profès et certains supérieurs sont convoqués et se réunissent. Le père Provincial et deux profès élus par la *congrégation provinciale* se rendent à Rome pour composer la *congrégation générale*. Celle-ci procède également par voie d'élection ; et c'est ainsi que la Société, représentée par les députés des provinces, choisit son Général [2].

1. Const., part. IX, c. 3, § 1 ; Inst. Soc., t. I, p. 436.
2. Const., part IX, c. 3 et 6 ; Instit. Soc., t. I, p. 436 et 442.

« Elle lui donne un certain nombre d'assistants tirés des différentes nations, et qu'il doit consulter pour les choses qui concernent son administration. La Société désigne aussi un *admoniteur*, dont la charge est d'avertir le Général, surtout en ce qui regarde sa conduite personnelle et privée [1].

« Du reste, l'autorité du Général n'a pas d'autre contrôle régulier et ordinaire : il est obligé de prendre et de recevoir des conseils : il est seul juge de sa détermination dernière. Dans un cas extrême qui ne s'est jamais présenté, et qui, Dieu aidant, ne se présentera jamais, les provinces pourraient élire des députés, les assistants pourraient les convoquer, afin de déposer le Général devenu indigne ou incapable [2].

« Tous les supérieurs, tous les membres de la Compagnie sont soumis au Général, et lui doivent obéissance. Tous peuvent librement recourir à lui et lui écrire comme aux autres supérieurs [3]. Il est le père commun ; la subordination est grande, mais les recours sont nombreux et faciles.

« Comme tous les autres ordres religieux, la Compagnie est divisée en provinces. Dans chaque province ou subdivision de pays, un Provincial est le supérieur de tous les établissements qu'elle renferme ; il les visite par lui-même exactement chaque année ; tous peuvent aller à lui pour leurs besoins et dans leurs peines. Le Provincial a ses *con-*

1. Const., part. IX, c. 4, § 4, et c. 5, § 2 ; Instit. Soc., t. I, p. 430 et 440.
2. Const., part. IX, c. 4, § 6 et 8 ; Instit. Soc., t. I, p. 439.
3. Const., part. IX, c. 3 et 6 ; Instit. Soc., t. I, p. 636 et 442.

sulteurs et son *admoniteur* nommés par le Général ; il doit aussi prendre et recevoir leurs avis.

« Enfin chaque maison a, sous un titre ou sous un autre, son supérieur propre, soumis au Provincial et au Général. Le supérieur de chaque maison a également un conseil et un *admoniteur*. Telle est la forme du gouvernement de la Compagnie : l'unité de pouvoir, la multiplicité d'avis consultatifs. La sagesse possède ainsi toute sa lumière et l'action toute sa puissance.

« Le Général est à vie ; tous les autres supérieurs, quels qu'ils soient, ne sont nommés que pour trois ans : ils peuvent cependant être continués ; et tous s'estiment heureux quand le terme arrive et qu'ils sont délivrés du fardeau [1].

« Cette simple organisation porte avec elle beaucoup d'éléments d'ordre et de paix, beaucoup de garanties et d'appuis conservateurs. C'est un rouage facile et régulier qui développe tranquillement son action. Toujours plusieurs consciences veillent par devoir auprès de l'autorité, l'éclairent, l'avertissent avec respect, et rendent compte à l'autorité supérieure.

« Les règles, les conseils, les libres communications, les recours toujours ouverts et le principe intérieur de charité qui est l'âme de tout, se réunissent pour produire un état de choses où nulle autorité n'est indépendante ni absolue. Les lois seules ont un souverain empire.

« Ainsi tous contribuent en quelque sorte à l'exercice de l'autorité et tous obéissent...

1. Const., part. IX, c. 3 et 6 ; Instit. Soc., t. I, p. 436 et 442.

V.

JOURNÉE DU JÉSUITE.

« A quatre heures du matin la cloche sonne le réveil ; le frère *excitateur* parcourt aussitôt les chambres, et avertit par le pieux salut : *Benedicamus Domino*. Un quart d'heure après il repasse pour constater l'obéissance ponctuelle de tous à ce premier devoir de la règle. C'est ainsi qu'une exacte discipline vient toujours en aide à la bonne volonté personnelle. L'usage appelle alors les religieux de la Compagnie dans la chapelle, au pied du très-saint Sacrement. A quatre heures et demie on rentre dans sa cellule pour y vaquer seul à la méditation durant une heure.

« La cloche de l'*Angelus* met fin à la méditation ; les prêtres disent successivement leur messe ; et après l'action de grâces terminée commence le cours des occupations journalières. Elles ne nous manquent pas ; et, je pourrais le dire, le temps est un bien qu'au dedans on vient arracher au Jésuite autant peut-être qu'on lui dispute au dehors, mais dans des vues fort différentes, l'honneur et la liberté.

« Quelques heures sont toujours réservées néanmoins pour le travail solitaire et pour l'étude. Les uns, et c'est le plus grand nombre, sont appliqués aux pénibles et lentes

préparations qu'exige la prédication évangélique; d'autres se livrent aux recherches scientifiques et historiques. Tous s'emploient aux fonctions actives du ministère des âmes, qui en général laissent peu de place à un paisible loisir. Aussi, à moins que l'impérieuse nécessité ne fasse sévèrement interdire par le religieux l'accès de sa pauvre cellule, elle est presque constamment assiégée. Et là se présentent librement les hommes de toutes les conditions, de toutes les opinions : tous les genres d'infortunes, toutes les afflictions de l'âme viennent tour à tour exciter notre compassion et notre zèle....

« Le religieux, le prêtre se doit à tous : les femmes chrétiennes, et celles aussi qui sentent le besoin de le redevenir, le demandent; il descend dans le lieu assigné pour les recevoir; la charité ne lui permet pas de remonter toujours aussitôt qu'il le voudrait. Elles l'appellent aussi au confessionnal : il s'y rend....

« Midi arrive; c'est un temps d'arrêt dans la vie de communauté. Un quart d'heure est d'abord employé à l'examen de conscience sur la matinée, afin de retrouver Dieu et soi-même de plus près. Puis on descend au réfectoire; le silence, la lecture assaisonnent un frugal repas qui dure une demi-heure. On visite ensemble le Saint-Sacrement; on se réunit ensuite pour la récréation....

« On se quitte après trois quarts d'heure. On retourne au silence, au travail, et le plus souvent au confessionnal, on recommence à entendre la longue histoire des peines et des infirmités des consciences mondaines. On écoute le pauvre comme le riche, l'enfant et l'homme fait. S'il est

besoin aussi, on va consoler sur leur lit de douleur les malades et les mourants; et c'est dans les heures de l'après-midi surtout qu'on remplit ces religieux devoirs. Mais on s'abstient de toute visite qui ne serait que pure distraction ou simple bienséance. Jamais un Jésuite ne paraît dans le monde; il ne prend jamais ses repas hors de la communauté, à moins qu'il n'en soit momentanément séparé pour une mission évangélique.

« Le soir vient; il a fallu trouver cependant le temps de la prière et de l'office divin : on l'a saisi dès qu'on l'a pu. A sept heures le souper réunit les habitants de la maison : quelques instants de récréation suivent encore ; à huit heures un quart les litanies des saints se récitent en commun à la chapelle; chacun se retire alors dans sa chambre, et consacre seul une demi-heure à la lecture spirituelle et à l'examen de sa conscience. A neuf heures on sonne le repos. Quelques-uns, avec la permission des supérieurs, pourront bien encore prolonger le travail ou la prière; quelques autres, le matin, devanceront l'heure du réveil commun; mais tous obéiront à la sage autorité qui veille au maintien de la santé et des forces nécessaires....

VI.

L'OBÉISSANCE.

« J'achèverai l'analyse des Constitutions en donnant l'idée juste de la grande loi d'obéissance. Elle est, j'en conviens, notre âme, notre vie, notre force et notre gloire....

« Voici les paroles de saint Ignace ; je les traduis littéralement :

« Tous s'étudieront à observer principalement l'obéis-« sance et à y exceller... Il faut avoir devant les yeux « Dieu notre Créateur et Seigneur, à cause duquel on « rend obéissance à l'homme. » C'est ce qui la justifie et l'ennoblit. Il ne faut pas que les cœurs soient ployés sous le joug de la crainte ; aussi le saint législateur ajoute : « Il « faut apporter tous ses soins pour agir dans un esprit « d'amour, et non avec le trouble de la crainte, *ut in spi-« ritu amoris et non cum perturbatione timoris procedatur*... « Dans toutes les choses auxquelles l'obéissance peut « s'étendre avec charité (c'est-à-dire sans péché), soyons « aussi prompts et aussi dociles que possible à la voix des « supérieurs, comme ci c'était la voix même de Jésus-Christ « Notre-Seigneur ; car c'est à lui que nous obéissons dans « la personne de ceux qui tiennent pour nous sa place... Por-« tons-nous donc avec grande promptitude, avec joie spiri-

« tuelle et persévérance à tout ce qui nous sera ordonné,
« renonçant par une sorte d'obéissance aveugle à tout
« jugement contraire : et cela dans toutes les choses réglées
« par le supérieur, *et où il ne se trouve point de péché.* »

« Ici se rencontre le mot célèbre et si souvent commenté : « Que chacun soit bien convaincu qu'en vivant
« sous la loi de l'obéissance, on doit sincèrement se laisser
« porter, régir, remuer, placer, déplacer par la divine Pro-
« vidence au moyen des supérieurs, comme si on était un
« mort, *perinde ac si cadaver essent* : ou bien encore
« comme le bâton que tient à la main un vieillard et qui
« lui sert à son gré. » Et le saint législateur, expliquant sa pensée, ajoute : « Ainsi le religieux obéissant accomplit
« avec joie ce dont il est chargé par le supérieur pour le
« bien commun ; certain par là de correspondre vérita-
« blement à la volonté divine, » bien mieux que si, sous l'inspiration du jugement propre, il faisait des entreprises au gré d'une liberté inconsidérée, et quelquefois par les mouvements d'une volonté capricieuse [1].... »

[1] Cons., part. VI, c. 1, § 1 ; Instit. Soc., t. I, page 407.

V

Don Antonio d'Araoz, le neveu chéri de notre saint, venait de faire ses vœux. Il fut le premier qui les prononça après les dix Pères de la fondation, et ce fut un beau jour pour le cœur d'Ignace de Loyola qui les reçut. Diego d'Eguia fit aussi les siens le même jour, immédiatement après Araoz. L'un et l'autre furent ensuite envoyés en Espagne pour travailler à la sanctification des âmes dans la ville de Barcelone. Quelque temps avant leur départ, le saint fondateur écrivait à dona Isabel de Rosello qui, à la mort de son mari, s'était retirée dans une maison religieuse :

« Jésus. Que la grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et toujours favorables.

« Ma mauvaise santé ne me sert pas et ne me permet pas d'être trop long dans cette lettre. Que la divine Majesté soit bénie, exaltée et comblée de gloire, pour daigner nous visiter ainsi l'un et l'autre, de manière cependant à nous laisser respirer un peu, pour que nous puissions la servir avec plus de zèle.

« Comme je vous l'ai écrit et promis dans d'autres lettres

plus longues, un membre de notre société [1] se rendra où vous êtes, à Pâques Fleuries [2], dix jours avant ou après le baptême d'une juive. Dans vingt jours il partira, soit par terre, soit par mer, et comme les périls ne lui manqueront pas, surtout à cette époque de l'année, vous le suivrez de vos prières et de celles des autres religieuses. S'il arrive à destination en bon état, ce vous sera, j'espère, un motif de joie et de consolation en Notre-Seigneur. Car un des sujets les plus vifs du culte et de l'amour que nous avons pour lui, ce sont les bienfaits nombreux et les dons précieux qu'il a plu à la divine Majesté de répandre dans son âme..... »

« Pauvre de tout bien,

« INIGO. »

« Rome, 2 février 1542. »

Disons tout de suite que le Père d'Araoz, annoncé par Isabel, vit accourir la foule au-devant de lui, à son arrivée à Barcelone. La ville tout entière voulait voir le neveu du saint, voulait avoir des nouvelles du saint, voulait entendre parler du saint! Le bon Père était littéralement assiégé du matin au soir, et se vit recherché du peuple et des grands, qui ne pouvaient se lasser de voir et d'entendre le proche parent du saint, et de recevoir ses avis spirituels. Il y avait

1. C'était Antonio d'Araoz.
2. Le dimanche des Rameaux.

pourtant bien des années qu'on n'avait vu Ignace de Loyola à Barcelone ; mais son souvenir y était resté vivant dans tous les cœurs et dans toutes les âmes, et on croyait retrouver le saint vénéré dans celui qui venait d'être formé à son école, à qui il avait dû parler de ses chers Barcelonnais, et à qui il avait dû recommander leurs intérêts spirituels d'une manière toute particulière. Bientôt ce fut le Père d'Araoz qu'on aima, qu'on vénéra pour lui-même, comme on aimait, comme on vénérait partout les Pères de la Compagnie de Jésus.

Ignace de Loyola ne se bornait pas aux importants travaux du gouvernement de la Compagnie, et sur lesquels nous aurons à revenir ; il s'occupait encore de créer dans la ville de Rome des œuvres et des institutions de charité et de zèle dont lui seul eut la première pensée, dont il fut le premier instigateur, et qui se sont soutenues depuis jusqu'à ce jour.

Les juifs étaient nombreux dans la ville ; plusieurs avaient reconnu la vérité et embrassé le christianisme par les soins de notre saint, et un grand nombre d'autres lui avaient avoué qu'ils redoutaient la pauvreté résultat inévitable de leur conversion. Ignace ne vit qu'un moyen de tout concilier pour le premier moment, il l'employa. Il fit préparer une partie de sa maison pour y donner asile aux catéchumènes et aux néophytes, et se mit en quête d'aumônes pour les nourrir, en attendant mieux. Le nombre des conversions augmentant chaque jour, et la maison de la Compagnie ne pouvant suffire, Ignace n'eut plus de repos

qu'il n'eût obtenu des personnages les plus riches une maison affectée à cette œuvre, afin que *ses chers israélites* fussent *chez eux*. Ce fut ainsi qu'il fonda la maison de Saint-Jean de Mercato. Après ce premier résultat de ses démarches et de ses fatigues, il demanda au souverain Pontife un décret assurant aux israélites convertis la conservation de leurs biens légitimement possédés ou acquis, et, pour les enfants qui se seraient convertis sans y avoir été autorisés par leurs parents, le droit d'hériter, malgré la différence de religion, des biens légitimement possédés, et d'affecter à l'établissement des néophytes de Saint-Jean de Mercato les biens mal acquis qu'on employait dans ces cas pour des œuvres pies. Le pape Paul III accorda toutes ces faveurs et désigna, à la prière de notre saint, un cardinal qui devait être le protecteur de cette importante fondation. Dans le cours de la première année, Ignace eut la consolation de baptiser quarante juifs. De tous les néophytes il faisait autant d'apôtres qui s'efforçaient de lui amener de de nouvelles conquêtes. Un jour, l'un des catéchumènes, ne sachant plus résister aux séductions de ses coreligionnaires, était au moment de retourner à eux, lorsque le saint fondateur vient le trouver et lui dit :

— Isaac, vous voulez nous quitter ? Ne le faites pas, mon enfant, restez avec nous.

Cette parole vibra profondément dans l'âme d'Isaac, il crut avoir entendu celle de Dieu même, et rien ne fut plus capable de l'ébranler; bientôt il devint un des plus fervents chrétiens.

Le catéchuménat de Saint-Jean de Mercato ayant pris en

peu de temps un développement considérable, et les Pères jésuites n'étant pas assez nombreux à Rome pour en conserver la direction, on lui donna pour supérieur un prêtre séculier, Jean de Torano [1], en grande répntation de vertu et de piété. Mais l'enfer ne pouvait subir, sans crier, les prodiges de zèle et de charité opérés à la gloire de Dieu par Ignace de Loyola et par sa sainte Compagnie; il ne pouvait se voir enlever tant de victimes sans poursuivre leurs héroïques ravisseurs, et sans faire éclater sur eux toute la fureur de sa haine et de sa vengeance.

Jean de Torano se laisse dominer par le démon de la jalousie, et va jusqu'à lui servir d'instrument pour tenter la perte d'Ignace et de ses disciples : « Pourquoi, se dit-il, cet Ignace de Loyola fait-il tant de bien à Rome, et ses disciples dans toute l'Europe, et jusqu'en Orient ? Cette maison dont je suis censé supérieur, c'est Ignace qui la dirige par le fait. Le cardinal protecteur, les bienfaiteurs, les administrateurs le consultent et n'agissent que d'après ses avis; le pape même fait tout ce qu'il désire, je ne suis rien ici que son commis. Les choses ne peuvent aller ainsi plus longtemps. »

Et la tête du malheureux Torano se monte et s'exalte; il répand le bruit qu'Ignace et ses disciples sont hérétiques, hypocrites et qu'ils trahissent le secret de la confession ; il fait un mémoire composé de ces infâmes calomnies, et l'adresse du pape en lui demandant une enquête... Mais Dieu était là, et nous savons que la promesse faite à la Compagnie de Jésus par Notre-Seigneur lui-même devait avoir

1. *Genelli.*

et aura jusqu'à la fin son accomplissement. L'enquête sollicitée par le calomniateur tourna contre lui-mmême : Jean de Torano fut convaincu d'hérésie par le cardinal del Monte, chargé de cette affaire, et, comme hérétique et calomniateur, il fut privé de ses bénéfices, ses biens furent confisqués, et tout exercice du saint ministère lui fut interdit. Il devait être condamné à une détention perpétuelle, mais Ignace avait à se venger de lui, il le fit à sa manière, et obtint que cette peine fût commuée en celle du bannissement.

Notre saint fonda aussi à Rome une œuvre qui s'y est également perpétuée : celle des enfants abandonnés. Il établit deux maisons, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles ; il choisit des administrateurs, il trouva des bienfaiteurs, donna de solides bases à cette œuvre, obtint du pape qu'un cardinal en serait protecteur, et se retira comme il l'avait déjà fait pour sa maison de Juifs, afin de ne point donner prise à l'envie et à la jalousie. Mais le souvenir du fondateur y est resté, et de nos jours encore, tous les ans, le jour de la fête de saint Ignace, les orphelins viennent servir toutes les messes qui se disent dans l'église du Gèsu, en l'honneur de celui dont la charité fonda leur asile.

Dans ses visites aux malades des hôpiiaux, notre saint s'aperçut que plusieurs ne pensaient à se confesser qu'au dernier moment, et qu'un grand nombre mouraient sans recevoir les sacrements. Touché de la perte de tant d'âmes, il conjura le pape de remettre en vigueur la décrétale d'Innocent III, ordonnant que le médecin ne verra d'autres ma-

lades que ceux qui auront commencé par se confesser. Il proposa seulement une modification, celle de permettre deux visites du médecin avant la confession, mais de défendre la troisième, sous peine d'encourir les conséquences de la loi. Le pape suivit ce conseil, et le peuple se soumit à ces conditions sans manifester de mécontentement. Cette coutume se conserva.

Ce n'était pas assez pour le zèle de notre saint. Un grand nombre de jeunes filles, entraînées par la misère, se jetaient dans le désordre, il voulut les préserver de ce malheur, et fonda pour elles le monastère de Sainte-Catherine, où elles sont formées à la vertu et au travail, et d'où elles ne sortent que pour se marier; si elles sont appelées à la vie religieuse, elles peuvent y prendre le voile. Après avoir pris pour cette fondation toutes les mesures qui pouvaient en garantir l'avenir, il se retira, comme toujours.

Le saint fondateur avait trois amis sans lesquels il n'entreprenait aucune de ces œuvres : ces trois personnages étaient Jacques de Crescenzi, d'une famille des plus distinguées de Rome : Laurent de Castello, en grand crédit et possédant une fortune considérable ;Francisco Vannucci, premier aumônier de Paul III. Il s'entendait avec eux pour tout ce qu'il voulait entreprendre en ce genre : les démarches à faire, les aumônes à demander, les administrateurs à choisir, le cardinal à solliciter pour protéger l'œuvre, et l'organisation qu'elle devait recevoir. Toutes ces mesures de prudence ne pouvaient prévenir tous les obstacles que l'ennemi du bien essayait de jeter sur la voie de notre saint, mais Notre-Seigneur, après avoir montré cette nouvelle

croix à l'illustre fondateur, ne tardait pas *à lui être favorable.*

Il ne suffisait pas à notre héros d'avoir abrité les jeunes filles qui pouvaient être exposées à se perdre, il voulait encore sauver les femmes qui s'étaient perdues, les retirer de l'abîme dans lequel elles étaient tombées, et les mettre dans un lieu de refuge qui pût être toujours ouvert au repentir. Il voulait fonder pour ces pauvres pécheresses un monastère spécial ; car celui de Sainte-Madeleine ne recevait pas les femmes mariées, et n'acceptait les autres qu'autant qu'elles voulaient prendre le voile, et toutes n'y étaient pas appelées. Ignace ne trouve pas pour cette œuvre l'empressement et la sympathie qu'il avait rencontrés pour les précédentes ; mais il ne se laisse pas décourager. Il travaillait pour la gloire de Dieu, il était sûr que Dieu l'aiderait. Il presse et supplie plusieurs personnes, et obtient enfin que dona Leonora, femme de don Juan de Vega, ambassadeur de Charles-Quint auprès du Saint-Siége, recevra quelques-unes de ces pauvres pécheresses, et en fera recueillir quelques autres par plusieurs dames de ses amies, en attendant qu'on puisse avoir la maison désirée pour les abriter toutes.

Heureux de cette promesse, notre saint, emporté par sa charité, va aussitôt à la recherche des âmes perdues qu'il veut sauver, et, comme on ne résistait pas à sa parole, ces malheureuses femmes quittaient tout, abandonnaient tout à sa voix et le suivaient. Et on voyait le saint fondateur de la Compagnie de Jésus traverser les rues de Rome, suivi de ces femmes dont toute personne honorable s'éloignait avec horreur, et arriver ainsi au Palais d'Espagne, où il les re-

mettait à dona Leonora. Presque tous les jours il faisait une promenade de ce genre, malgré toutes les affaires qu'il avait à traiter, et malgré des souffrances continuelles souvent très-vives. On lui disait un jour qu'il paraissait peu digne de lui, à certaines personnes, de parcourir les rues de la ville suivi de ces pauvres pécheresses ; on ajoutait :

— Vous vous donnez beaucoup de fatigues et de soins pour obtenir de bien faibles résultats ; car ces malheureuses se laissent toucher un instant, mais elles retombent bien vite.

— Je regarderai mon temps et mes fatigues pour bien employés, répondit le saint, si je parviens ainsi à éviter, ne fût-ce qu'un péché mortel de la part de chacune.

Cependant, dona Leonora finit par dire à Ignace qu'elle ni ses amies ne peuvent continuer à recevoir tant de monde, que l'emplacement affecté à cette œuvre ne permet pas de recevoir une seule personne de plus. C'est le moment de la Providence. Ignace de Loyola n'a aucune avance, mais il espère contre toute espérance, et croit que la volonté divine est qu'il entreprenne seul ce que personne ne veut commencer. Pendant qu'il demande à Dieu son appui et son secours dans cette entreprise, le Père Codace vient lui annoncer qu'en creusant devant l'église, pour les réparations à faire, les ouvriers ont découvert des ruines anciennes, et qu'il y a des pierres de grande dimension et d'une beauté remarquable :

— Dieu soit loué ! répondit le saint fondateur, vendez de ces pierres pour cent ducats, et vendez-les tout de suite.

Le Père Codace vend de ces pierres pour cent ducats. Ignace prend cette somme, va trouver quelques-uns des seigneurs qui lui avaient refusé leur concours pour sa grande œuvre, et leur dit :

— Personne de vous n'a voulu commencer, mais j'apporte la première pierre, il faut bien maintenant que vous donniez la seconde.

On ne lui résiste plus, les sommes arrivent de tous côtés; il achète l'ancien monastère de Sainte-Marthe, il forme, pour le diriger, une association de femmes pieuses, sous le patronage de sainte Marie de la Grâce, il leur remet les clefs du monastère qu'il a fait réparer, et, le 16 février 1542, les femmes repenties y étaient installées, ayant pour protecteur le cardinal de Carpi qui était aussi le protecteur de la Compagnie.

Ignace fit une exception en faveur de cette maison, il lui accorda un Père Jésuite pour confesseur. La ferveur y devint bientôt si vive que le monastère de Sainte-Marthe était cité par les prédicateurs comme un modèle de toutes les vertus. En peu d'années, le nombre des femmes sincèrement converties et pénitentes s'était élevé à trois cents.

L'esprit du mal mit tout en œuvre pour détruire ce grand bien. Les hommes les plus scandaleux de la ville voulaient ouvrir de force les portes du monastère, et, n'y pouvant parvenir, ils en brisaient les vitres en y lançant des pierres. L'un d'eux, nommé Mathias, ne trouvant d'autre moyen de se venger du zèle des saints Jésuites et de leur fondateur, eut recours à celui déjà tant de fois employé sans succès : il répandit le bruit que le Père Ignace et les siens

étaient des hérétiques *déguisés* et qui s'étaient enfuis de Paris pour éviter les châtiments auxquels l'inquisition les avait condamnés. Les choses allèrent au point que, par respect pour leur caractère, et pour l'honneur du ministère sacré qu'ils exerçaient, Ignace crut devoir adresser un mémoire au pape et lui demander une nouvelle enquête, en le priant de nommer des juges. Le cardinal-vicaire étant malade, l'affaire éprouva un retard; dès qu'il fut rétabli, Ignace renouvela sa demande et la fit présenter par l'évêque de Césène, qui adressa au pape un mémoire dans lequel il appelait *sainte* la Compagnie de Jésus. Le cardinal-vicaire, Philippe Archinti, se rendit deux fois au monastère de Sainte-Marthe pour interroger les personnes qui l'habitaient, sur la doctrine et les mœurs des Jésuites, et Mathias fut assigné pour comparaître devant son tribunal, le 3 juillet. Mais, loin de se présenter, il chercha à fléchir notre saint; il ignorait sans doute, qu'en pareil cas, Ignace ne fléchissait jamais; c'est ce qu'il exprime énergiquement dans une de ses lettres au docteur Miguel de Torrez. Il lui mandait à ce sujet:

« ... Le bon Mathias a prié Sa Grandesse dona Léonora Osorio[1] de ne lui être point opposée dans l'affaire de l'enquête, afin que la sentence ne lui soit pas trop défavorable. Il promet de me demander pardon et de nous recommander partout si elle le désire. Sa Grandesse me fit appeler, il y a deux jours, à Campa-Flora, et me dit qu'elle etait d'avis,

1. Femme de Juan de Vega, ambassadeur de Charles-Quint près le Saint-Siége.

ainsi que le seigneur don Juan de Vega, que j'accepte les propositions de Mathias. Mais je lui opposai des raisons si puissantes pour ne le point faire, que le résultat fut tel que je le désirais. Je lui dis qu'à mon point de vue il ne pouvait y avoir d'arrangement entre Mathias et moi ; que je ne voulais pas qu'il me demandât pardon, ni que le jugement fût rendu d'après ses démarches et par son entremise, étant certain que la sentence sera conforme au droit et à la justice et tournera à la plus grande gloire de Dieu. Sa Grandesse vit que ce motif était préférable au premier. Mathias se rendit hier chez le vicaire du pape et lui parla en notre faveur, en s'avouant coupable en présence de plusieurs personnes. Il cherche à se faire des amis, dans la crainte que toute cette affaire ne lui soit nuisible et ne tourne contre lui, ce qui pourra bien arriver.

« Dieu veuille que tout s'arrange pour sa plus grande gloire... »

Toutes les démarches de Mathias n'aboutirent à rien de favorable pour lui ; la sentence rendue par les juges, tout à la gloire de la Compagnie de Jésus et de son saint fondateur, portait que Mathias perdrait la charge qu'il occupait et qu'il verrait ses biens séquestrés, s'il continuait à répandre des bruits calomnieux contre ces saints religieux ; de plus, il était condamné aux frais du procès et à une peine que les juges se réservèrent de lui faire connaître. Mais notre saint fit tant d'instances en faveur du coupable qu'il obtint la remise de la peine. Nous savons qu'il se vengeait toujours ainsi. Mathias, pénétré de reconnaissance

pour sa charité, se convertit, devint l'ami dévoué d'Ignace, et un des plus zélés bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus.

Pendant que cette affaire s'instruisait, Barberano, moine espagnol, excité sans doute par le démon de l'envie, se tourna aussi contre Ignace et l'accusa d'administrer l'œuvre de Sainte-Marthe sans en avoir reçu l'autorisation du pape, et de vouloir, sans mission, réformer le monde entier. Ces accusations n'étaient que ridicules; le peuple se moqua de Barberano et ne tint aucun compte de ses divagations. Le moine, furieux de l'accueil qu'il reçoit de tous côtés, écrit à notre saint toutes les injures qu'il peut imaginer, et termine sa lettre en lui disant : « Je voudrais voir brûler tous les Jésuites, depuis Perpignan jusqu'à Séville. »

Ignace de Loyola reçoit cette lettre par un messager; il ordonne de le faire attendre et dicte aussitôt ces lignes à son secrétaire, Juan de Polanco :

« Jésus. — Senhor, dites au Père frère Barberano : Vous dites que, si cela dépendait de vous, vous feriez brûler tous les nôtres depuis Perpignan jusqu'à Séville. Moi, je vous dis ceci : Je souhaite que vous, vos amis et tous les vôtres, non-seulement de Perpignan à Séville, mais dans l'univers entier, vous soyez enflammés, brûlés par le feu du Saint-Esprit, de telle sorte que tous, ayant atteint le faîte de la perfection, vous augmentiez ainsi l'éclat de la gloire divine. Vous direz au même que le gouverneur et le vicaire de Sa Sainteté font une enquête sur notre compte, et que la sentence sera rendue prochainement. Si donc il a des plaintes à formuler contre moi, qu'il les leur présente directement,

et qu'il y joigne ses preuves, afin que je sois seul puni, si je suis coupable ; car il me serait très-agréable d'être châtié dans mon corps, pour éviter à tous les nôtres, de Perpignan à Séville, d'être brûlés sans l'avoir mérité. »

Barberano se tint pour satisfait de cette réponse, et n'insista pas davantage sur ses ridicules accusations.

VI

Geronimo Natale, que nous avons laissé à Paris, refusant de céder aux instances d'Ignace de Loyola, s'était retiré dans sa famille, à Majorque, et cherchait à connaître la volonté de Dieu sur lui, car il se sentait appelé à l'apostolat, mais ignorait dans quel genre il devait l'exercer. Il avait, par moments, le désir de s'associer quelques hommes de vertu et de talent pour travailler avec eux à la sanctification des âmes, puis il rejetait ce projet pour le reprendre encore. Un jour on lui donne à lire la copie d'une lettre de François de Xavier, rendant compte à la Compagnie de Jésus de son apostolat dans les Indes. Geronimo, émerveillé des magnifiques travaux du jeune professeur qu'il a tant admiré à Paris, s'écrie : « Ah ! voici véritablement une grande œuvre ! » Il se souvient de tous les efforts d'Ignace pour le déterminer à entrer lui-même dans cette Société qu'il formait alors ; il se souvient que cette vie lui paraissant trop parfaite, il répondit : « L'Évangile me suffit » et prit aussitôt la fuite pour se soustraire aux nouvelles instances de celui qu'il accusait de le persécuter. Après quelques jours de vive agitation intérieure, Geronimo, bien résolu à ne jamais entrer dans la Compagnie de Jésus, toujours par le seul motif qu'elle exigeait de ses membres une trop

grande perfection, voulut néanmoins consulter Ignace de Loyola et prendre ses avis spirituels. Il partit pour Rome, le Père Laynez venait d'y arriver, et Natale y trouva aussi, au nombre des Pères, un de ses anciens amis, Geronimo Domenecco. L'un et l'autre l'engagent à faire avec eux les *Exercices spirituels*. Natale, furieux de la proposition, court se plaindre au bon Père général :

— Mon révérend Père, lui dit-il, Diego Laynez et Geronimo Domenecco me tendent un piége pour m'attirer malgré moi dans la Compagnie ! Vous savez que je n'ai ni les talents ni les vertus nécessaires pour cela.

— Ne vous en inquiétez pas, lui répond Ignace, les *Exercices spirituels* n'engagent à rien et ne peuvent qu'être utiles à votre âme. Suivez-les, sans vous occuper de la pensée de vous joindre à nous. Cette pensée ne doit venir que de Dieu, et s'il vous la donnait, il saurait bien à quoi vous employer pour sa gloire. Laissez-le faire.

Natale suit ce conseil ; il fait sa retraite, dirigé par le Père Laynez, et ne cesse de lutter contre lui-même à mesure qu'il reconnaît l'appel de Dieu. Enfin, arrivé à la méditation des *Deux Étendards*, il s'avoue subjugué, il est vaincu, et pourtant il veut lutter encore. Mais son agitation est trop violente, il n'y peut plus résister ; il se lève au milieu de la nuit et écrit ces lignes :

« Je reconnais maintenant que les raisons par lesquelles j'ai tant combattu contre moi-même et qui m'empêchaient de m'attacher au service du Seigneur, ne méritent pas seulement que j'essaye de les réfuter. Au contraire, tout

ce qui m'en éloignait jusqu'ici m'y attire maintenant et me console; car, après un strict examen, j'ai compris que l'amour de moi-même et la révolte de la nature m'avaient seuls fait combattre et douter. Je vois d'autant plus la volonté de Dieu dans ma présente détermination, que les sens y répugnent ainsi que le monde : ni l'un ni l'autre ne peuvent comprendre ou goûter l'esprit de Dieu et son règne dans nos âmes. C'est pourquoi ni les troubles que j'ai ressentis jusqu'ici, ni les plus rudes peines dont un homme puisse être accablé, ni aucune souffrance inventée par les démons eux-mêmes, ne pourront me détourner de la résolution que je prends au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, de pratiquer les conseils évangéliques, et de garder les vœux et les engagements de la Compagnie de Jésus. Je suis prêt à faire tout ce qu'on exigera de moi, conformément à ces vœux, que je prononce ici avec crainte et respect, mais avec une grande confiance en la miséricorde de Dieu, dont j'ai reçu tant de bienfaits. C'est de toute mon âme, de tout mon pouvoir, de toute ma volonté que je m'engage par ces vœux : à Dieu en soit la gloire! Ainsi soit-il. Le 23e jour de novembre, dix-huitième des *Exercices* [1]. »

Natale, fidèle à ses promesses, entra au noviciat aussitôt après sa retraite et devint un des membres les plus utiles et les plus distingués de la Compagnie de Jésus.

Cependant, le saint fondateur voyait se développer son œuvre chaque jour davantage. François de Xavier fondait

1. *Bartoli.*

un collége dans la ville de Goa, métropole des colonies portugaises dans les Indes ; Simon Rodriguez en établissait plusieurs en Portugal, par ordre et aux frais du roi Jean III, qui aurait voulu posséder des Jésuites dans toutes les villes de son royaume, et qui avait obtenu que le collége de Coïmbre eût un noviciat de la Compagnie. En Espagne, Valence, Alcala, Gandie, Barcelone, demandaient aussi des colléges et des noviciats. En Allemagne, en Belgique, de tous côtés enfin, les mêmes suppliques étaient adressées à notre saint, dont la réputation, comme celle de la Compagnie, était universelle. Les aspirants affluaient à Rome de toutes les parties de l'Europe ; aussi, voulant conserver l'esprit d'union et de charité entre des hommes de nations diverses et souvent ennemies, Ignace les obligeait tous à parler italien, et les mettait à l'étude de cette langue dès leur entrée dans la maison. Il voulait que chacun d'eux, après sa profession, étudiât la langue du pays où il était envoyé, de manière à la pouvoir parler toujours sans s'inquiéter de sa langue nationale. Le Jésuite devait être l'apôtre du monde, et non celui d'une ville ou d'un pays.

Dans le nombre de ceux que la réputation de science et de vertu des membres de la Compagnie avait attirés à Rome pour en voir le fondateur, nous devons citer Guillaume Postel, né à Barenton, dans le département de la Manche, et professeur royal à l'université de Paris.

« En matière de doctrine, nous dit le Père Bouhours, c'était le plus grand esprit de son siècle ; une vivacité, une pénétration et une mémoire qui allaient jusqu'au prodige; un génie universel qui n'ignorait rien, et qui excellait

particulièrement dans la connaissance des langues; outre la latine, la grecque, l'hébraïque, la chaldaïque, la syriaque, il savait si bien celles qui se parlent, et qui sont vivantes, qu'il se vantait de pouvoir faire le tour de la terre sans truchement. François Ier, qui aimait les lettres, et la reine de Navarre, sa sœur, qui était savante, regardaient Postel comme la merveille du monde. Les plus grands seigneurs, et entre autres les cardinaux de Tournon, de Lorraine et d'Armagnac recherchaient son entretien et lui faisaient, en quelque façon, la cour. Les plus doctes l'admiraient, et on disait communément, en parlant de lui, qu'il sortait de sa bouche autant d'oracles que de paroles. »

Telle était la réputation d'Ignace de Loyola, que Postel voulut faire le voyage de Rome pour le voir, et juger par lui-même si tout ce qu'on disait de sa science, de son génie, de ses éminentes vertus, n'était pas exagéré et méritait réellement l'admiration et la confiance des souverains de l'Europe et du Saint-Siége. Les travaux apostoliques de la Compagnie le remplissaient d'ailleurs d'un véritable enthousiasme.

Arrivé à Rome, il est séduit, entraîné par la sainteté du saint fondateur, par le zèle de tous les Pères, dont on ne cesse de l'entretenir, et il se prend d'un tel désir d'entrer dans la Compagnie, qu'il s'y engage par un vœu, visite les sept principales églises de Rome, et dépose sur le maître-autel de chacune un vœu par lequel il s'engageait à se soumettre totalement à la direction et à la volonté d'Ignace de Loyola, ou du supérieur qu'il jugerait bon de lui donner. Il fit tant d'instances et de promesses, que le saint

fondateur consentit à son admission. Postel donna d'abord les plus grandes espérances, mais tout à coup, il annonce que, au moyen de l'astrologie, qu'il possède à fond, il découvre les événements futurs. Il montre des signes et des calculs cabalistiques qu'il assure infaillibles; rien ne peut lui faire abandonner ces chimères. Ignace a pitié de lui, il le raisonne, l'exhorte, le presse inutilement, et charge les Pères Laynez et Salmeron de le ramener à la raison sur ce sujet, mais Postel s'occupait d'astrologie avant de quitter le monde, il la regardait comme une science d'autant plus appréciable qu'elle était moins cultivée, et bien que les événements donnassent un démenti habituel à ses prédictions, il se serait cru un esprit incomplet s'il avait renoncé à cette folie. Ignace refusa de le garder plus longtemps, mais voulut essayer encore un moyen de le détromper. Il le remit entre les mains du cardinal-vicaire qui s'en occupa avec le plus grand zèle. Postel, désolé de se voir expulsé de la Compagnie, prit enfin une résolution héroïque et promit de sacrifier à tout jamais sa science favorite. Le cardinal-vicaire, voyant cette disposition se soutenir, demande à notre saint d'ouvrir une fois encore la porte de sa sainte maison au pauvre repentant. Ignace se laisse toucher, le reçoit de nouveau, mais le surveille si bien qu'il le surprend un jour en plein travail cabalistique. Le jour même, Postel était renvoyé de la Compagnie, et tous les disciples d'Ignace présents à Rome recevaient l'ordre de n'avoir jamais l'ombre même d'une relation avec lui.

L'obstination dans les idées était un des principaux motifs d'exclusion ou d'expulsion pour le saint fondateur.

Un Espagnol de grande capacité, d'une science peu commune et d'une vertu reconnue, était entré dans la Compagnie et y exerçait la charge de ministre [1], à la maison professe de Rome. Il s'en acquittait avec habileté; mais lorsqu'il avait logé une idée dans sa tête, elle n'en sortait plus. Ignace lui retira la charge, jugeant impropre au commandement celui qui ne sait pas obéir. Il le fait passer par les *Exercices spirituels*, et Marino, c'était le nom de ce Père, fait les meilleures promesses pour l'avenir. Ignace le rétablit alors dans sa charge, mais bientôt le Père Marino s'évertue à lui prouver qu'il n'entend que médiocrement les affaires du temporel, ce qui faisait dire au Père Natale :

— Marino fera perdre leur renom aux *Exercices spirituels*! Il vient de les faire et il n'est pas un homme nouveau.

En effet, Marino semblait aussi opiniâtre que jamais. Un soir, très-tard, Ignace apprend qu'il vient d'en donner une nouvelle preuve ; à l'instant même il lui envoie l'ordre de quitter la maison sans attendre au lendemain :

— Ce sera un exemple pour les autres, ajouta-t-il ; on sait, je l'ai dit souvent, que je ne voudrais pas passer la nuit sous le même toit avec des hommes dont l'esprit d'obstination est incorrigible.

Un autre Espagnol, également nommé Marino, docteur de l'université de Paris, professait la philosophie dans le collége de Rome. Quelques points des règles de la Compagnie lui étant assez désagréables à observer, il le disait

1. C'est celui qui dirige l'administration du matériel, sous les ordres du supérieur.

ouvertement et donnait son avis fort à l'aise sur les changements qu'il voudrait y voir apporter. Ignace le prit en particulier plusieurs fois, et s'efforça de lui prouver qu'Aristote ne pouvait raisonnablement prétendre à réformer l'Évangile; mais rien ne pouvant convaincre ni éclairer le professeur, il fut renvoyé. En ce moment, le collége de Rome était assez mal pourvu, les professeurs manquaient, on ne pouvait remplacer Marino :

— Ah ! mon révérend Père, dit Luiz Gonzalez au saint fondateur, je regrette, dans l'intérêt du collége, que vous ayez renvoyé Marino ; peut-être se serait-il corrigé ?

— Eh ! bien, lui répond Ignace en souriant ; allez, mon cher Luiz, allez essayer de le convertir.

Un Allemand eut la singulière prétention de posséder l'esprit de saint Paul. Il n'avait pas d'autre travers ; mais celui-ci était plus que suffisant. Ignace voyant l'impossibilité de le détruire renvoya le novice.

Sordevilla, prêtre catalan, et excellent théologien, avait imaginé une méthode d'oraison, au moyen de laquelle on se procurait à volonté, disait-il, des extases, des visions, des ravissements sans pareils. Il cherchait à faire adopter sa méthode aux plus jeunes novices, et en avait gagné quelques-uns dont l'esprit troublé tenait parfois du délire. Ignace, averti de ce fait, réprimande le prêtre catalan en plein réfectoire et l'envoie professer les visions et les ravissements ailleurs que dans les noviciats de la Compagnie.

Deux Pères d'Espagne : Francisco Onefrio et André d'Oviedo, pris du plus vif désir de vivre, dans la Compagnie, de la vie purement contemplative, en écrivirent au

Père général. Celui-ci leur répondit que tel n'était pas le but de la Compagnie, et qu'ils n'avaient qu'à la quitter s'ils lui préféraient la vie du désert. Mais les deux Pères, obéissants avant tout, comprenant par cette réponse que leur désir n'était qu'une tentation, y renoncèrent avec empressement.

Notre saint, nous l'avons déjà dit, était également inflexible pour les défauts qui pouvaient troubler la charité entre les membres de sa nombreuse famille. Un soir, il était minuit, on vient lui dire :

— Mon révérend Père, Francisco Zapata a vu prêcher le Père Natale dans les rues, et il s'en est moqué publiquement, traitant de *charlatanisme* ce que nous faisons tous, selon l'usage de la Compagnie en Italie. Il n'a voulu entendre aucune raison sur ce point.

Ignace ne répond pas, laisse s'éloigner celui qui vient de l'avertir, prie assez longtemps, va trouver ensuite Francisco Zapata qui dormait, le réveille, le fait lever, lui ordonne de quitter la maison avant le jour, et rentre dans sa chambre.

D'ordinaire, Ignace ne prononçait un ordre d'expulsion qu'après en avoir conféré avec ses conseillers; pour celle-ci, il la décida seul, et nul ne put s'en douter que le lendemain. Lorsqu'il proposait un renvoi, et que les Pères plaidaient en faveur du coupable, Ignace leur disait :

— Vous sollicitez pour lui à présent: mais si vous l'aviez mieux connu, auriez-vous commencé par le recevoir? Non, certainement. Eh ! bien, renvoyez-le donc maintenant, puisque l'épreuve qui suit l'admission n'a d'autre but que de s'assurer si on convient ou non à la Compagnie. Je vous abandonne l'admission, abandonnez-moi l'expulsion.

Lorsqu'un étranger venait voir la maison, Ignace en le reconduisant lui disait :

— Vous avez vu notre prison ; elle nous dispense de toute autre.

Cela se comprend aisément, puisqu'il n'y voulait que des saints, ou tout au moins ceux qui promettaient de devenir tels. Un jour de la Pentecôte, il renvoya douze novices à la fois, et jamais son visage ne parut plus calme, plus doux, plus serein qu'après cette expédition. Il exigeait des supérieurs la même sévérité à l'égard non-seulement des novices, mais aussi de ceux qui avaient fait leurs vœux ; car il jugeait que la Compagnie ne pouvait avoir de force et de durée que par la vertu de ses membres. Ayant appris que l'obéissance n'était pas rigoureusement observée dans une maison de Portugal, il écrivit aussitôt au provincial pour le réprimander et lui enjoindre, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait vouée, de travailler sans retard à la répression de cet abus, et d'expulser de la Compagnie, à quelques classes qu'ils appartinssent, tous ceux qui se montreraient insubordonnés.

Le Père Léonard Cleselio, recteur du collége de Cologne, ne comptait que quinze sujets ; un jour il en renvoie huit. Mais, la chose faite, il craint d'avoir usé d'une trop grande sévérité, et écrit au Père général pour s'en accuser, lui exposant les choses telles qu'elles s'étaient passées, et lui demandant de lui infliger la pénitence qu'il reconnaît mériter, quelle qu'elle soit, et à laquelle il se soumet d'avance, en toute humilité ; il conjure en même temps son bon Père de le pardonner. Ignace lui répond en toute hâte

qu'il ne lui donnera que des éloges et sa bénédiction, avec l'ordre positif de renouveler au besoin ce qu'il vient d'exécuter si sagement.

On comprend l'admiration qu'excitaient partout ces hommes si capables, si savants, si énergiques, dont un si grand nombre appartenait aux familles les plus opulentes et les plus illustres, et qui, ayant tout quitté pour vivre de pauvreté, d'humilité et d'obéissance, conservaient, au milieu des grands travaux et des succès de l'apostolat, une soumission d'enfant à toutes les volontés de leurs supérieurs.

Ignace étant un jour avec le célèbre docteur Zarrayma, on lui apporte un pli venant de l'ambassade d'Espagne et portant le sceau du vice-roi de Catalogne. C'était en 1543. Le docteur, dont la conférence devait être longue, sans doute, dit à notre saint :

— Mon Père, cette dépêche doit avoir une importance qui peut nécessiter que vous en preniez connaissance sans retard ; voyez-la tout de suite, j'attendrai.

Ignace l'ouvre, y jette un regard, et dit :

— Celui qui m'écrit ne se doute pas qu'il entrera un jour dans notre Compagnie, qu'il lui rendra d'éclatants services et la gouvernera même avec une grande sagesse et une grande prudence.

Cette lettre était écrite par celui qui fut plus tard saint François de Borgia.

Le Père d'Araoz opérait à Barcelone un bien prodigieux, toute la ville était à ses pieds, toutes les classes de la so-

ciété le chérissaient et lui-même ne pouvait être indifférent pour ceux dont il était tant aimé. Saint Ignace lui ordonne de quitter Barcelone et de se rendre dans une autre province d'Espagne. Le Père Antonio d'Araoz lui répond aussitôt ces quelques lignes si touchantes par leur simplicité :

« Quant à l'ordre que vous m'envoyez de me rendre ailleurs, vers le commencement de septembre, je vous obéirai, par la grâce de notre bon Maître, avec une grande allégresse de cœur quoiqu'on en murmure ici à cause du bien qui s'y faisait ; car je suis bien convaincu que votre voix est pour moi celle de Jésus-Christ, qu'entendent toujours ceux qui sont de sa bergerie. Il est certain que j'ai tant à faire dans ces lieux, que, voulant vaquer à tout, il ne me reste pas de temps pour m'occuper de moi-même, et je suis obligé de prendre un peu sur les nuits, parce que je n'ai aucune liberté pendant le jour. Entendre des confessions dont la plupart sont générales, donner les Exercices spirituels, travailler à des réconciliations importantes entre certains nobles, tout cela m'occupe tellement, que souvent (et je vous le dis pour que vous preniez compassion de ma pauvre âme) je ne trouve pas le temps de célébrer la sainte messe. »

Tel s'est toujours conservé l'esprit d'obéissance et d'humilité dans la sainte Compagnie de Jésus.

C'était si bien l'esprit divin qui inspirait saint Ignace dans le gouvernement de la Compagnie, que nous voyons, en même temps, saint François de Xavier employer les mêmes moyens dans les Indes, et gouverner absolument de même. Il est aussi difficile dans le choix et l'admission des sujets ;

aussi ferme, aussi rigoureux dans les vertus qu'il exige d'eux, aussi prompt et aussi inflexible pour les expulsions qu'il a jugées nécessaires. Saint François de Xavier, à son départ de Rome pour le Portugal et les Indes, ne connaissait des constitutions de la Compagnie que le plan présenté au Pape ; il ne cessait de demander à saint Ignace, dans chacune de ses lettres, de l'aider de ses conseils afin que les maisons qu'il fondait en Orient ne différassent en rien de celles d'Europe. Et pourtant, il suit la même marche que le saint fondateur, il donne le même esprit, il imprime la même direction aux divers colléges, aux diverses missions et résidences qu'il crée sur une étendue de plus de trois mille lieues, avant d'avoir pu recevoir les conseils et la direction qu'il a demandés à son Père général. Saint Ignace admire en cela l'œuvre de Dieu, et, au fond de son cœur, il se promet de rappeler un jour à Rome celui que l'Esprit-Saint éclaire si merveilleusement pour le bien de sa chère Compagnie, et de lui abandonner les rênes de son gouvernement.

En attendant qu'il eût formé de nombreux ouvriers apostoliques, François de Xavier en demandait à l'Europe. Il suppliait saint Ignace, le roi de Portugal, Simon Rodriguez, Provincial dans ce pays, de lui en envoyer le plus possible. Et quand ces Pères arrivaient dans les résidences des Indes, ils se croyaient dans celles de l'Europe, quant à l'intérieur et à son esprit ; car l'organisation, l'administration temporelle ou spirituelle, tout était semblable ; ils n'avaient rien à changer que relativement aux usages ou aux exigences du pays qu'ils devaient évangéliser.

VII

Il fallait que saint Ignace, dans l'étendue et la profondeur de ses vues, jugeât bien nécessaire la sévérité dont il usait pour admettre les novices à la profession ; car il était loin de pouvoir suffire à toutes les demandes qui lui arrivaient de toutes parts. Il avait rappelé le Père Laynez de Venise, nous l'avons vu, Alphonso Salmeron était de retour de sa mission en Irlande, l'un et l'autre étaient d'une grande utilité à notre saint. Mais bientôt le pape Paul III demande deux théologiens de la Compagnie pour assister ses légats au Concile de Trente, et Ignace désigne deux de ses premiers et si chers disciples : les Pères Laynez et Salmeron que les plus savants théologiens de Rome aimaient à consulter comme des maîtres, bien qu'ils fussent encore jeunes l'un et l'autre. Notre saint, effrayé pour l'humilité de ses chers disciples, en les voyant honorés du titre de théologiens du pape, dans une assemblée comme celle d'un concile œcuménique, crut devoir leur donner par écrit les conseils suivants :

« De même que lorsqu'on traite avec un grand nombre de personnes pour le bien spirituel et le salut des âmes, on avance beaucoup la gloire de Dieu, si Dieu nous est propice, de même aussi, si nous ne veillons pas sur nous, et

si Dieu ne nous aide, perdons-nous beaucoup et portons-nous préjudice, à ceux avec qui nous traitons. Mais comme, en vertu du genre de vie auquel nous nous sommes voués, il ne nous est pas permis de nous abstenir de ces relations, le fruit qui en résultera dans le Seigneur sera d'autant plus prompt, d'autant plus sûr que nous nous serons mieux préparés et prémunis d'avance, et que nous aurons une règle de conduite plus clairement tracée. C'est pour cela que je vous donnerai quelques avis qui pourront vous être utiles dans le Seigneur, soit en les conservant tels qu'ils sont, soit en en retranchant ou en y en ajoutant de semblables.

« Je désire ardemment, pour parler en général, que dans l'exercice de ce nouvel emploi, vous ne perdiez jamais de vue trois points principaux :

« 1° Dans le concile, la plus grande gloire de Dieu et le bien de l'Église universelle.

« 2° Hors du concile, votre ancienne règle et votre méthode d'aider les âmes, fin que je me suis principalement proposé de voir atteindre par votre départ.

« 3° Le soin particulier de votre âme, afin que vous ne veniez pas à vous négliger et à vous abandonner vous-mêmes, mais que vous vous efforciez au contraire, par une application et une attention assidues, de vous rendre de jour en jour plus dignes de l'emploi qui vous a été confié.

« Dans le concile, il faut que vous soyez plutôt lents que prompts à parler, réfléchis et charitables dans vos avis sur les choses qui se font ou doivent se faire, attentifs et calmes en écoutant, vous appliquant à saisir l'esprit, l'intention et les désirs de ceux qui parlent, afin que vous sachiez parler

ou vous taire plus à propos. Dans les discussions qui s'élèveront, il faudra apporter les raisons des deux sentiments, afin de ne pas paraître attachés à votre propre jugement. Vous devez toujours, selon votre pouvoir, faire en sorte que personne ne se retire, après vos discours, moins disposé à la paix qu'il ne l'était au commencement. Si les choses qui seront controversées sont de nature à vous obliger à prendre la parole, exprimez votre sentiment avec modestie et sérénité. Terminez toujours, *sauf meilleur avis,* ou tout autre équivalent. Enfin, soyez bien persuadés d'une chose : c'est que pour traiter convenablement les questions importantes des sciences divines et humaines, il sert beaucoup d'en discourir assis et avec calme, et non à la hâte et comme en passant. Il ne faudra donc pas régler l'ordre et le temps de la discussion d'après votre loisir et votre convenance, mais prendre l'heure de celui qui voudra conférer avec vous, afin qu'il puisse plus facilement aller où Dieu veut e conduire.

« Hors du concile, ne négligez aucun moyen de bien mériter du prochain. Cherchez plutôt les occasions d'entendre les confessions, de prêcher, de donner les *Exercices*, d'instruire les enfants et de visiter les pauvres dans les hôpitaux, afin que la grâce de l'Esprit-Saint descende avec d'autant plus d'abondance sur les Pères du concile, que vous l'attirerez avec plus de ferveur par ces œuvres d'humilité et de charité. Dans vos sermons, ne touchez par les points mis en controverse par les hérétiques, mais tendez toujours à la réforme des mœurs, et inculquez fortement l'obéissance due à l'Église catholique. Il faudra néanmoins

parler souvent du concile et exhorter le peuple à prier pour son heureuse issue. En entendant les confessions, pensez que ce que vous dites à vos pénitents peut être publié sur les toits. Pour pénitence, imposez-leur des prières pour le Concile. En donnant les *Exercices*, parlez toujours comme vous le feriez en public. Vous visiterez tour à tour les hôpitaux tous les quatre jours, c'est-à-dire chacun une fois par semaine, à des heures qui ne soient pas gênantes pour les malades. Vous consolerez leurs douleurs, non-seulement par vos paroles, mais en leur apportant, autant que vous pourrez, quelques petits présents. Enfin, si, pour résoudre les questions, il faut que les paroles soient brèves et bien pesées, pour exciter à la piété, on doit au contraire parler avec une certaine prolixité et d'une manière bienveillante.

« Reste le troisième point, qui concerne le soin de vous garder vous-mêmes et de vous prémunir contre les écueils auxquels vous serez exposés. Et, quoique vous ne deviez jamais oublier ce qui est le propre de notre Institut, il faut néanmoins vous souvenir avant tout de conserver entre vous l'union la plus étroite, et le plus parfait accord de pensées et de jugement. Qu'aucun de vous ne se fie à sa seule prudence ; et comme, sous peu de jours, Claude Lejay, que le cardinal d'Augsbourg envoie au concile en qualité de procureur, se réunira à vous, vous fixerez un temps chaque soir pour conférer sur ce que vous aurez fait durant le jour, et sur ce que vous devrez faire le lendemain. Vous arrêterez vos délibérations, soit en prenant les voix, soit de toute autre manière. Le matin, vous délibérerez sur la

manière d'agir pendant la journée. En outre, vous examinerez votre conscience deux fois par jour.

Vous mettrez ces points à exécution, au plus tard, le cinquième jour après votre arrivée à Trente. »

Le concile de Trente était ouvert ; notre saint remerciait Dieu et priait ardemment pour qu'il répondît aux espérances de l'Église, lorsqu'une rupture éclata tout à coup dans les relations du roi de Portugal avec le Souverain Pontife.

Don Miguel de Silva, longtemps ambassadeur de Portugal à Rome, avait été rappelé par son souverain, nommé secrétaire d'État et promu à l'évêché de Viseu. Bientôt après, le cardinal Alexandre Farnèse, son parent et son ami, le fit élever au cardinalat. Le roi de Portugal, n'ayant même pas été consulté en cette circonstance et ne voulant pas permettre que ses sujets fussent redevables à d'autres qu'à lui des faveurs dont ils étaient honorés, refusa à l'évêque de Viseu l'autorisation d'accepter la pourpre romaine. Don Miguel, effrayé de sa disgrâce, part secrètement, quitte le Portugal et se rend à Rome, où il est revêtu publiquement des insignes cardinalices, et reçoit les plus grands honneurs. Le roi Jean III, irrité de la fuite de don Miguel, et de l'accueil qu'il reçoit à Rome, met le séquestre sur les revenus de l'évêché de Viseu, et défend à tout Portugais d'entretenir des relations avec le titulaire. En même temps, le cardinal Contarini mourait dans sa légation d'Espagne, et Paul III envoyait Miguel de Silva le remplacer auprès de Charles-Quint, en qualité de légat apostolique. Jean III

se plaint à la cour de Rome. Le pape se plaint à saint Ignace et lui demande s'il est toujours aussi convaincu que le roi de Portugal est le prince le plus religieux de la chrétienté.

Cette division faisait grand bruit en Europe ; saint Ignace, voyant avec douleur qu'elle pouvait compromettre les intérêts de la religion, entreprit de pacifier les esprits. L'affaire était difficile ; elle était délicate. Ignace avait de grandes obligations à Jean III, le plus zélé protecteur de la Compagnie ; mais il en avait de plus grandes encore au Souverain Pontife. Pour traiter cette pacification selon les vues de Dieu, il demande les prières, les jeûnes, les mortifications, les saints sacrifices de ses disciples ; il prie lui-même durant plusieurs jours, comme il savait le faire ; puis il propose au pape de donner l'évêché de Viseu au cardinal Alexandre Farnèse, avec la condition d'en passer les revenus au cardinal Silva. Le pape goûte cette idée et charge Ignace de la négociation avec le roi de Portugal. Notre saint écrit alors à Simon Rodriguez, provincial en ce pays, et fort aimé du souverain, et lui ordonne de faire connaître au roi cette lettre admirable que nous reproduisons et qui nous paraît un modèle de sagesse, de prudence, de délicatesse et d'habileté :

« En considérant combien est odieux et exécrable le vice d'ingratitude non-seulement à l'égard de notre Créateur et Seigneur, mais encore à l'égard de tous ceux qu'il a destinés à partager son éternelle gloire, il m'a semblé devoir vous rappeler que nous sommes infiniment rede-

vables à notre très-saint seigneur le pape Paul III, pour toutes les faveurs dont il a daigné gratifier notre petite Société. Mais, si nous sommes obligés envers Sa Sainteté, toute la Compagnie sait, et vous savez aussi tout particulièrement, puisque vous êtes sur les lieux, tout ce que nous devons au roi votre maître et le nôtre en Jésus-Christ, à cause des grâces spirituelles dont il a plu à notre Créateur et Seigneur de le favoriser ; grâces par lesquelles il en a fait un instrument spécial pour travailler en toute chose à son plus grand service et à sa plus grande gloire. Qui sommes-nous? D'où venons-nous, pour que, sous l'impulsion du Seigneur Dieu, un si grand prince ait daigné penser à nous ? Soit de son propre mouvement, soit par le conseil des siens, lorsque nous n'y pensions pas, lorsque notre Compagnie n'avait pas encore été confirmée par le siége apostolique, il s'est empressé avec le plus grand zèle de demander à Sa Sainteté quelques-uns des nôtres pour le bien spirituel de ses royaumes. Il nous a comblés de ses faveurs, dans un temps où plusieurs s'efforçaient d'imprimer à notre Société le sceau de l'ignominie et de l'ébranler violemment par leurs soupçons injurieux. Joignez à cela cette exquise sympathie du roi, et cette bienveillance dont vous éprouvez les continuels effets depuis votre arrivée en Portugal. Toutes ces choses vous sont connues, vous n'en pouvez rien ignorer. Quant à moi, je ne puis méconnaître la bonté et l'affection dont Son Altesse nous a toujours entourés. Non-seulement elle a pourvu à tous nos besoins, mais, avec une libéralité égale à sa grandeur, elle a fondé des colléges et des maison de notre Compagnie, qui ne méritait

une telle faveur, ni de notre Créateur et Maître dans le ciel, ni d'un si grand prince sur la terre. Enfin, sa bonté va jusqu'à étendre sa protection sur les étudiants étrangers que nous envoyons dans ses États.

« J'ai voulu vous rappeler ces choses, afin que nous tous, vous là et nous ici, nous tendions vers le même but ; que, pour le service et la gloire de notre Créateur et Seigneur, nous demeurions éternellement reconnaissants envers ceux à qui l'infinie bonté de Dieu nous a rendus si redevables. Employons toutes nos forces, et de l'âme et du corps, à briser les efforts de l'ennemi de la nature humaine, dont le résultat est de semer et d'entretenir la discorde entre de tels et de si grands hommes. Vous savez l'état des choses, soit là où vous êtes, soit ici, et, puisque nous sommes obligés des deux côtés à tant de titres, il ne nous reste qu'à prendre vaillamment nos armes spirituelles, puisque nous avons rejeté pour toujours les armes terrestres et profanes. Prosternons-nous, chaque jour, dans une prière continuelle ; offrons le saint sacrifice à cette intention toute spéciale ; prions avec instance ; pressons même le Seigneur notre Dieu de telle sorte qu'il n'hésite pas à prendre en main cette affaire si épineuse et si digne en même temps d'être confiée à son infinie bonté. Il est vrai, et ma confiance vient d'en haut, que j'espère voir les choses tourner bientôt à la confusion de notre ennemi ; mais, si l'affaire restait en suspens, ne fût-ce que quelques jours encore, ce ne serait pas sans nuire à plusieurs et sans préjudice pour beaucoup.

« Je viens d'avoir un long entretien sur ce sujet avec

le cardinal de Burgos[1], qui nous protége tout spécialement en Notre-Seigneur, et qui m'a confirmé dans mon opinion par une parole qui n'est pas pour mon âme une médiocre consolation : « Dernièrement, me dit ce cardinal, je parlai de cette affaire avec quelqu'un qui s'oublia jusqu'à me dire : Le roi de Portugal paraît vouloir se soustraire à l'obéissance et au pouvoir du pape. Je ne pus supporter une telle supposition, et je répliquai avec une vive indignation: Qui ose dire cela ? Quand le pape foulerait aux pieds le roi de Portugal, ce prince ne s'abaisserait jamais jusqu'à manquer d'obéissance au vicaire du Christ ! Pensez-vous donc que la nation portugaise soit semblable à la vôtre, et qu'il faille comparer notre roi à celui de la Grande-Bretagne, qui, avant sa séparation publique d'avec l'Eglise, avait déjà passé à l'ennemi avec la moitié de son royaume? Ne vous arrêtez donc jamais à une telle pensée, au sujet d'un prince qui met si fort au-dessus de tout ses sentiments de religion et de piété chrétienne.» Voilà ce que m'a dit le cardinal.

« J'avais le désir d'écrire au roi, mais, outre mon indignité, il m'a semblé que ce serait inutile. Vous êtes là, cela doit me suffire : c'est à vous à lui témoigner, en notre nom à tous et au vôtre, notre profond respect pour sa personne. Mais, si vous jugez différemment, je ne veux rien omettre, en Notre-Seigneur, pour témoigner notre gratitude jusque dans les moindres choses, à un prince à qui nous avons tant et de si grandes obligations. »

1. Juan Alvar de Tolède, archevêque de Burgos.

Jean III vénérait profondément saint Ignace, le regardait comme inspiré d'en haut, et se faisait un devoir d'agir en toute chose conformément à ses vues. Il avait coutume de dire que la voix du Père Ignace devait être considérée comme celle de Dieu même. Le Père Rodriguez, dont il suivait les avis et dans lequel il avait une confiance entière, lui donna connaissance de la lettre que nous venons de reproduire. Le roi comprit la pensée qui en était l'âme, et le devoir qu'elle lui indiquait ; il vit qu'Ignace était d'avis que le pape ne fît pas les premières avances et attendît celles du roi ; il apprit en même temps par le Père Rodriguez, sans doute, l'arrangement proposé au pape par notre saint, au sujet des revenus de l'évêché de Viseu, et il n'hésita plus à se rendre. Il fit dire au pape par Ignace de Loyola qu'il consentait à ce qui était fait en faveur de Miguel de Silva et levait le séquestre mis sur les revenus de son évêché. En retour, Paul III accorda plusieurs priviléges au roi de Portugal, et la paix fut rétablie, à la grande consolation de celui qui l'avait négociée avec tant de délicatesse et d'habileté.

Cependant, Ignace recevait les nouvelles les plus consolantes du concile. Le cardinal de Trente avait choisi le Père Claude Lejay pour son conseil, et le consultait dans les affaires et les questions les plus difficiles. Le Père Salmeron avait prononcé, dans l'imposante assemblée, un discours latin qui avait mérité des applaudissements unanimes pour la science autant que pour l'éloquence du jeune théologien. Le Père Laynez excitait l'admiration générale toutes les fois qu'il parlait. Les légats du pape avaient chargé les

trois Jésuites de faire, d'une part, le recueil de toutes les hérésies anciennes et modernes ; de l'autre, celui des passages de l'Écriture, des Pères de l'Église, des conciles et des docteurs qui pouvaient leur être opposés.

Notre saint apprenait encore avec bonheur que les trois Pères, après avoir brillé avec éclat dans l'assemblée, ne rougissaient pas de demander l'aumône dans les rues de la ville, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour de pauvres soldats allemands catholiques, que les hérétiques avaient forcés de quitter le service et leur patrie, par le seul motif qu'ils voulaient rester fidèles à leur foi.

Les légats, voyant nos saints Jésuites habillés trop pauvrement pour la circonstance, leur avaient fait faire des soutanes neuves ; les religieux les mettaient, par déférence, pour se rendre aux séances ; mais en sortant ils les quittaient pour reprendre les autres. Ils rendaient compte à leur Père général de tout ce qu'ils faisaient et comptaient faire, et lui demandaient toujours ses avis qu'ils suivaient aveuglément.

La session ayant été interrompue indéfiniment, Ignace de Loyola réclama le Père Laynez, dont il avait besoin à Rome, et que d'ailleurs Florence demandait vivement. Mais le cardinal de Santa-Croce lui fit valoir de si puissants motifs pour le laisser à Trente, que notre saint crut devoir céder.

Dans le même temps, l'évêque de Trieste passait à une vie meilleure, et Ferdinand, roi des Romains, sous la puissance duquel était ce diocèse, d'après le refus du Père Bobadilla, alors à Ingolstadt, jeta ses vues sur un membre de

la Compagnie de Jésus, et demanda le Père Claude Lejay, déjà connu, apprécié et vénéré dans ses États. Le Père Lejay était à Trente ; le roi Ferdinand lui écrit et lui exprime son désir de lui voir accepter le siége de Trieste auquel il vient de le nommer. L'humble religieux se croit frappé de la foudre en lisant cette lettre :

« Les dignités ne peuvent convenir aux membres de la Compagnie de Jésus, répond-il aussitôt à Ferdinand : c'est à d'autres ordres qu'il faut s'adresser pour trouver des évêques ; d'ailleurs un tel fardeau serait trop au-dessus de mes forces. »

Et il écrit ensuite à son bien-aimé Père Ignace, lui portant ses plaintes avec la frayeur et la simplicité d'un enfant, mais avec l'humilité et le détachement d'un saint. Il le conjure d'agir énergiquement auprès du pape, afin de détourner ce coup de la Compagnie, et aujoute :

« Je vous proteste, mon révérend Père, que si l'obéissance ne me retenait à Trente, je m'éloignerais en toute hâte, et me cacherais si bien, qu'il serait impossible de me trouver. »

Les légats apostoliques envoient le Père Lejay à Venise. Le roi des Romains, le jugeant d'autant plus digne de l'épiscopat qu'il cherchait davantage à s'en préserver, dépêche à Venise son confesseur, l'évêque de Laubach, et lui recommande de tout tenter pour amener le Père Lejay à l'acceptation de l'évêché de Trieste. L'évêque de Laubach se heurte contre un rocher, Lejay est inflexible. Ferdinand fait prier le pape d'ordonner à Lejay d'accepter l'évêché qu'il refuse; l'ambassadeur, Jacques Lasso, a

l'ordre de poursuivre l'affaire avec activité. Le pape fait communiquer à Ignace la lettre de Ferdinand ; notre saint court en hâte chez l'ambassadeur qui lui fait connaître les ordres de son Souverain, entièrement écrits de sa main, et lui dit qu'après une volonté si énergiquement exprimée par un prince, il n'est pas possible de répondre par un refus. Ignace persiste dans son opposition. Jacques Lasso lui déclare qu'il ne se chargera pas de la communiquer au roi. Ignace se rend chez le souverain Pontife et lui exprime sa grande douleur : C'est exposer sa Compagnie à perdre l'humilité, qui doit faire sa force et sa gloire, assure-t-il, que de lui ouvrir la porte des dignités et des honneurs.

Mais Paul III avait décidé cette nomination ; il avait promis d'interposer son autorité; il pensait aussi que le Père Lejay était d'autant plus digne de l'épiscopat, qu'il le refusait avec plus d'énergie ; il répondit à notre saint :

« *Le cœur des rois est dans les mains du Seigneur.* Nous pensons que le roi des Romains a été dirigé par l'Esprit de Dieu dans cette affaire. Néanmoins nous consulterons la volonté divine, et nous vous engageons à le faire également de votre côté. »

Ignace se retira peu consolé de la disposition du pape, et vit ensuite les cardinaux qu'il savait dévoués à la Compagnie. Le cardinal de Carpi écrivit à Ferdinand et n'eut aucun succès ; mais Ignace de Loyola ne se décourageait pas. Toujours énergique par nature, toujours inflexible dans tout ce qui touchait à la gloire de Dieu ou à l'esprit de sa Compagnie, dont tout le but était l'accroissement de cette gloire, notre saint ne pouvait se tenir pour vaincu

devant toutes ces difficultés. Marguerite d'Autriche s'était mise sous sa direction depuis la mort du Père Codure ; il a recours à son entremise : il lui dit qu'il va écrire au roi des Romains, et la prie d'obtenir du pape que cette affaire reste en suspens jusqu'à ce que Ferdinand lui ait répondu. Le pape accorde le délai sollicité par la princesse, et Ignace écrit au roi :

« Nous connaissons, grand Prince, l'affection de Votre Altesse pour notre Compagnie, et le zèle qui vous anime pour le salut des peuples confiés à vos soins. Nous rendons grâces de l'une et de l'autre à la Sagesse infinie, et nous supplions la Bonté divine de vous inspirer les moyens d'accomplir avec succès tout ce que votre piété vous fait entreprendre. Mais, nous osons le dire, le plus grand bienfait, la plus grande faveur dont votre bonté puisse nous honorer, c'est de nous aider à marcher avec fidélité et sincérité dans la voie de notre vocation. Nous avons la persuasion que les honneurs et dignités lui sont opposés ; nous affirmons même, et c'est notre conviction profonde, que rien ne serait plus efficace pour altérer et détruire l'esprit de notre Institut, que de nous forcer à accepter des évêchés. Ceux qui ont formé cette Compagnie ont eu pour but d'aller dans toutes les contrées du monde au premier signe du souverain Pontife. L'esprit de notre Compagnie est d'aller, en toute humilité et simplicité, d'une ville à une autre, travaillant à sanctifier les âmes pour la plus grande gloire de Dieu, mais ne bornant point ses travaux à un seul pays. Le siége apostolique a confirmé ce point de nos règles ;

Dieu lui même a prouvé qu'il l'avait pour agréable par l'accroissement de piété résulté des travaux de plusieurs des nôtres, qu'il a plu à la bonté et à la clémence infinies de bénir et de féconder. Or, les sociétés religieuses ne peuvent vivre que par le maintien de leur premier esprit qui est leur âme. Si nous conservons le nôtre, la Compagnie vivra; si nous le perdons, elle sera bientôt détruite. Il est aisé d'imaginer quel fléau pèserait sur nous, si on nous imposait l'acceptation des évêchés. Nous ne sommes encore que neuf profès, et il a déjà été proposé des siéges épiscopaux à quatre ou cinq, qui tous ont énergiquement refusé: si un seul acceptait, les autres se croiraient permis de l'imiter, et cette Compagnie, non-seulement serait dégénérée de son premier esprit, mais ne tarderait pas à se dissoudre par le seul effet de la dispersion de ses membres. Cet ordre, le moindre de tous, a déjà fait du bien par l'exemple de la sainte humilité et de la pauvreté. Si les peuples nous voyaient dans les honneurs et les richesses, la haute opinion qu'ils ont de nous se changerait en opinion contraire; et, au grand scandale de beaucoup, la voie de la sanctification des âmes serait fermée pour nous.

« Il est inutile d'accumuler les raisons. Nous implorons votre clémence et votre sagesse; nous nous mettons avec confiance sous votre protection, et, comme nous sommes très-certains qu'il y va de la ruine de notre Société, nous prions, nous conjurons Votre Altesse, par le sang de Jésus-Christ, de suivre l'inspiration de sa conscience et l'impulsion de sa bonté, en nous préservant d'un tel danger, et en considérant comme sien ce petit troupeau qui vient de

naitre et que nous vous supplions de conserver pour la gloire de l'éternelle Majesté.

Que Votre très-pieuse Altesse soit à jamais ornée et comblée de tous les dons et de toutes les grâces célestes. »

Le roi des Romains ne put résister à la prière du saint fondateur; son ambassadeur eut ordre de se désister; le pape, n'ayant plus de motifs pour contraindre Ignace, n'insista plus, et notre saint, ravi de ce succès, fit chanter un *Te Deum* et demanda des messes d'action de grâces à toute la Compagnie.

L'occasion était trop favorable pour la laisser perdre. Ignace de Loyola n'en laissait échapper aucune, il profita de celle-ci pour entretenir le Souverain Pontife d'une question qui était la vie ou la mort de sa chère Compagnie. Il alla trouver Paul III, et, après l'avoir remercié d'avoir bien voulu suspendre sa décision suprême jusqu'à la réponse de Ferdinand il ajouta:

— Notre petite société n'est encore composée que de deux cents membres environ et de neuf profès. Si on lui retire ses hommes de mérite, que deviendra-t-elle ? L'élévation d'un seul nuirait à tous : elle introduirait l'esprit d'ambition qui est le plus opposé à celui de la Compagnie. Je suis loin de blâmer les Ordres qui acceptent les dignités et en remplissent les charges à l'édification des âmes et à la gloire de Dieu ; mais notre petite Compagnie diffère de ces Ordres qui, par leur ancienneté, ont acquis la force nécessaire pour porter de tels fardeaux. Le nôtre vient de naitre, il est trop faible..... Très-saint Père, je considère les an-

ciens Ordres religieux, dans l'Église militante, comme des escadrons d'hommes d'armes destinés à demeurer au poste qui leur est assigné, gardant leurs rangs, faisant face à l'ennemi, toujours en ordre de bataille, n'ayant pas d'autre manière de combattre, parce que tel est le corps dont ils font partie, et que toute armée doit avoir des corps de ce genre. Mais nous, nous sommes un corps de chevau-légers, toujours prêt dans les temps d'alarme, veillant aux surprises, attaquant ou défendant selon les circonstances, et, escadrons volants, nous portant de tous côtés et escarmouchant toujours.

Le pape comprit tous les motifs du saint fondateur, et les approuva de tous points.

VIII

La Compagnie de Jésus se développait rapidement en Portugal et en Espagne. Les aspirants arrivaient en foule à la voix du Père Lefèvre et à celle du Père d'Araoz dont l'éloquence électrisait les Espagnols. On raconte même qu'en parcourant les diverses provinces de sa patrie, avec Pierre Lefèvre, il était forcé de prêcher en plein air pour satisfaire la multitude qui se pressait autour de lui. On lui dressait une chaire sur une place, la foule se massait autour, les fenêtres des maisons se garnissaient d'auditeurs, on montait même sur les toits pour entendre sa puissante parole, et les larmes de la contrition la plus vive coulaient de tous les yeux. Les *Exercices spirituels*, donnés par les deux Pères, amenaient la réforme dans tous les monastères dont la discipline s'était relâchée ; ils rappelaient le clergé à l'esprit sacerdotal bien affaibli dans le plus grand nombre des dignitaires, et surtout parmi les prêtres des paroisses ; enfin, ils déterminaient de nombreuses vocations religieuses, et produisaient partout des fruits merveilleux.

Pierre Lefèvre venait de fonder un collége à Valladolid, et le roi de Portugal venait de le nommer patriarche d'Ethiopie, bien que sa santé, usée par tant de fatigues, donnât de vives inquiétudes à ceux qui l'aimaient, lorsqu'il reçut

l'ordre pressé de quitter l'Espagne et de se rendre à Rome, pour aller ensuite au concile de Trente, où le pape voulait l'envoyer, au même titre et dans le même but que Laynez et Salmeron. En apprenant cette nouvelle, ses amis consternés l'engagent à prendre quelque temps pour se remettre :

— Entreprendre un tel voyage, lui disent-ils, dans l'état de santé où vous êtes, c'est courir à la mort.

— Il n'est pas nécessaire de vivre, répond le saint Jésuite ; mais il est nécessaire d'obéir.

Il part, dans le courant de mai 1546 ; en passant à Gandie, il y pose la première pierre d'un collége fondé aux frais du duc François de Borgia. A Barcelone, où il arrive au mois de juin, malgré la fièvre qui le brûle et la chaleur accablante de l'atmosphère, il prêche et convertit. Enfin, arrivé à Rome, il y meurt, le 1er août 1546, dans les bras de son bien-aimé Père spirituel, qui le couvre de ses bénédictions et de ses larmes : tous les Pères pleurent aussi avec grande douleur :

— Il a été d'une si grande utilité, disent-ils au Père général ; il a fait tant de bien ! il a tant travaillé pour la gloire de Dieu, il a jeté tant d'éclat sur la Compagnie ! sera-t-il jamais remplacé ?

— Oui, il le sera, répond Ignace avec l'accent de l'inspiration. Ne nous affligeons pas de cette grande perte, que Dieu va bientôt réparer pour la Compagnie, en lui donnant un personnage qui contribuera merveilleusement à la répandre et à l'illustrer par ses vertus éminentes, ses rares talents, sa grande capacité et son zèle vraiment apostolique.

Ce personnage était le duc de Gandie, François de Borgia. Depuis longtemps déjà, nous l'avons vu plus haut, Dieu avait fait connaître à notre saint qu'il entrerait dans la Compagnie et serait une de ses plus belles gloires, un de ses plus grands saints. En cette même année 1546, le duc de Gandie, ayant perdu sa femme, s'empressa de répondre à l'appel divin en se consacrant à la vie religieuse. Il aimait tendrement sa femme, dona Leonora de Castro, dont il avait huit enfants; mais il se sentait porté à une vie plus parfaite, et il avait promis à Dieu de tout quitter pour suivre sa voix, si la duchesse mourait avant lui. Dieu rappelait dona Leonora le 27 mai 1546, et quelques mois après, le duc de Gandie écrivait à Ignace de Loyola pour lui demander de le recevoir au nombre de ses novices. Ignace lui répondit, dans les premiers jours d'octobre :

« Très-Illustre Seigneur,

« La résolution que vous avez prise, et que la bonté divine vous a inspirée, me donne une grande joie. Que les anges et les saints en rendent à Dieu d'éternelles actions de grâces dans le ciel; car nous ne pouvons bien reconnaître sur la terre l'insigne faveur qu'il fait à sa petite Compagnie, en vous y appelant.

« J'espère que la divine providence retirera de votre entrée des avantages considérables, et pour votre avancement spirituel, et pour celui d'une infinité d'autres qui profiteront

de cet exemple. Pour nous, qui sommes déjà dans la Compagnie de Jésus, excités par votre ferveur, nous commencerons tout de nouveau à servir le divin Père de famille, qui nous donne un tel frère ; et qui a choisi un tel ouvrier pour cette nouvelle vigne dont il a voulu que j'eusse le soin, tout indigne que j'en suis.

« C'est pourquoi je vous reçois, dès maintenant, au nom du Seigneur, pour notre frère, et, en cette qualité, vous me serez toujours très-cher, comme le doit être celui qui entre dans la maison de Dieu, avec autant de générosité que vous le faites, et pour le servir plus parfaitement.

« Quant à ce que vous désirez savoir de moi, touchant le temps et la manière de votre réception publique, après avoir recommandé la chose à Dieu, et la lui avoir fait recommander par d'autres, il me semble, afin que vous vous acquittiez mieux de vos obligations, que ce changement doit se faire avec beaucoup de circonspection, pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Ainsi vous pourrez peu à peu régler vos affaires de telle sorte que, sans vous ouvrir à aucune personne séculière, vous vous trouviez en peu de temps dégagé de tout ce qui peut retarder l'accomplissement de vos bons désirs.

« Pour m'expliquer plus clairement et avec détail, je suis d'avis, puisque vos filles sont en âge d'être mariées, que vous songiez à les pourvoir, selon leur qualité, ainsi que le marquis, s'il se présente un parti qui lui convienne. Pour vos autres fils, il ne leur suffit pas d'avoir l'appui de leur frère aîné, à qui le duché demeurera ; il faut que vous leur laissiez de quoi achever leurs études dans une de nos prin-

cipales universités, et de quoi vivre honorablement dans le monde. Au reste, il est à croire, s'ils sont ce qu'il doivent être, comme je l'espère, que l'empereur leur fera des grâces proportionnées à vos services et à la bienveillance qu'il vous a toujours témoignée.

« Il est encore utile de faire avancer les bâtiments que vous avez commencés ; car je souhaite que toutes les affaires de votre maison soient terminées quand on publiera votre changement. Cependant, comme vous avez de bons principes dans les lettres, je voudrais que vous vous appliquassiez sérieusement à l'étude de la théologie ; j'espère que cette science vous sera avantageuse pour le service de Dieu. Je désirerais même, si cela se peut, que vous prissiez le grade de docteur dans votre université de Gandie. Mais je voudrais que cela se fît sans éclat, parce que le monde n'est pas capable de comprendre une nouvelle de cette nature, et que le secret en fût gardé jusqu'à ce que le temps et les occasions vous donnent, avec la grâce de Dieu, une entière liberté.

« Comme nous pourrons éclaircir les choses à mesure, selon les diverses circonstances, et que je vous écrirai régulièrement, je ne vous dirai rien davantage aujourd'hui. J'attends votre réponse au plus tôt, et je supplie la souveraine Bonté qu'il lui plaise de répandre sur vous de plus en plus ses divines miséricordes. »

Le duc de Gandie, rempli de vénération pour le saint fondateur, reçut ses avis avec le désir et la volonté de s'y conformer de point en point. Afin de préparer le monde au

changement qu'il méditait, il affecta une partie de son palais à l'usage des pauvres malades et en fit un hôpital; il venait d'établir un collége de la Compagnie de Jésus, il fonda un noviciat du même ordre dans une autre partie du palais ducal. Sans cesser de remplir sa charge de gouverneur de province, il pratiquait autant que possible la règle imposée aux disciples de saint Ignace, et multipliait en Espagne les fondations de colléges et des maisons de son ordre.

Le 1er février 1548, il faisait ses vœux secrets entre les mains du Père Antoine d'Araoz, provincial d'Espagne. François de Borgia était porté à la vie contemplative et aux mortifications corporelles ; saint Ignace crut devoir l'éclairer sur ces deux points de manière à lui faire bien saisir l'esprit de l'ordre dans lequel il était entré, et lui écrivit :

« Lorsque j'ai appris la conduite que vous vous êtes prescrite dans les choses spirituelles, de même que dans les choses extérieures, pour l'avancement de votre âme, j'y ai trouvé, il est vrai, un nouveau motif de me réjouir dans le Seigneur. J'en remercie mille fois l'éternelle Majesté, et je ne puis l'attribuer qu'à la bonté divine, source de tous biens. Cependant, comme je remarque en Notre-Seigneur que certaines pratiques spirituelles et corporelles sont nécessaires en un temps, et ne le sont plus en un autre, et qu'après nous avoir été utiles, elles ne le sont plus autant dans la suite, je veux vous dire, en présence de la Majesté divine, ce qui se présente à moi touchant cet objet, puisque Votre Seigneurie désire connaître mon opinion.

« Premièrement, pour ce qui concerne le temps que vous vous êtes prescrit pour les pratiques intérieures et extérieures, je crois qu'on pourrait en retrancher la moitié. Car si, à mesure que nos pensées sont portées, ou par notre propre esprit, ou par le démon, vers les choses vaines ou illicites, et que nous nous sentons disposés davantage à nous y attacher, nous devons multiplier ces sortes de pratiques, selon la qualité des personnes et la variété des pensées et des tentations, afin de vaincre celles-ci, et pour empêcher la volonté d'y prendre plaisir ou d'y consentir ; nous devons, au contraire, à mesure que ces pensées se dissipent, pour faire place aux saintes inspirations, donner entrée à ces dernières dans notre esprit, et leur ouvrir entièrement les portes de notre âme. C'est pourquoi, comme vous n'avez plus besoin de tant d'armes pour vaincre l'ennemi, je crois en Notre-Seigneur que vous feriez mieux d'employer la moitié du temps au gouvernement de vos domaines, à des entretiens spirituels et à l'étude ; car à l'avenir la science acquise vous sera plus nécessaire et plus utile que la science infuse. Mais en même temps appliquez-vous à tenir votre âme en paix et en repos, et prête à recevoir toutes les opérations de Notre-Seigneur en elle. Car c'est le signe d'une plus grande grâce, de pouvoir jouir de Dieu en divers emplois et en divers lieux plutôt qu'en un seul ; et nous devons faire tout ce qu'il faut pour arriver là par la bonté divine.

« En second lieu, relativement au jeûne et à l'abstinence, je crois qu'il vaut mieux, pour la gloire de Notre-Seigneur, conserver et fortifier l'estomac et les autres puis-

sances naturelles que de les affaiblir ; car lorsqu'on est disposé à mourir plutôt qu'à commettre de propos délibéré la moindre offense contre la Majesté divine, et que l'on n'est attaqué d'aucune tentation particulière de la part du démon, du monde ou de la chair, la mortification extérieure n'est plus aussi nécessaire. Or, je suis convaincu que vous êtes dans la disposition dont je viens de parler, et que vous êtes exempt de tentations : je désire donc que vous vous pénétriez bien de cette pensée, que, l'âme et le corps venant de Dieu votre Créateur et maître, vous lui rendrez un compte exact de l'un et de l'autre, et qu'à cause de lui vous ne devez pas affaiblir la nature corporelle, parce que si vous l'épuisez, la nature spirituelle ne peut plus agir avec la même énergie. Si je vous ai vu avec plaisir pendant quelque temps jeûner et pratiquer une abstinence rigoureuse, je ne le pourrais plus faire à l'avenir, parce que je vois que ces jeûnes et cette abstinence empêchent l'estomac de faire ses fonctions ordinaires, et même de digérer les aliments les plus simples dont le corps a besoin pour se nourrir. Je me sens plutôt porté à vous conseiller de manger de tout ce qui est permis, et aussi souvent que vous en sentez le besoin, sans aucun scandale pour le prochain, car nous devons aimer d'autant plus le corps, et lui vouloir d'autant plus de bien, qu'il obéit davantage à l'âme et la sert ; et l'âme à son tour trouve dans cette obéissance et cette aide du corps plus de force et d'énergie pour servir et glorifier notre Créateur et maître.

« Quant au troisième point, à savoir les châtiments que vous exercez sur votre corps, j'éviterais pour Notre-Sei-

gneur de verser la moindre goutte de sang. Si jusqu'ici la divine Majesté vous a donné, comme j'en suis convaincu, une grâce et un attrait particuliers pour cela, et pour tout ce que je viens de dire, je ne crains pas d'affirmer, sans donner ici des preuves de ce que j'avance, qu'il vaut mieux à l'avenir omettre ces choses, et, au lieu de tâcher de faire couler un peu de sang, chercher à vous unir plus intimement au maître de tous, en lui demandant ses dons les plus précieux, comme par exemple la grâce de verser un fleuve, ou du moins quelques gouttes de larmes, soit sur vos péchés ou ceux des autres, soit en contemplant les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ en cette vie ou dans l'autre, soit en considérant ou en aimant les perfections divines; et ces larmes seront d'autant plus précieuses et plus méritoires, que les pensées et les méditations qui les font répandre sont plus élevées. Et, quoique parmi ces divers objets, le troisième soit plus parfait en soi que le second, et le second que le premier, le meilleur néanmoins pour chaque individu est celui dans lequel Dieu Notre-Seigneur se communique davantage à lui, et lui distribue en plus grande abondance ses dons sacrés et ses grâces spirituelles ; car il sait et voit ce qui lui est le plus avantageux, et il lui montre la voie qu'il doit tenir, parce qu'il sait tout. Mais, pour que nous puissions la trouver par sa grâce, il est très-utile d'en essayer et d'en éprouver plusieurs, afin de choisir celle qui est la plus sure et la plus heureuse en cette vie, et se rapporte le mieux à la vie éternelle ; en renfermant en nous ces dons sacrés, et nous unissant à eux. Or, parmi ces dons, je comprends ceux

qu'il n'est pas en notre pouvoir de posséder quand nous les désirons, mais qui nous sont donnés simplement par celui qui peut et donne tout bien : tels sont, par rapport à la Majesté divine, la foi agissante, l'espérance et la charité, la joie et la paix spirituelles, les larmes, les consolations intérieures, l'élévation de l'âme, les impressions, les illuminations divines, avec toutes les autres joies et impressions spirituelles, en gardant toujours la subordination qui doit exister entre ces dons, et le respect et l'humilité pour notre sainte mère l'Église, et pour ceux qui y sont établis docteurs et administrateurs. Il n'est pas un de ces dons sacrés qui ne doive être préféré à tous les actes corporels, lesquelles ne sont bons qu'autant qu'ils ont pour but d'acquérir les premiers, ou du moins une partie d'entre eux. Je ne veux pas dire par là que nous devions les rechercher uniquement pour le plaisir qu'ils nous causent ; mais toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, qui sans eux sont en nous comme confondues, froides et sans ordre, doivent devenir par eux, pour la plus grande gloire de Dieu, claires, chaudes et droites. Et lorsque le corps se trouve en danger, par suite d'efforts excessifs, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de chercher ces dons par des actes spirituels et d'autres exercices modérés : car alors, non-seulement l'âme est saine, mais un esprit sain habitant un corps sain, tout devient par là plus sain et plus propre à mieux servir Dieu. Quant à la conduite que vous devez tenir dans les choses plus particulières, je n'ai pas trouvé bon en Notre-Seigneur de m'expliquer à ce sujet, espérant que le même esprit divin qui a conduit jusqu'ici Votre Seigneurie conti-

nuera de la conduire et de la gouverner pour la plus grande gloire de la Majesté divine [1]. »

Cependant, plusieurs monastères de femmes, en Espagne, ayant fait les *Exercices spirituels* sous la direction des Jésuites, et s'étant réformés avec empressement, sollicitaient leur affiliation à la sainte Compagnie de Jésus, ou demandaient avec instance à n'avoir que des Jésuites pour directeurs. Ignace de Loyola, accablé de sollicitations de ce genre, n'y pouvant répondre que par le refus, et prévoyant qu'elles se renouvelleraient après lui, crut devoir y mettre un terme en adressant au pape la supplique suivante :

« Très-saint Père, les soussignés, le général et les prêtres de la Compagnie de Jésus, érigée et approuvée dans la ville sainte par Votre Sainteté, s'efforcent continuellement, d'après leurs faibles moyens, de servir l'Église de Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, par conséquent Votre Sainteté, son vicaire sur la terre. Mais, comme ces prêtres sont sollicités par plusieurs personnages considérables, surtout en Espagne, de prendre la direction des religieuses et des femmes qui veulent servir Dieu pieusement ; et comme ils sont convaincus que ce serait un grand obstacle aux autres fonctions qu'ils doivent remplir dans le service de Dieu, conformément aux constitutions que Votre Sainteté a données à leur Institut ; comme enfin ce ministère qu'on veut leur imposer, étant encore tout

1. Citée par le Père Genelli (*Vie de saint Ignace*, traduite par M. Charles Sainte-Foi.)

nouveau, peut être facilement écarté, et qu'un obstacle, petit au commencement, peut devenir plus grand dans la suite, ces mêmes prêtres se jettent humblement à vos pieds et demandent comme une grâce particulière que Votre Sainteté daigne déclarer et décider que la direction des religieuses et des sœurs, ou des autres femmes, et la faculté de recevoir d'elles le vœu d'obéissance, est incompatible avec les autres devoirs de la Compagnie, d'après les constitutions que Votre Sainteté a données à l'Institut ; qu'il ne faut pas qu'ils puissent être tenus à se charger de cette œuvre, cette obligation étant contraire à la constitution de la Société, telle qu'elle a été approuvée. Votre Sainteté pourrait citer mot à mot à ce sujet l'approbation qu'elle a daigné nous donner [1]. »

En même temps, notre saint demanda au Pape de dispenser dona Isabel de Rosello du vœu d'obéissance qu'elle lui avait fait ; car il la dirigeait toujours par lettres. Paul III accorda au saint fondateur tout ce qu'il désirait. Dona Isabel devait ressentir vivement le coup ; elle était à Rome en ce moment, et abusait un peu trop peut-être des moments si précieux d'Ignace de Loyola et des droits qu'elle pensait avoir sur lui, en raison du bien qu'elle lui avait toujours fait. Saint Ignace était la reconnaissance même ; il avait une humilité trop profonde et trop sincère, son cœur était trop noble, trop généreux, pour qu'il en fût autrement ; il lui était donc pénible d'annoncer à dona Isabel la nécessité de rompre ce lien spirituel, auquel elle

1: *Vie de saint Ignace,* par le Père Genelli, traduction de M. Ch. de Sainte-Foi.

tenait comme à une des grâces les plus précieuses pour l'avancement de son âme. Mais nous savons qu'Ignace de Loyola ne se comptait jamais lorsqu'il s'agissait d'exécuter une chose qu'il jugeait devoir être agréable à Dieu. Il écouta son cœur, seulement pour la manière de porter ce coup, afin de l'adoucir le plus possible à l'âme qui devait le recevoir. Il écrivit donc à dona Isabel cette douce et touchante lettre :

« VÉNÉRABLE SENHORA, MA MÈRE ET MA SŒUR EN JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR,

« Il est vrai que je voudrais bien, pour la plus grande gloire de Dieu, contenter vos bons désirs et procurer votre avantage spirituel, en vous tenant sous l'obéissance, comme vous y avez été pendant quelque temps ; mais la faiblesse de ma santé, les maladies auxquelles je suis sujet et toutes mes occupations pour le service de Dieu Notre-Seigneur, ou de son Vicaire sur la terre, ne me le permettent plus. D'ailleurs, étant convaincu, selon les lumières de ma conscience, que cette petite Compagnie ne doit point se charger, en particulier, de la direction d'aucunes femmes qui nous soient engagées par des vœux d'obéissance, comme je l'ai déclaré amplement à notre saint Père le Pape, il m'a semblé que, pour la plus grande gloire de Dieu, je ne devais plus vous regarder comme ma fille spirituelle, mais seulement comme ma bonne mère, ainsi que vous l'avez

été plusieurs années, à la plus grande gloire de Dieu. Pour le plus grand service et le plus grand honneur de la bonté éternelle, je vous remets, autant que je le puis, au jugement et à la volonté du souverain Pontife, afin que votre âme se conserve dans la paix et soit abondamment consolée, à la plus grande gloire de la Majesté divine.

« Rome, 1er octobre 1546. »

« IGNACE.

Notre saint eut la douleur de n'être pas compris. Dona Isabel, irritée d'une mesure dont elle n'était pas exceptée, se tourne contre le saint fondateur de la Compagnie de Jésus, devient son ennemie, se plaint tout haut de son ingratitude, va jusqu'à lui réclamer des sommes considérables, qu'elle prétend lui être dues, et lui intente un procès. Le cardinal de Carpi examine la cause, et déclare Isabel de Rosello mal fondée dans ses réclamations. Elle porte alors ses plaintes au tribunal du cardinal-vicaire ; des commissaires sont chargés de revoir et d'examiner scrupuleusement ses prétentions, et décident qu'elles n'ont d'autre fondement que le besoin de persécuter Ignace de Loyola. Le cardinal-vicaire ayant rendu sa sentence conformément à la justice, Isabel reconnaît qu'elle a été trop loin, et rend à notre saint tout son respect, toute sa vénération. Ignace parut oublier les torts de cette femme, d'ailleurs vénérable par son âge et par ses vertus, mais dont l'amour-propre et la douleur avaient un moment égaré le cœur et le jugement.

IX

La santé d'Ignace souffrait de tant de luttes sans cesse renouvelées, de fatigues si excessives, de travaux si accablants. Il désirait au fond de l'âme qu'il plût à Dieu de le décharger du fardeau qu'il lui avait imposé, et souvent il le lui demandait avec larmes. Au printemps de l'année suivante, 1547 [1], il en écrivit au Père Laynez, alors à Bologne, où le concile s'était transporté, en raison de l'épidémie qui désolait la ville de Trente et ses environs :

« Si la Compagnie veut bien y consentir, lui mandait-il, ou seulement la moitié de ses membres, je vous donnerai ma voix et me déchargerai sur vous du fardeau que je porte... »

Mais le Père Laynez lui ayant répondu de manière à le déterminer à ne pas abandonner un poste que Dieu lui-même lui avait confié, il renonça pour le moment au désir de le quitter, ou du moins il ne le témoigna plus de longtemps.

Vers la même époque, dans les premiers jours de mai, il adressa au collége de Coïmbre une admirable lettre, que nous reproduirons d'après la traduction que nous trouvons

1. *Le Père Genelli.*

dans le Père Bartoli. Elle fera connaître l'esprit, le cœur, l'âme de notre héros mieux que tout ce que nous pourrions dire :

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous soient toujours en aide.

« Simon et Santa-Cruz me donnent souvent de vos nouvelles, et Dieu, auteur de tous les biens, sait quelle consolation, quelle joie je ressens de vous voir, par sa divine bonté, croître chaque jour en science et en vertu. Le bruit qui s'en répand ici anime et édifie nos frères. Si nous devons tous nous réjouir de ce qui contribue à la gloire de Dieu notre Créateur, et au bien de ses enfants rachetés du sang de son Fils unique, combien plus dois-je le faire, moi qui vous porte dans mon cœur et ressens pour vous une si tendre affection. Qu'il en soit à jamais loué et béni, ce Dieu notre Créateur, notre Rédempteur, dont la libéralité infinie répand seule sur nous tous les biens. Je le conjure de verser plus abondamment, sur vous tous, les dons de sa miséricorde, pour augmenter chaque jour ce qu'il a commencé à opérer dans vos âmes. Je l'attends avec confiance, et m'en repose sur cette bonté si empressée de communiquer ses dons, et sur cet amour éternel, plus prompt à nous accorder la grâce de la sainteté que nous ne le sommes à la désirer. Autrement son Fils co-éternel ne nous exhorterait pas à entreprendre ce que son bras puissant peut seul nous aider à accomplir quand il nous dit : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* Soyez dons assu-

rés que rien ne nous manquera de son côté, tant qu'il trouvera en nous l'humilité, et qu'il nous rendra dignes de ses dons par le désir de les posséder, et par notre ardeur à coopérer aux mouvements de sa grâce.

« Bien que je vous voie courir dans les voies de Dieu, j'ai voulu vous y exciter de nouveau ; car véritablement si vous donnez des fruits qui répondent aux espérances qu'on a conçues de vous, dans ce pays et dans beaucoup d'autres, si la fin répond à ces commencements, et vos œuvres à vos obligations, vous arriverez à un degré éminent dans les lettres et vous avancerez en même temps dans les voies de la perfection intérieure. Considérez bien votre vocation, et vous comprendrez que ce qui ne serait pas peu pour d'autres serait infiniment peu pour vous. Car Dieu ne vous a pas seulement *appelé à son admirable lumière*, comme tous les autres fidèles ; mais, pour que vous conserviez plus sûrement la pureté de vos cœurs, et plus forts et plus inébranlables votre amour et votre dévouement à son divin service, il vous a miséricordieusement retirés de la mer orageuse du monde, vous a mis à l'abri des tempêtes qui soulèvent le désir des plaisirs, des richesses, des honneurs et la crainte de les perdre, si une fois on parvient à les posséder. De plus, pour que votre esprit fût toujours dégagé de l'attachement à ces biens terrestres et passagers, et que vous pussiez mieux atteindre le but réel et unique de votre existence qui est de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain, il vous a placés dans cet Institut, où vous ne trouvez pas seulement une tendance générale vers l'accomplissement de vos devoirs, mais où se présentent aussi, à

l'aide des exercices qui s'y pratiquent, de nombreux moyens d'offrir un continuel sacrifice de vous-mêmes à l'honneur de Dieu et à l'avantage de vos frères.

« De là vous devez comprendre combien est grand et noble le genre de vie que vous avez embrassé : rendez grâces au Seigneur de l'inestimable don de votre vocation ; demandez-lui le courage et la force d'accomplir une si haute destinée. Pour l'amour de Jésus et à l'exemple de saint Paul, fixez sans cesse vos regards sur l'espace que vous avez à parcourir dans la route de la vertu, et regardez comme les plus grands ennemis de votre âme la tiédeur et la paresse, qui éteindraient en vous le désir de croître en piété et en science. Devenez imitateurs, non des faibles et des lâches, mais des hommes fermes et courageux ; rougissez d'être surpassés par les enfants du siècle, plus ardents à la poursuite des biens passagers de la terre que vous à obtenir les trésors de l'éternité : confondez-vous en voyant qu'ils courent plus vite à la mort que vous à la vie. Comprenez toute votre misère si vous servez avec moins de fidélité le Roi du ciel qu'un prince de la terre n'est servi par ses courtisans ; et si un soldat, pour une fumée de gloire et le médiocre profit qu'il peut attendre du butin, combat l'ennemi avec plus de vigueur que vous n'en mettez pour vaincre l'enfer, le monde et vous-même, et conquérir une gloire et un royaume immortels.

« Je vous conjure donc, par l'amour que vous devez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de fuir toute tiédeur, toute lâcheté : redoublez de ferveur pour vous perfectionner dans la vertu, et aussi dans les sciences ; car, pour l'une comme

pour l'autre, un seul effort généreux avance plus que mille résolutions ; et ce qu'un indolent acquiert en plusieurs années, l'homme fervent l'obtient en peu de jours dans la pratique de la vertu comme dans l'étude des lettres. La raison en est simple : ce dernier, travaillant d'abord à se subjuguer lui-même et à détruire l'amour-propre, arrache avec lui toutes les racines des passions désordonnées, et par là se délivre des remords et des peines qui en proviennent. A leur place il sème dans son âme des habitudes vertueuses qui y germent avec facilité, y portent l'allégresse, et le disposent à goûter les saintes délices de Dieu, qui toujours console les siens et *donne aux vainqueurs une manne cachée.*

« La tiédeur, au contraire, conduit toujours à une vie triste et pénible, parce qu'elle fait négliger de détruire les germes qui produisent ce mécontentement amer, fruit de l'amour-propre et obstacle puissant aux divines consolations. Portez-vous donc avec une joyeuse ferveur à vos pieux exercices ; vous en éprouverez les salutaires effets pour la perfection de vos âmes, et vous goûterez encore les consolations de la vie présente. Si ensuite vous considérez la récompense éternelle qui vous est promise, vous reconnaîtrez bientôt avec saint Paul *que les souffrances de la vie actuelle n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous* [1], puisque de courtes et légères afflictions *nous procurent le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire* [2].

1. Rom., VIII.
2. II Cor., IV.

« Et si ce doit être là le partage de tout chrétien qui honore et sert Dieu, comprenez combien elle sera brillante, la couronne que vous obtiendrez, si vous tendez au but de votre institut, qui ne vous conduit pas seulement sur la voie du salut, mais vous oblige encore à conduire vos frères à la connaissance et à l'amour de Dieu. Par là, vous vous placerez au nombre de ces hommes dont il est dit dans l'Écriture, que ceux qui enseignent aux autres la justice, brilleront comme des étoiles pendant l'éternité.

« Ceci doit s'appliquer à ceux qui dans leurs divers emplois travaillent avec le plus d'ardeur à se rendre capables de porter d'abord les armes du salut, et ensuite d'en faire usage. Il ne suffit pas d'avoir embrassé un état de vie sublime, si les œuvres n'y répondent pas. Autrement, Jérémie nous dira : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* Je souhaite surtout que vous vous excitiez à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au désir de sa gloire et du salut des âmes qu'il a si chèrement rachetées; et qui doit mieux vous animer que le titre spécial que vous portez, de soldat de sa milice dans notre Compagnie ? je dis spécial, car beaucoup d'autres motifs encore vous obligent de vous dévouer à son service.

« Sa solde, ce sont tous ces dons naturels que vous avez reçus et qui font de vous tout ce que vous êtes ; ce sont encore ces dons spirituels de sa grâce qu'il vous offre avec tant de libéralité, et dont il vous enrichit, quelque rebelles que vous ayez été envers lui ; ce sont ces biens éternels qu'il vous prépare, pour vous combler des trésors de sa propre félicité, afin que, participant à ses divines perfec-

tions, vous obteniez par son infinie charité ce qu'il possède par sa nature même : sa solde enfin, c'est ce grand univers et tout ce qu'il renferme d'êtres corporels et spirituels; car ce ne sont pas seulement toutes les créatures placées sous le ciel qu'il oblige à vous servir ; il n'en excepte même pas les célestes intelligences, puisque, selon saint Paul, *toutes sont des esprits qui remplissent les fonctions de serviteurs, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut*. Bien plus, le Seigneur y a ajouté le don de lui-même, en se faisant notre frère selon la chair, notre rançon sur la croix, notre nourriture dans la divine Eucharistie, notre guide et notre appui à travers les périls de notre pèlerinage. Ah ! qu'il est donc lâche et ville soldat que de telles récompenses n'animent pas à servir dignement un maître si généreux ! Ne devaient-elles donc pas suffire pour nous exciter à entreprendre des choses dignes d'un amour qui s'oublie en quelque sorte jusqu'à renoncer à sa propre félicité pour nous en faire jouir, jusqu'à se livrer lui-même pour nous racheter, jusqu'à subir l'infamie pour nous glorifier, la pauvreté pour nous enrichir, et les tourments d'une mort cruelle pour nous conduire à une vie éternellement heureuse.

« Mais, je vous le demande, celui qui n'apprécierait pas de tels bienfaits et l'obligation qu'ils lui imposent de tout sacrifier pour le service et la gloire de son Sauveur, ne dépasserait-il pas toutes les bornes de l'ingratitude ? Si vous le reconnaissez, montrez-le par les œuvres. Cherchez maintenant les lieux où sa divine Majesté, son infinie Grandeur, sont révérées; où sa bonté, sa patience, sont connues;

sa sainte volonté obéie ; ou plutôt, voyez avec une profonde douleur en combien de pays son saint nom est inconnu, sa doctrine, sa sagesse éternelle, sont repoussées, ses exemples oubliés ; en combien de régions le prix de son sang divin est méprisé et perdu, puisqu'un si petit nombre d'âmes en profitent. Voyez vos frères, qui sont l'image de la Sainte Trinité et créés pour jouir de sa gloire, qui sont les temples du Saint-Esprit, les membres de Jésus-Christ, rachetés par tant d'opprobres, de douleurs et de sang ; voyez-les, dis-je, dans quel abîme de misères, dans quelles profondes ténèbres d'ignorance ils sont plongés ; voyez quelles tempêtes de vains désirs, de vaines craintes, et de tant d'autres passions, s'élèvent autour d'eux ; voyez-les attaqués par tant d'ennemis visibles et invisibles, toujours exposés à perdre, non une vie passagère ou des richesses périssables, mais une immortelle félicité, et à tomber dans les horreurs d'une éternité de tourments. Jugez par là des obligations qui pèsent sur vous, comprenez tout ce que vous devez faire pour devenir les dignes instruments de la divine grâce et ne jamais perdre de vue le but sublime de votre vocation.

« Tout ce que je viens de dire, pour réveiller ceux qui dorment et presser ceux qui marchent trop lentement, ne doit pas vous jeter dans un excès opposé, en vous inspirant une nouvelle ferveur indiscrète. *Rationabile obsequium vestrum*, comme le dit saint Paul, et avant lui le Lévitique *in omni oblatione tua offeras sal.* C'est un devoir absolu ; car notre ennemi n'a point d'artifice plus sûr pour éteindre dans le cœur des serviteurs de Dieu la véritable charité,

qu'en les disposant à n'écouter point, dans leur conduite spirituelle, les inspirations d'une saine raison, mais celles toujours inconsidérées d'une trop grande liberté.

« Quand on n'agit pas avec modération, le bien se change en mal et la vertu en vice : dès lors, il naît des désordres non prévus par ceux qui suivent cette fausse route. Et d'abord on ne peut travailler longtemps au service de Dieu ; les forces manquent. Au lieu de servir les autres, il faut bientôt être servi ; puis, ce qu'on acquiert trop à la hâte dure peu ; car, dit l'écriture, *substantia festinata minuetur,* et l'on tombe d'autant plus lourdement qu'on était monté plus haut.

« Observez encore, qu'au lieu de crucifier le vieil homme c'est l'homme nouveau qu'on crucifie : en l'énervant ainsi, on le rend impuissant à l'exercice des vertus, selon les paroles de saint Bernard, qui dit que par ces excès immodérés, on enlève au corps ses forces, à l'âme ses sentiments, au prochain l'exemple, et à Dieu l'honneur qu'on lui doit; et le saint en conclut que l'imprudent qui se fourvoie ainsi, fait une sorte de sacrilége, en détruisant le temple vivant de Dieu, et qu'il devient une pierre d'achoppement pour le prochain. En effet, la chute d'un seul en ébranle plusieurs, les ralentit dans les voies spirituelles, et finit souvent par amener de vrais scandales. Aussi est-ce avec raison que le même saint appelle les gens trop ardents, des ennemis de la paix, propres à rompre l'unité; de plus, ils se rendent coupables d'orgueil en préférant leur jugement à celui des autres; ou au moins, ils usurpent ce qui ne leur appartient pas, en se faisant les arbitres de leur propre conduite,

tandis qu'ils devraient la soumettre aux ordres de leur supérieur.

« De cette manière d'agir, il résulte encore un autre inconvénient, qui est de se charger de tant d'armes qu'on ne peut en employer aucune, comme David embarrassé dans l'armure de Saül, ou comme un cavalier qui, pour diriger un coursier impétueux, se servirait des éperons au lieu du frein.

« Il faut donc toujours que la discrétion protége l'exercice de la vertu contre deux extrêmes contraires : car, comme l'observe très-bien saint Bernard, *bonæ voluntati non semper credi expedit, sed frenanda est, sed regenda est, maxime in incipiente.* Ainsi donc, que celui qui veut être bon pour les autres ne commence pas par être méchant pour lui-même ; et si le point exact d'une sage discrétion vous paraît difficile à saisir, vous aurez pour vous l'enseigner l'obéissance, dont les conseils sont toujours sûrs. Après tout ce que je viens de dire, s'il s'en trouve parmi vous qui veuillent obstinément se diriger eux-mêmes qu'ils se rappellent ce passage de l'Écriture : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare, et quasi scelus idolatriæ nolle acquiescere* [1]. Que l'obéissance soit donc notre guide, et nous dirige entre une molle tiédeur et une ferveur immodérée.

« Si pendant le cours des études, vous avez un grand désir de vous mortifier, appliquez-le à soumettre votre volonté et votre propre jugement à l'obéissance, au lieu d'af-

1. Reg., XV.

faiblir et d'énerver vos corps. Je ne voudrais pas néanmoins vous laisser croire que je condamne certaines mortifications extérieures sur lesquelles on m'a consulté : au contraire, je les approuve, car je sais que les saints ont pratiqué eux-mêmes ces saintes folies au grand avantage de leurs âmes. Elles n'aident pas peu à se vaincre soi-même et à obtenir un accroissement de grâces, surtout dans les commencements. Je répète cependant que, pendant le cours des études, et quand, par la bonté divine, on a déjà vaincu l'amour de soi-même, il me paraît préférable d'agir avec la modération que prescrit l'obéissance, vertu que je vous recommande spécialement, et qui les renferme toutes.

« N'oubliez jamais non plus ce précepte que le Seigneur appelle le sien entre tous les autres : *Aimez-vous les uns les autres.* Et non-seulement vous devez avoir pour tous vos frères cette mutuelle affection, mais vous devez encore étendre à tous les hommes cette commune charité, et exciter sans cesse en vous le désir de leur salut en pensant à ce que leurs âmes ont coûté au Sauveur notre Dieu.

« Surtout, pendant les années consacrées aux études, ne vous croyez pas inutiles au service du prochain ; car, en même temps que la vertu doit se fortifier dans vos âmes, vous pouvez, comme la charité le prescrit, coopérer de plusieurs manières à la gloire de Dieu et au salut du prochain, d'abord par votre travail et l'intention qui le dirige vers ce but. On ne pourrait dire que les soldats, occupés à rassembler des armes et des munitions pour le jour du combat, ne travaillent pas au service de leur prince, et quand l'un de vous serait surpris par la mort, avant

d'avoir pu se rendre extérieurement et directement utile à ses frères, il ne recevrait pas moins la récompense du travail qui l'y disposait.

« Vous devez chaque jour offrir à Dieu cette première préparation pour en retirer le fruit en son temps ; et s'il plaît à sa divine Majesté de l'accepter, vous n'en aurez pas été moins utiles pour le bien des âmes, que vous ne l'eussiez été par la prédication ou l'administration des sacrements.

« La seconde manière de servir le prochain est de travailler à devenir saints vous-mêmes ; car, plus vous le serez, plus vous rendrez les autres tels. Dieu opère dans les choses spirituelles comme dans l'ordre de la nature. Dans la formation des animaux, la philosophie et l'expérience nous l'apprennent, il faut non-seulement le concours des causes universelles, mais un agent immédiat, direct, qui communique à un nouvel être la forme que celui-ci doit prendre. De même aussi la divine Sagesse emploie un agent, un sujet, pour transmettre aux âmes l'humilité, la prudence, la charité et toutes les autres vertus. Donc cet agent doit tout d'abord être lui-même humble, prudent et charitable.

« Une troisième manière de vous rendre utiles aux autres, c'est le bon exemple de votre conduite ; et, je vous le répète, elle n'édifie pas seulement ce royaume, mais tous ceux qui en sont instruits. Je me repose sur l'Auteur de tout bien pour vous y maintenir et multiplier en vous ses grâces, pour vous conduire à une entière perfection. Enfin, vous pouvez encore servir votre prochain (et croyez que

ce ne sera pas sans beaucoup de fruit) par l'ardeur de vos désirs, qui suppléeront à ce que l'occupation des études ne vous permet pas encore d'accomplir. Du reste, sur ce point, comme sur tous les autres, des hommes capables de vous instruire ne vous manquent pas : aussi, aurais-je bien pu me dispenser de vous écrire, si je n'avais voulu répondre plus à votre demande de recevoir une lettre de moi, qu'à vos besoins spirituels. Je n'ajouterai rien ; il ne me reste qu'à prier Dieu, notre Créateur et notre Rédempteur qui vous a appelés, de vous donner une volonté efficace de vous dévouer à son service. Puisse-t-il conserver en vous tous ses dons, pour que vous y croissiez et y persévériez pour sa gloire et pour le bien de son Église. Tout à vous en Notre-Seigneur.

« IGNACE.

« Rome, 7 mai 1547.

X

Don Juan de Vega, que nous avons vu ambassadeur de Charles-Quint à Rome, avait été nommé vice-roi de Sicile, et, à peine établi dans son gouvernement, il avait senti la nécessité d'y appeler des Jésuites pour en réformer les mœurs, y faire revivre la foi, y élever la jeunesse et y faire descendre les bénédictions du ciel. Après avoir pris ses mesures, il écrit au saint fondateur de la Compagnie de Jésus, lui expose les besoins spirituels du pays qui lui est confié, lui dit que le matériel de deux colléges est prêt et n'attend que des Pères, et il le supplie de lui en envoyer pour la ville de Messine et pour celle de Palerme, disposées l'une et l'autre à les recevoir avec empressement.

Notre saint réunit ses Pères de Rome et leur fait part de la demande de don Juan de Vega, puis il ajoute :

« Vous allez prier pendant trois jours à cette intention, demandant à Dieu Notre-Seigneur de nous faire connaître sa très-sainte volonté, de m'inspirer dans le choix de ceux que je dois envoyer, et de disposer ceux qu'il veut voir partir pour cette destination. Le quatrième jour, chacun de vous me répondra par écrit à ces trois points : 1° Vous est-il indifférent d'aller en Sicile ou de demeurer à Rome, et la détermination de votre général, qui tient près de vous

la place de Dieu, vous sera-t-elle préférable à tout? 2° Si vous êtes envoyés en Sicile, serez-vous disposés à enseigner, à remplir les fonctions qu'exigent la science et le travail de l'intelligence, ou à exercer les emplois domestiques? 3° Si on vous occupe à la régence et à l'étude, serez-vous disposés à étudier la science ou à régenter la classe qui vous sera désignée par le supérieur? Enfin croyez-vous que tout ce qui vous serait prescrit par l'obéissance serait le plus excellent pour vous et le plus utile pour votre salut? »

Il y avait près de quarante Pères en ce moment dans les maisons de Rome; tous, sans exception, remirent, le quatrième jour, à saint Ignace, leur réponse écrite, portant qu'ils déclaraient être prêts à partir, non-seulement pour la Sicile, mais pour les Indes et pour quelque partie du monde que ce fût, et qu'ils accepteraient les ministères les plus élevés ou les plus bas, au premier signe de leur bien-aimé Père, de leur vénéré maître en Jésus-Christ.

Le saint général de la Compagnie choisit alors douze Pères pour les colléges de Messine et de Palerme, tous appartenant à des nations différentes, à l'exception de deux d'entre eux qui appartenaient au même pays, mais tout esprit de nationalité se perdait au noviciat; la Compagnie ne comptait que des frères dans ses phalanges de héros.

Vers le même temps, le pape demanda à notre saint d'employer sa charité et sa sainte influence à la pacification des habitants de Tivoli et de San-Angelo, qui ne vivaient plus que les armes à la main. Avides du sang les uns des autres, ils ne respiraient que meurtres et ven-

geances, et toutes les mesures de l'autorité ayant échoué, le Souverain Pontife n'avait plus d'espoir que dans l'intervention d'Ignace de Loyola.

Notre saint se rend à Tivoli, chez Louis de Mendoza, qui l'accueille avec bonheur et vénération ; il voit Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, de laquelle dépendait la seigneurie de San-Angelo ; il s'entend avec les magistrats des deux bourgs, parle aux habitants, et parvient à les calmer et à leur faire accepter l'arbitrage du cardinal de la Cueva. Louis de Mendoza, heureux de cette prompte pacification, offre une maison, un jardin et une église à Ignace pour y faire un établissement de la Compagnie, et le saint fondateur en prend possession le 8 septembre, fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, à qui l'église était dédiée.

De nombreux chrétiens étaient captifs depuis longtemps dans les royaumes de Fez et de Maroc : le roi de Portugal, touché des souffrances qu'ils endurent, demande à Ignace de Loyola le dévouement héroïque de ses disciples pour porter à ces infortunés la consolation et l'espérance. Ignace envoie les Pères Juan Nunhez et Luiz Gonzalez da Camara travailler à la délivrance et au soutien spirituel de ces malheureux esclaves.

Le pirate Dragut, surnommé Barberousse, répandait la terreur et l'effroi sur la mer Méditerranée. Charles-Quint envoie une flotte contre lui, et le Père Laynez accompagne l'expédition et prodigue les soins de son ministère à l'armée imperiale. Ignace veut encourager ces braves guerriers et leur écrit la lettre suivante :

« *Ignace de Loyola, général de la Compagnie de Jésus.*

JÉSUS !

« Aux illustres seigneurs, aux nobles et courageux généraux et soldats, et à tous les chrétiens qui font la guerre en Afrique contre les infidèles, la protection et le secours de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en lui le salut éternel.

« Le très-excellent seigneur Juan de Vega, vice-roi de Sicile et chef suprême de cette sainte expédition, m'ayant demandé par lettre, en son nom et au nom de toute l'armée, de supplier notre très-saint Père le pape Jules III, d'ouvrir pour vous, qui êtes retenus dans les pays infidèles et combattez pour la gloire du Christ, et l'exaltation de notre sainte foi, le jubilé qu'il a ouvert en faveur de ceux qui viennent à Rome et y visitent certaines églises, Sa Sainteté, en vertu de sa benignité apostolique, a accordé avec joie à vous tous cette grâce. Il faut donc que vous soyez contrits et que vous vous confessiez, afin que vous combattiez contre les ennemis de la sainte croix, avec d'autant plus d'ardeur, de courage et de force, que vous verrez plus grande la libéralité du Dieu très-haut et de l'Église son épouse. Ainsi vous retirerez les plus heureux fruits de la guerre, soit la victoire dans le combat, soit la béatitude éternelle à celui qui mourra après avoir obtenu le pardon de ses péchés. Afin donc de vous notifier l'impétration de

cette grâce il m'a semblé bon dans le Seigneur de vous écrire cette lettre et de la signer du sceau de notre Société.

« Donné à Rome, le 7 des ides de juillet 1550 (9 juillet 1550). »

Bientôt après, Jean III ouvrit au zèle de la Compagnie les vastes champs de l'Amérique méridionale ; on sait les prodiges qu'elle y opéra.

Le concile de Trente était interrompu de nouveau et indéfiniment ajourné ; les esprits, exaspérés de part et d'autre, se heurtaient sans cesse ; on en était venu aux armes, les protestants avaient essuyé une défaite, et l'empereur Charles-Quint, voulant calmer l'agitation toujours croissante des Allemands, publia une formule de foi obligatoire pour ses sujets, en attendant que l'Église eût décidé par la voix du concile. Cette formule, appelée l'*Intérim*, contenait des articles contraires à la foi et à la discipline de l'Église, et fut attaquée par les théologiens.

Le Père Bobadilla, alors à la cour de Charles-Quint, et chéri de tous les seigneurs qui entouraient le puissant monarque, fut un des plus ardents à attaquer la doctrine hétérodoxe du souverain, et se laissa emporter par son zèle, en présence même de Charles-Quint, jusqu'à oublier les égards dus à une tête couronnée. Non content de combattre la doctrine de l'*Interim*, il laissa échapper quelques paroles blessantes pour son impérial auteur, blâmant sa condescendance pour les hérétiques, et ajoutant : « Rien

n'est plus propre à entretenir les divisions qu'une fausse paix. »

Charles-Quint, outré de la liberté du Père Bobadilla, lui fait intimer l'ordre de sortir sans délai de ses États. Le Jésuite, heureux de recevoir cette humiliation pour la défense de la vérité, part, quitte l'Allemagne et se rend à Rome, où l'*Interim* était jugé comme il méritait de l'être. Ignace de Loyola, dans le premier moment, refuse l'entrée de la maison professe à Bobadilla :

« Je ne puis recevoir, dit-il, dans une maison de la Compagnie, un homme assez imprudent pour oublier ce qu'il doit à la majesté impériale, en défendant la doctrine de l'Église. »

Le pape approuve le Père Bobadilla en secret, la cour romaine l'approuve également ; mais Ignace le blâme publiquement, et, après avoir fait cette manière de réparation à Charles-Quint, il reçoit Bobadilla avec tout son cœur. Le général avait puni et blâmé, le Père pardonnait et bénissait.

Les évènements ne tardèrent pas à justifier la conduite de notre saint à l'égard de l'imprudence du trop zélé Jésuite. La colère de l'empereur releva le courage des protestants et eut un fâcheux retentissement en Espagne, où la Compagnie obtenait de trop grands succès pour n'avoir pas des ennemis. La témérité du Père Bobadilla, la mesure rigoureuse de Charles-Quint, le triomphe des hérétiques, tout cela exploité par l'esprit malveillant de Miguel Cano, dominicain, docteur de l'université de Salamanque et grand prédicateur. Il attaqua les Jésuites dans ses écrits, dans ses

sermons, de toutes les manières : ils étaient les précurseurs de l'Antechrist, ils étaient ennemis de l'Église et du pape, hérétiques, schismatiques, hypocrites... Le peuple est épouvanté de cette découverte; il se demande comment il a pu se laisser prendre aux apparences de sainteté des Pères Jésuites, au point de les vénérer plus profondément qu'il ne vénéra jamais les religieux des autres Ordres... Mais tous les Dominicains de Salamanque sont loin de partager les opinions de Miguel Cano. L'un d'eux, Jean Penna, répond à ses attaques contre les Jésuites par la plus complète apologie. Il les défend dans ses sermons et dans ses écrits ainsi que dans sa chaire de l'université ; plusieurs autres l'appuient de leur autorité : Miguel Cano les accuse de n'être point autorisés par l'Église, et *on lui oppose la bulle* de Paul III qui les a reconnus et a érigé la Compagnie en Ordre religieux. Il condamne les *Exercices spirituels*, qu'il accuse de renfermer toutes sortes de secrets coupables, et on lui oppose la bulle donnée par le pape, quelques mois auparavant, pour approuver et recommander au monde le livre de ces *Exercices et leur pratique.* Enfin le supérieur général des Dominicains, apprenant la conduite de Cano, se déclare ouvertement l'ami et l'admirateur de la Compagnie de Jésus ; tous les efforts du religieux malveillant n'aboutissent qu'à lui faire perdre l'estime et la confiance dont il jouissait auparavant, et à jeter un plus vif éclat sur la Compagnie qu'il s'était efforcé de flétrir et de déshonorer.

Malgré la fatigue que lui causaient ces luttes toujours renaissantes, le saint fondateur ne négligeait aucun détail

de son gouvernement. Il était tenu au courant de tout ce qui intéressait chacune des maisons de son Ordre, et il portait l'attention jusqu'à s'informer des progrès des élèves de tous les colléges de la Compagnie. Les professeurs de ceux de Sicile lui rendaient compte de leur travail toutes les semaines. Ceux des colléges d'Espagne lui envoyaient toutes les thèses de philosophie et de théologie, ainsi que les compositions en prose ou en vers, qu'il voulait recevoir telles qu'elles sortaient des mains des jeunes régents, avant d'avoir reçu la moindre correction. Il lisait tout cela lui-même, et le faisait ensuite examiner par d'autres, en sa présence. Il ne cessait de faire recommander aux étudiants de n'avoir que Dieu en vue dans leurs études, et de se bien persuader que ce travail, entrepris et soutenu pour la plus grande gloire de Dieu, leur était plus utile que de longues oraisons.

On s'étonne à bon droit de voir un seul homme suffire à la fois à de si grandes et de si petites occupations. On se demande s'il pouvait, sans miracle, donner à Dieu un temps si considérable, gouverner l'esprit de sa maison de Rome, de manière à saisir les moindres dispositions de chacun de ceux qui la composaient ; correspondre avec tous les supérieurs des maisons répandues dans le monde ; s'occuper des colléges comme nous venons de l'indiquer ; traiter les affaires de l'Église avec le pape et les cardinaux qui le consultaient ; soutenir une correspondance avec plusieurs des souverains de l'Europe ; diriger chaque jour de nouvelles fondations éloignées; enfin, continuer, dans la ville éternelle, ses œuvres de charité et de miséricorde,

dont il donnait toujours l'exemple à ses nombreux disciples. Ignace n'était plus jeune pourtant, et sa santé, devenue très-faible, était souvent violemment ébranlée par des maladies inquiétantes. Il est donc permis de penser que Dieu multipliait les prodiges en faveur du saint fondateur, pour l'honneur et la gloire de sa sainte Compagnie, et pour l'admiration du monde.

XI

Nous avons déjà parlé des soins que saint Ignace apportait à la direction spirituelle de la maison de Rome, et de la perfection qu'il exigeait de tous ceux que Dieu appelait à l'honneur de le servir dans la Compagnie de Jésus ; mais on n'aurait qu'une idée de son habileté et de son esprit de discernement si nous nous bornions aux traits déjà cités. D'ailleurs, nous avons parlé surtout de sa sévérité et de sa fermeté ; nous devons dire aussi les trésors d'indulgence, de bonté, de douce et compatissante charité qui faisaient le fond de son grand cœur. Pour cela, nous entrerons encore dans le détail, car c'est par les détails qu'on fait connaître l'homme.

On raconte que, lorsque saint Ignace avait décidé une chose, même peu importante en apparence, il en différait toujours l'exécution pour la remettre entre les mains de Dieu, bien qu'il l'eût déjà consulté avant de soumettre son opinion aux Pères qui composaient son conseil. « Il faut dormir là-dessus, » disait-il avec le plus grand calme.

Quand on se rappelle l'impétuosité de son ardente nature, on ne peut assez admirer la complète transformation qui s'était opérée en lui. Il était maître de lui-même et de toutes ses impressions, au point de n'en laisser jamais rien paraître

sur son visage, que dans la mesure de sa volonté pour le bien qu'il avait en vue. Son visage était calme et serein, son regard était doux et limpide; mais, s'il arrivait qu'un novice ou tel autre membre de la Compagnie tombât dans une faute que le général jugeait devoir punir sévèrement, ses yeux lançaient des éclairs, ses traits semblaient bouleversés, sa voix éclatait comme un tonnerre, et, disent les Mémoires des Pères contemporains, les vitres de la salle en tremblaient et vibraient à donner le frisson au coupable. Dès que celui-ci s'était éloigné, Ignace reprenait la plus douce sérénité, et nul ne se serait douté de ce qui venait de se passer. Le Père Olivier Manare lui témoignait un jour le désir de quitter le collége dont il était le supérieur, parce que, depuis qu'il occupait cette charge, il éprouvait les retours d'une violence de caractère qu'il avait cru entièrement éteinte :

— Il ne s'agit, lui répondit notre saint, que de gouverner cette disposition de telle manière que, sans dominer le supérieur, elle maintienne les inférieurs dans le devoir ; mais on ne doit s'en servir avec sévérité que dans les cas graves et pour les âmes fortes. Celles dont la vertu est timide demandent plus de ménagement.

C'est ainsi qu'il agissait. Plus ses religieux étaient parfaits, moins il les épargnait, voulant les perfectionner encore par l'exercice d'une plus grande humilité. Il était d'une extrême sévérité pour les Pères Natale et de Polanco, qu'il aimait tendrement, et d'une extrême indulgence pour Pierre Ribadeneira, dont la légèreté de caractère semblait à quelques-uns mériter un autre traitement. Mais saint

Ignace voyait de trop loin et se connaissait trop bien en hommes, pour ne pas prévoir le degré de mérite auquel arriverait un jour celui qu'il traitait avec une si douce patience et une si aimable bonté. Il usait de la même indulgence pour un novice japonais nommé Bernard, envoyé à la maison de Rome par François de Xavier. Il lui donna longtemps les emplois les plus doux, lui recommandant de l'avertir lorsqu'il en serait fatigué.

Un novice italien n'avait pu modérer encore son regard toujours trop vif et trop ouvert. Ignace lui dit un jour de sa voix la plus insinuante :

— Frère Juan Domenico, pourquoi n'essayez-vous pas de faire lire dans vos yeux la modestie dont il a plu à Dieu d'orner votre âme ?

Juan Domenico fut bientôt corrigé par l'effet de cette seule parole. Notre saint fut plus sévère pour le Père Olivier Manare, qui le chérissait et le vénérait de toute son âme. Partant pour le collége de Lorette, dont il était nommé recteur, il va demander la bénédiction de son bon Père Ignace, et ne sait pas détacher son regard du vénérable visage du saint fondateur, qu'il craignait de ne plus revoir. Saint Ignace ne parut pas s'en apercevoir; mais, au moment où le Père Manare sortait de la maison, le Père de Polanco le retient et lui dit :

— Notre bon Père n'est pas content de la manière dont vous l'avez fixé ; il m'a chargé de vous dire que vous devez travailler à vous corriger de ce défaut, et pour cela faire chaque jour un examen sur ce sujet, réciter telles prières, et lui rendre compte chaque semaine de ces pénitences.

En même temps, le Père de Polanco lui donnait par écrit cet avis et la désignation des prières vocales qu'il aurait à réciter chaque jour. Pour cette faute, qui n'était pourtant qu'une tendresse du cœur, le Père Manare fit durant quinze mois la pénitence qui lui était imposée.

On ne sait vraiment lequel des deux on doit le plus admirer, de celui qui l'impose ou de celui qui s'y soumet.

Un novice, en entrant dans la Compagnie, avait apporté un crucifix, au pied duquel s'élevait une petite statue de la sainte Vierge. Ce groupe était un objet d'art auquel le jeune homme tenait par le fond du cœur. Le Père général ferme les yeux là-dessus et le laisse jouir de son trésor; mais, lorsqu'il voit le novice assez avancé dans la voie du détachement, il dit:

— Maintenant, ce jeune frère a le crucifix dans le cœur; il est temps de le lui retirer des mains.

Et il le fit prendre sans que le novice parût en éprouver le moindre regret. Il allait plus loin. Il savait, par expérience, combien il en coûte aux grands de la terre pour sacrifier les titres et les honneurs dont ils jouissent dans le monde. Lorsqu'il se présentait des aspirants d'une vertu médiocre, mais réellement appelés et désireux d'être tout à Dieu et à son service, il les entourait d'égards et leur conservait même leurs titres: c'était *seigneur duc ou seigneur marquis*, et au besoin *Votre Seigneurie*. Les nouveaux venus, flattés d'abord de la distinction, s'en trouvaient bientôt embarrassés, car ceux de leurs égaux dans le monde qu'ils voyaient avec eux au noviciat, ne s'inquiétant guère de ce qu'ils avaient foulé aux pieds, étaient

pour eux comme un reproche muet, mais bien éloquent, de leur reste de vanité. Alors, ils couraient se jeter aux pieds du bon Père général, et le suppliaient de permettre qu'on les traitât en frères et non en mondains. Lorsqu'ils étaient arrivés au point de vertu nécessaire pour supporter des fortes épreuves, Ignace les humiliait jusqu'à ce qu'ils eussent complètement oublié leur origine. Il agissait de même pour ceux qui s'étaient illustrés dans le monde par leur science ou leurs talents; il voulait une entière transformation :

« Il faut savoir, disait-il souvent, s'accommoder aux affaires qui ne peuvent s'accommoder à nous. Il faut savoir entrer par la porte de certaines personnes, afin de les faire sortir pas la nôtre. «

C'est ce qu'il savait merveilleusement appliquer à la direction des âmes. Gaspardo Loarte, prédicateur d'une grande célébrité en Espagne, étant allé à Rome, entra dans la Compagnie de Jésus. Ignace de Loyola savait que Dieu bénit ordinairement les travaux apostoliques en proportion de la sainteté des apôtres; il vit donc aussitôt le bien que ferait un talent comme celui de Gaspardo Loarte, si son âme parvenait à un très-haut degré de perfection, et il traça son plan de manière à assurer cette conquête à la Compagnie. Il voulut soumettre ce novice aux épreuves les plus rigoureuses, et prendre en même temps les moyens nécessaires pour le garantir du découragement. Il fallait toute l'habileté de notre héros pour mener ces choses de front avec tout le succès désirable. Le procédé qu'il employa n'est pas sans intérêt; le voici tel qu'il est consigné

dans les Mémoires du Père Luiz Gonzalez da Camara, alors ministre dans la maison de Rome, et à qui le Père général avait donné la charge d'éprouver ce novice.

Il était convenu qu'Ignace se réserverait de soutenir le courage et la vertu de Gaspardo, tandis que le Père Luiz Gonzalez ne s'occuperait que de les exercer pour les développer ; car si le contraire avait eu lieu, le novice n'aurait sûrement pas persévéré. Il fallait que la consolation et l'encouragement lui vinssent du plus haut possible, et qu'il trouvât le cœur du supérieur toujours ouvert pour lui ; d'autant plus que saint Ignace saisissait toutes les occasions de faire valoir le mérite du Père ministre dans l'épreuve des novices, et l'avantage qui revenait à ces derniers d'être formés à la vie spirituelle par un homme de si haute vertu et de si grande expérience. Il y avait déjà longtemps que Gaspardo Loarte était à ce régime lorsque le Père ministre lui demanda un jour :

— Que pensez-vous de la sainteté de notre Père Ignace ?

— Ce que j'en pense, c'est que ce bon Père est véritablement une source d'huile ; il est tout onction.

— Et moi ?

— Ah ! vous, mon Père, votre source est de vinaigre.

Le Père Gonzalez ayant dit cette réponse à notre saint, il fut charmé de la franchise du Père Gaspardo, et engagea le Père Gonzalez à modérer la rigueur des épreuves si bien endurées jusqu'alors. Il est vrai que les larmes s'échappaient quelquefois des yeux du Père Gaspardo, mais il en concluait qu'il lui restait encore bien du chemin à faire pour arriver au degré d'humilité où Dieu le voulait, et il

courait se jeter dans les bras de son Père Ignace, lui disait sa faiblesse, fondait en larmes et avouait qu'il avait besoin de force et de consolation. Le bon Père général lui donnait l'une et l'autre, et il retournait à sa vie d'épreuves avec un ardent désir d'atteindre à la perfection à laquelle il était appelé. Bientôt, saint Ignace le jugeant assez avancé pour diriger les autres, le nomma recteur du collége de Gênes.

C'était pour notre héros une joie incomparable que de voir le succès de ses efforts dans des cas semblables. Il ne fut jamais plus heureux que le jour où, ayant demandé à Geronimo Natale, qui lui donna tant de peine par ses premières résistances, à laquelle de trois résidences désignées il donnait la préférence, celui-ci lui répondit simplement :

— Mon Père, ma seule inclination est de n'en avoir aucune.

A la même question, le Père Manare répondit tout aussi simplement :

— Je suis prêt à tout, même à mourir, si ma mort doit résulter de l'obéissance.

Tels étaient les hommes formés à l'école d'Ignace de Loyola.

La plus douloureuse épreuve était pour eux de s'éloigner de cette maison de Rome, où il leur était donné de voir leur bien-aimé Père général, d'admirer sa merveilleuse sainteté, de jouir de sa tendresse paternelle. Ils étaient si chèrement aimés de lui, que chacun aurait pu se croire le fils préféré de son cœur. Lorsqu'ils étaient au moment de

se séparer de lui, Ignace s'informait minutieusement du petit viatique qu'ils emportaient, voulant que chacun eût l'indispensable pour voyager pauvrement. Sa sollicitude les suivait, les accompagnait dans leur voyage, et c'était fête pour son cœur de père lorsqu'arrivait la nouvelle qu'ils avaient atteint le but de leur destination. Le Père Guttan, qu'il avait appelé du collége de Gandie à Rome, fut jeté sur les côtes de Sicile par une effroyable tempête, et enlevé par des pirates qui l'emmenèrent en esclavage en Afrique. Ignace éprouva une si vive douleur de cet événement, qu'il se serait livré lui-même, disait-il, si à ce prix il avait pu racheter le Père Guttan. Il fit toutes les démarches possibles, écrivit au vice-roi de Sicile, ordonna aux Pères de Messine et de Palerme, en vertu de l'obéissance, de n'épargner ni soins ni fatigues pour accélérer la marche de cette affaire et de lui rendre compte, toutes les semaines, du résultat de leur action. Tout fut inutile! Le Père Guttan, saintement résigné dans son esclavage, reçut peu après la couronne de gloire, récompense de toutes ses vertus. Ignace ne le revit qu'au ciel.

Rien n'était comparable à la tendre charité et à la sollicitude de notre saint pour ses fils malades. Non-seulement il allait les voir, les embrasser, les consoler et leur donner ses soins; mais, ne pouvant rester longtemps avec eux, en raison de ses immenses occupations, il voulait qu'on lui apportât de leurs nouvelles plusieurs fois dans la journée. Si la maladie nécessitait un traitement détaillé et minutieux, il s'informait de l'exactitude des infirmiers à l'observer scrupuleusement; leur négligence en ce

genre, quelque légère qu'elle fût, était sévèrement punie.

Dans un moment où le nombre des malades était assez considérable, deux novices récemment entrés sont pris de la maladie régnante ; la place manquant, plusieurs chambres étant déjà transformées en infirmeries, et les ressources pécuniaires étant très-bornées pour le moment, on propose au Père général de faire transporter les deux nouveaux venus à l'hôpital :

— Ah ! cela jamais ! répond-il. Celui qui a quitté le monde pour servir Dieu, ne trouvera-t-il donc pas un asile dans cette maison? Qu'on leur donne d'abord le plus pressant ; Dieu saura bien nous envoyer ensuite ce qu'il nous faudra.

Dans une autre circonstance, le médecin ayant ordonné pour un convalescent un aliment assez cher, l'économe s'en plaint au Père Ignace et lui dit :

— Mon révérend Père, il ne me reste absolument que trois pièces de monnaie, et c'est tout au plus si elles me suffiront à pourvoir la maison pour la journée seulement.

— Eh bien ! répond le bon Père, il faut les dépenser pour le malade ; nous qui sommes bien portants, nous pouvons nous contenter de pain.

Bien portants ! On sait dans quel état était toujours son estomac, mais il ne se comptait jamais.

Quand ses chers Pères malades étaient portés à la tristesse, il faisait venir près d'eux les plus jeunes novices musiciens, et les priait de leur chanter des cantiques pour les distraire et les charmer. Il pensait que ces jeunes et fraiches voix seraient un calmant pour leurs nerfs ébranlés.

Il allait voir ses malades, au milieu de la nuit, pour s'assurer des soins de l'infirmier et voir si tout se faisait exactement d'après les prescriptions du médecin. Il lui arriva quelquefois de se lever la nuit pour voir si un Père qui avait été saigné n'avait pas dérangé en dormant le bandage de son bras.

On comprend que cette bonté si touchante lui attirât les cœurs de ses enfants, et que, pour eux, nul ne remplaçât leur père chéri. Aussi le saint général trouvait plus d'empressement que de résistance à accepter les humiliations qu'il jugeait devoir imposer pour fortifier et augmenter la vertu de ses religieux.

Le Père Bobadilla lui demande un jour de changer de chambre ; celle qu'il occupe est trop petite, très-incommode il préférait telle autre qu'il désigne :

-- Ceci serait un mauvais précédent, répond notre saint ; d'autres voudraient, à votre exemple, fuir les inconvénients de la sainte pauvreté. Non-seulement vous ne changerez pas de chambre, mais vous allez vous arranger dans celle que vous occupez, de manière à y loger deux compagnons que je vous donnerai au premier jour.

Le Père Bobadilla obéit à l'instant même, sans la plus légère hésitation.

Un novice déclare un jour au Père général qu'il désespère d'atteindre jamais au point de perfection où tous ses frères lui paraissent être arrivés, qu'il veut renoncer à une vie dont il se reconnaît indigne et rentrer dans le monde. Ignace l'entretient durant une grande partie de la nuit, parvient à lui bien persuader que ce découragement est

l'œuvre du démon, et le voit tomber à ses pieds, fondant en larmes, et lui demander une pénitence proportionnée à sa faute :

— Que votre pénitence, lui dit le saint en le relevant et l'embrassant, soit de ne vous repentir jamais d'avoir voulu servir Dieu. J'en offrirai une autre pour vous, si Dieu Notre-Seigneur ne m'en juge pas indigne, toutes les fois que je serai repris de mes douleurs d'estomac.

Pierre Ribadeneira, nous l'avons dit, était d'une légèreté d'enfant ; plusieurs Pères avaient conjuré Ignace de le renvoyer, assurant qu'il ne pourrait jamais tenir sa place parmi les hommes graves dont la Compagnie était composée. Ignace, qui en jugeait autrement, tenait à garder l'enfant gâté, et fermait les yeux sur ses enfantillages. Mais l'esprit du mal qui les tenait bien ouverts, s'apercevant que le jeune Pierre n'était retenu que par sa tendre vénération pour Ignace de Loyola, sut l'en détacher tout à coup, à tel point que cet amour et cette vénération se changèrent en dégout, en antipathie. Notre saint le reconnut aussitôt et avec autant plus de douleur qu'il ne pouvait espérer de vaincre ce sentiment par lui-même. Il ne changea rien à ses manières, ne parut pas remarquer que Pierre le fuyait, et se contenta de prier pour lui et de demander à Dieu le moyen de vaincre dans le cœur du jeune homme un sentiment opposé à celui qui jusqu'alors l'avait retenu au noviciat. Plusieurs fois Ignace avait conjuré Pierre de faire les *Exercices spirituels* ; toujours Pierre avait répondu qu'il préférait quitter la maison et la Compagnie. Un jour, notre saint connaît que sa prière est exaucée et qu'il peut parler

à Pierre avec succès. Il le fait appeler aussitôt. Pierre se présente disposé comme à l'ordinaire, se promettant de repousser toute proposition de retraite, et de profiter de l'occasion pour trancher définitivement la question en déclarant qu'il veut quitter la Compagnie.

— Mon Pedro ! lui dit Ignace en lui tendant les bras, mon Pedro, mon bien cher enfant !...

Pierre ne le laisse pas continuer, il tombe à ses pieds, son cœur éclate en sanglots, et il s'écrie :

— Mon Père ! mon Père ! je les ferai, je veux les faire ! oui, mon Père.

Ignace n'avait pas encore prononcé le mot de retraite, il n'avait pas parlé des *Exercices ;* mais Pierre savait bien que l'ennemi de son âme l'avait seul empêché de les faire jusque-là, et il se sentait, en ce moment, tellement subjugué par la sainteté de son bon Père, il sentait un tel besoin de réparer le passé, que son premier cri était pour demander ce qu'il avait le plus redouté. Se jetant ensuite dans les bras et sur le cœur du Père bien-aimé, pour lequel il retrouvait toute sa première vénération, il le supplia de le diriger lui-même dans les *Exercices*, et d'entendre sa confession générale. Ignace lui accorda tout cela. Après sa confession générale, il ne lui dit que ces simples paroles :

« Mon Pedro, je vous conjure de n'être pas ingrat envers celui dont vous avez reçu des dons si précieux ! »

Ribadeneira, qui nous a laissé tous ces détails, ajoute :

« A ces paroles, il me sembla qu'un voile tombait de mes yeux. Mon cœur se trouva tellement affermi, que, depuis ce moment, il y a cinquante-deux ans, jusqu'à ce

jour, la plus légère tentation de ce genre ne s'est jamais levée dans mon esprit. »

Beaudoin Angelo était à peine entré au noviciat de Rome qu'il s'en fit un reproche amer et voulut se retirer. Il avait laissé dans le monde un neveu qu'il chérissait, et dont son esprit et son cœur ne pouvaient se détacher. Ce jeune homme n'ayant pas de père, c'était une action coupable que de l'avoir abandonné ; il voulait à tout prix retourner à lui. Le bon Père Ignace apprend cela, demande à Dieu de lui faire connaître sa volonté, puis, sûr de la lumière qu'il a reçue, il fait appeler Beaudoin, le fait asseoir près de lui et lui dit du ton le plus affectueux et le plus simple à la fois :

— Je veux vous raconter une chose qui m'est personnelle, et qui ressemble fort à ce que vous éprouvez en ce moment pour votre cher neveu. Lorsque je commençai à servir Dieu, et que j'étais, comme vous, tout nouvellement occupé à son service, j'eus un rude assaut à soutenir. Vous allez voir, mon cher Beaudoin, comment le démon s'y prit pour me tenter, et comment Dieu Notre-Seigneur m'enseigna la manière dont je devais repousser son attaque. Je récitais chaque jour l'office de Notre-Dame dans un livre orné d'images, au nombre desquelles il s'en trouvait une ressemblant beaucoup à ma belle-sœur. Chaque fois que cette image se présentait à ma vue, tous les souvenirs de ma vie du monde et de la cour se pressaient dans mon esprit, et mon cœur se reprenait de la plus vive tendresse pour mes parents. Voulant me débarrasser de souvenirs importuns que je reconnaissais m'être très-nuisibles dans

le service de la divine Majesté, je ne trouvai pas d'expédient plus efficace, à mon avis, que celui de renoncer à la pratique de dévotion qui était pour moi une occasion de ces retours vers le monde. Mais je compris bientôt qu'en perdant le mérite d'une œuvre de piété, et cela bien volontairement, je cédais du terrain à l'ennemi. Je compris que le démon, et dans le fond et dans la forme, me traitait comme il aurait traité un enfant : « Eh bien ! me dis-je, délivrons-nous de ces importunités avec la simplicité d'un enfant. » Et je recouvris l'image avec une feuille de papier. La tentation disparut avec l'occasion qui lui avait donné lieu.

« Après ces paroles, le saint fondateur se lève, embrasse tendrement Beaudoin, et le laisse rempli de la plus douce joie:

« Soudain, raconte ce dernier, mon visage fut inondé de larmes, et j'éprouvai au fond du cœur un tel sentiment de douceur et de suavité, que tout mon amour pour mes parents se porta vers Dieu, et que, depuis ce moment, la pensée de mon neveu ne me fut jamais un sujet de trouble ni de regret. »

On voit par ces quelques traits la grâce que Dieu attachait à la parole de notre saint, la vertu qu'il donnait à tout ce qui venait de lui.

Laurent Maggi réunissait tout ce qui promet l'homme supérieur. Entré au noviciat, il a bientôt un tel désir de le quitter, qu'il vient trouver le Père général et lui déclarer tout simplement sa résolution. Ignace n'en paraît nullement surpris, et lui dit:

— Je n'y vois pas de difficulté, puisque vous le désirez; je vous demande seulement de me promettre une chose.

— Oui, mon Père, tout ce que vous voudrez, excepté de rester dans la Compagnie, trop parfaite pour moi.

— Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Ce que je désire de vous, le voici: Cette nuit, à quelque heure que ce soit, mais à votre premier réveil, vous vous placerez dans votre lit comme un homme qui est à l'agonie et n'attend plus que le dernier instant. Vous vous représenterez que vous allez, dans quelques moments, rendre compte de votre vie au tribunal de Dieu Notre-Seigneur, et entendre votre sentence. Représentez-vous cela le plus vivement possible. Dites-vous ensuite: « Si j'en étais là, à qui voudrais-je avoir obéi, à Dieu qui m'appelle à son service ou au démon qui veut m'en détourner ? » Écoutez là-dessus la réponse de votre conscience, et demandez-vous, après cela, si vous n'êtes pas certain d'arriver un jour à ce dernier moment de votre vie. Après avoir suivi ce conseil, vous quitterez la Compagnie quand vous voudrez.

Le lendemain matin, Ignace voyant arriver Laurent près de lui :

— Eh bien ! mon bon Laurent, lui dit-il, vous venez me dire adieu ?

— Mon Père ! mon Père ! si je n'étais pas déjà au noviciat, je vous supplierais de m'en ouvrir la porte, tout indigne que j'en suis. Jamais je n'ai si bien reconnu l'appel de Dieu que cette nuit.

Et le novice était à genoux devant le bon Père Ignace, et le conjurait d'oublier qu'il eût été si près de succomber à la tentation. Cette tentation, du reste, ne se renouvela jamais pour lui.

XII

Les protestants d'Allemagne, dont la disgrâce et le départ précipité de Bobadilla avaient relevé le courage, redoublaient d'ardeur et d'audace pour propager leurs funestes doctrines. Le clergé allemand, dépourvu de la science nécessaire pour lutter contre l'hérésie, lui laissait gagner du terrain de manière à faire craindre qu'elle ne débordât bientôt de toutes parts. Effrayé de ses progrès toujours croissants, le duc de Bavière écrit à Ignace de Loyola et lui demande des défenseurs de la foi de l'Église, choisis parmi les plus braves et les plus aguerris de sa vaillante armée. Le saint fondateur lui envoie Salmeron et Canisius, à qui le prince confie les premières chaires de théologie de l'Université d'Ingolstadt. Ils y font des prodiges tels, que l'année d'après Ignace est supplié par le roi des Romains d'envoyer une petite colonie de Jésuites pour établir un collége à Vienne; les princes auraient désiré avoir dans toutes leurs villes quelques-uns des vaillants soldats de la Compagnie de Jésus; mais, quelque nombreux qu'ils fussent déjà, il était impossible de répondre favorablement à tous les souverains.

Le roi Ferdinand demandait Lejay ; le duc de Ferrare le

possédait et prétendait le garder; Ignace jugeait sa présence importante en Allemagne; il fallut employer le cardinal Farnèse pour amener le duc de Ferrare à faire le sacrifice du Père Lejay, en faveur du roi, et surtout des catholiques de ses États.

Cependant le pape Paul III était mort, Jules III le remplaçait sur la chaire de saint Pierre; il venait d'accorder au monde un Jubilé, et Ignace, profitant de cette circonstance, appela près de lui tous les principaux religieux de son Ordre répandus en Europe. Simon Rodriguez fut le seul des plus anciens qui manqua à ce rendez-vous : le roi de Portugal ayant supplié le saint fondateur de permettre qu'il restât près de lui, Ignace n'avait pas refusé cette faveur au prince qui, le premier, s'était déclaré si chaud protecteur de la Compagnie et avait si fort aidé à son développement.

Lorsque tous ces Pères furent réunis à Rome, Ignace leur soumit les constitutions, dont chacun ne connaissait encore que la pratique. Tous, formés à l'école du saint fondateur ou à celle de ses premiers disciples, suivaient la règle établie dans la maison où ils arrivaient, et ils la portaient ensuite dans celles qu'ils allaient fonder. Elle était vivante partout, sans être entièrement écrite nulle part. D'ailleurs, on sait avec quelle exactitude et quel soin notre saint dirigeait par lettres toutes les résidences et tous les colléges de la Compagnie. Mais il fallait des constitutions écrites et approuvées pour son avenir, et nous avons vu plus haut comment, à la clarté divine, saint Ignace y travaillait. Néanmoins, il exprima le désir de ne les soumettre à l'approbation du Saint-Siége que lorsqu'elles auraient été approuvées

par toute la Compagnie [1]. Tous les Pères les acceptèrent, article par article, avec autant de respect que si elles étaient descendues du ciel, à mesure qu'ils en prenaient lecture.

Ignace avait eu un autre but en appelant à Rome les membres les plus distingués de son Ordre ; mais rien jusqu'alors n'avait pu le faire soupçonner. L'examen des constitutions étant achevé, tous les Pères les ayant approuvées, et toutes les affaires de la Compagnie ayant été réglées dans leurs assemblées, ils s'attendaient à recevoir l'ordre du départ, lorsqu'un jour saint Ignace leur indique une réunion pour le lendemain. Ils obéissent. A l'heure indiquée, tous sont présents ; ils attendent leur Père général pour apprendre de lui le motif de cette réunion ; mais ce n'est pas le Père bien-aimé qui se présente, c'est une lettre de lui, adressée à la Congrégation, avec ordre d'en prendre lecture aussitôt. Nous reproduisons cette lettre telle que nous la trouvons dans Bartoli :

« *A mes très-chers frères en Notre-Seigneur, membres de la Compagnie de Jésus.*

JÉSUS !

« Après avoir mûrement réfléchi, et sans qu'aucun trouble extérieur ou intérieur ait pu m'influencer dans ma

1. Cette condition ne put être remplie qu'après la mort de saint Ignace, sous le généralat du Père Laynez Examinées et approuvées alors par la congrégation générale de l'Ordre, en 1558, elles furent présentées à l'examen de l'autorité apostolique, qui les approuva sans y changer un seul mot.

détermination, je viens maintenant, sous les yeux de Dieu qui me jugera pour l'éternité, vous exposer ce que je sens, afin de procurer sa gloire et son service. Ayant considéré attentivement et humblement la multitude de mes péchés et mes innombrables imperfections, tant de l'âme que du corps, j'ai reconnu que je suis bien éloigné de posséder les qualités nécessaires pour gouverner la Compagnie, ce que je ne fais maintenant que pour obéir à l'ordre qu'elle-même m'en a donné. Je vous demande donc, en présence du Seigneur, et après de graves réflexions, de choisir un autre chef qui puisse vous gouverner moins mal que moi ; et par des raisons qui me paraissent solides, je demande que la charge qu'on m'a imposée soit confiée désormais à un autre, dût-il même, tout en s'en acquittant mieux que moi, la remplir médiocrement.

« C'est donc au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, seul Dieu en trois personnes, que je la dépose entre vos mains ; et je supplie du fond de mon âme le Seigneur et les Pères rassemblés à cette fin d'accepter mon abdication ainsi motivée devant la divine Majesté. Si parmi ceux à qui il appartient de juger et de prononcer il s'élevait une diversité de sentiments, je les conjure, par cet amour et le respect que nous devons à Dieu notre maître, de se réunir avec moi pour le supplier de faire connaître sa divine volonté, afin qu'elle s'accomplisse pour sa plus grande gloire et le bien général des âmes et de la Compagnie. »

La lecture de cette lettre porta la consternation dans l'assemblée; mais bientôt s'éleva une opposition unanime contre le saint fondateur. On louait, on admirait son humi-

lité, et on se refusait à accepter sa démission de la charge qu'il exerçait avec tant d'habileté, et qu'on reconnaissait lui avoir été imposée par Dieu lui-même. Qui pourrait diriger, gouverner la Compagnie aussi parfaitement que celui qui l'avait fondée au prix de tant de fatigues, de souffrances, de persécutions de tous genres? Toutefois on alla aux voix : une seule fut pour l'acceptation de la démission, c'était celle du bon Père Oviedo.

Le Père André Oviedo avait autant de simplicité que de science et de talent; il était la candeur même, et cette sinplicité primitive du bon Père était proverbiale dans la Compagnie. Lorsque son tour fut arrivé il répondit bravement :

— Je suis d'avis d'accepter.

— D'accepter ? s'écrient les Pères, n'en croyant pas leurs oreilles.

— Et pourquoi ? quel motif pouvez-vous avoir ?

— Il me semble qu'on ne doit, en aucun cas, résister au révérend Père Ignace.

— Dans ce qu'il ordonne, oui, vous avez raison; mais, dans le cas présent, pourquoi accepter ce qui n'est de sa part qu'un acte de son humilité, et non de sa volonté pour le bien de la Compagnie?

— Parce qu'il a des lumières que nous n'avons pas.

— C'est encore vrai, mais notre Père est un saint, et les saints ne se rendent pas justice eux-mêmes ; ils se croient toujours dépourvus des vertus nécessaires pour la charge qu'ils occupent. Croyez-vous donc à l'incapacité de notre Père?

Ce fut un trait de lumière pour le Père Oviedo. Il se rendit sans répliquer, et, pour la première fois depuis son entrée dans la Compagnie, il voulut bien consentir à n'être pas du même avis que son vénéré Père Ignace.

Le saint fondateur reçut la réponse de ses chers fils avec une véritable douleur, ses larmes coulèrent; mais il se soumit à la volonté de tous comme à celle de Dieu même, et se résigna à porter jusqu'au bout le pesant fardeau du gouvernement. Dieu prouva bientôt qu'il avait en effet dirigé les esprits et les cœurs dans la décision des Pères assemblés.

François de Borgia, duc de Gandie, avait fait ses vœux comme membre de la Compagnie de Jésus, nous l'avons dit; mais, sur l'avis du saint fondateur, il était resté dans le monde, pratiquant la règle, autant que possible, et attendant le moment le plus favorable pour déclarer sa vocation à Charles-Quint et lui demander son consentement. L'année précédente, Ignace de Loyola, en appelant à Rome les Pères qui y étaient réunis, avait engagé François de Borgia à y venir aussi avec ceux d'Espagne et de Portugal ; cette invitation étant un ordre pour lui, le duc de Gandie s'était rendu à Rome, et demeurait dans la maison des Jésuites, mais dans un appartement séparé du corps de bâtiment occupé par eux. Là, il pouvait tous les jours s'entretenir avec le saint fondateur, prendre ses avis spirituels, se fortifier dans sa vocation, et traiter des intérêts et de l'accroissement de la Compagnie, qu'il appuyait de tout son crédit et de toute sa fortune.

Ignace lui parlant un jour du bien qui résultait des col-

léges déjà établis, François de Borgia conçoit au même instant le projet d'en fonder un dans la ville éternelle, et offre six mille écus d'or pour la première pierre. Depuis longtemps, notre saint éprouvait le désir de cette fondation, mais, les difficultés lui paraissant insurmontables, il en avait ajourné l'exécution et attendait l'heure de la Providence. Cette heure venait de sonner. On se mit à l'œuvre :

— Vous serez le fondateur du collége romain, dit notre saint au duc de Gandie.

— Je conjure Votre Révérence, répond le prince, de ne me point regarder comme tel, et de réserver cet honneur à celui qui fera un jour une fondation digne de la capitale du monde catholique.

C'était une parole prophétique. Plus tard, Grégoire XIII faisait élever pour le collége romain les bâtiments qu'on admire aujourd'hui.

Les conditions d'admission dans ce collége étaient fort simples. On recevrait tous les écoliers, riches ou pauvres, sans rétribution pour les classes. On n'admettrait que ceux qui seraient présentés par les surveillants, après leur avoir demandé s'ils sont résolus à obéir, à se tenir convenablement, à s'abstenir de toute parole répréhensible. Leurs noms seraient inscrits sur un livre ; ils seraient regardés comme les enfants de la maison si leur conduite se maintenait bonne. Ils assisteraient à la messe tous les jours, au sermon les jours de prédication, au catéchisme les dimanches et fêtes, et ils se confesseraient tous les mois. Les petits enfants qu'on ne parviendrait pas à corriger seraient renvoyés.

Cette gratuité d'enseignement attira bientôt un grand nombre d'écoliers ; les professeurs des classes payantes se récrièrent, quelques-uns allèrent jusqu'à se rendre dans les classes des Jésuites pour y insulter les professeurs en présence des écoliers ; ils ne craignirent pas même d'accuser d'ignorance ces religieux, dont la réputation de science était universelle.

Ignace de Loyola saisit cette occasion pour donner à ses fils chéris une admirable leçon d'humilité. Persuadé que ce qui arrivait à Rome pouvait avoir lieu dans d'autres colléges d'Italie, puisque l'enseignement était gratuit dans tous ceux de la Compagnie, il écrivit aux recteurs pour leur recommander, dans le cas où on les taxerait d'ignorance, de répondre tout simplement, avec la plus grande douceur et en toute humilité : « Nous savons, il est vrai, beaucoup moins que nous ne voudrions ; mais, le peu que nous savons, nous le donnons de bon cœur à Dieu et au prochain. »

Le collége romain prit en peu de temps une extension considérable ; les bâtiments devenaient insuffisants pour le nombre des étudiants internes accourus de toutes parts, et les familles s'effrayaient de l'empressement des jeunes gens à rechercher l'enseignement des Jésuites préférablement à tout autre, et surtout de leur attrait pour le collége de Rome. Ignace ne se troublait nullement de cette disposition des parents ; mais il demandait à Dieu de protéger le collége romain, sur lequel il fondait de si belles espérances pour l'avenir, et il le priait de l'éclairer lui-même sur les mesures à prendre pour arrêter les plaintes qui s'élevaient

de plusieurs points de l'Italie. Une circonstance imprévue lui vint en aide.

Octave César, dont le père était secrétaire du duc de Monte-Leone, était entré dans la Compagnie à Messine, et n'avait obtenu le consentement de son père qu'après son admission. Ce consentement accordé, les choses allaient à souhait pour le jeune novice, lorsque le Père général le mande à Rome. Octave se rend à l'ordre qu'il a reçu ; mais son père accourt, prétend qu'il n'a pas consenti à l'entrée de son fils dans la Compagnie, et va porter sa plainte au pape. Jules III charge le cardinal Caraffa de faire une enquête. La mère d'Octave arrive à Rome, demande son fils, accuse Ignace de le lui avoir enlevé, pleure, crie, se lamente, va d'une maison à l'autre, met la ville en émoi et fait un tel éclat, que le cardinal Caraffa, bien que l'enquête soit à peine commencée, ordonne à Ignace de Loyola, sous peine de suspense, de rendre le jeune novice à ses parents. Avant d'obéir, le saint fondateur va exposer l'affaire au pape, qui prononce un jugement opposé à celui du cardinal, et déclare que l'admission d'Octave César dans la Compagnie de Jésus a eu lieu avec toute la régularité voulue.

Après cette décision, Ignace adressa une circulaire à tous les recteurs de son Ordre, pour leur défendre absolument d'engager les étudiants à entrer dans la Compagnie, et de recevoir, sans une autorisation formelle de leurs parents, ceux qui y seraient appelés par la voix de Dieu.

Cette mesure eut un grand retentissement. Les familles, rassurées, ne redoutèrent plus les colléges des Jésuites ;

le nombre des étudiants s'augmenta bientôt considérablement dans tous ceux de l'Italie, dans celui de Rome particulièrement, et Ignace eut la consolation de voir tous les efforts de l'ennemi tourner à la gloire de Dieu et à l'honneur de la Compagnie de Jésus.

Ce n'était pas assez pour le zèle de notre saint que d'avoir fondé le collége romain. Il voyait avec douleur l'ignorance et l'incurie du clergé d'Allemagne, et désirait depuis longtemps fonder, dans la capitale du monde chrétien, une maison d'études spécialement affectée aux jeunes Allemands. Ils y puiseraient la science et la piété ; les vocations ecclésiastiques s'y développeraient, et le clergé des États d'Allemagne, se recrutant dans ce séminaire, serait un jour capable de résister à l'hérésie, de lutter contre elle avec avantage, et de conserver la foi de l'Église dans ces malheureux pays.

Ce projet était beau, il était grand, il était digne d'Ignace de Loyola ; mais il fallait, pour son exécution, des frais immenses, qu'il n'était pas en son pouvoir de faire, et un concours de volontés qu'il serait difficile d'obtenir. Notre saint se bornait donc à prier et à attendre le moment de la Providence ; il était venu pour le collége romain, il viendrait pour le collége germanique, Ignace n'en doutait pas.

Un jour, c'était en 1552, le cardinal Moroni, qui avait été longtemps nonce apostolique en Allemagne, dit à notre saint :

— Mon Père, vous devriez faire venir à Rome un certain nombre d'étudiants allemands, pour les former à la science théologique et aux vertus sacerdotales.

— Si Votre Seigneurie veut m'en procurer les moyens, répondit-il, je le ferai d'autant plus volontiers, que Dieu m'inspire ce désir depuis longtemps, et que j'espère qu'il en retirerait beaucoup de gloire. Mais il faudrait pour cela l'approbation de Sa Sainteté, son concours et celui de toutes les personnes qui seraient en mesure de nous seconder.

Le cardinal s'occupa sans retard de cette importante affaire, qu'il fit proposer au pape par le cardinal de Santa-Croce. Le sacré collége, réuni à ce sujet par Jules III, approuva le projet, chaque membre s'empressa d'offrir son concours, le pape promit 500 écus d'or pour chaque année, on décida que cinq cardinaux seraient protecteurs du collége germanique, que les Jésuites le dirigeraient, et qu'Ignace de Loyola en dresserait les statuts.

Cette décision est portée à notre saint, qui, s'empressant d'obéir à l'ordre du souverain Pontife, s'occupe aussitôt de rédiger les statuts dont le plan est depuis longtemps dans sa pensée. Il les envoie ensuite au cardinal de Carpi, qui les présente et les soumet à l'examen du pape ; ils sont approuvés, le collége germanique est fondé. La bulle d'érection y autorise des classes de philosophie et de théologie, et donne au recteur le droit de conférer les grades, même celui de docteur dans ces deux Facultés.

Ignace de Loyola écrit à ceux de ses religieux qui sont en Allemagne, et leur ordonne d'annoncer aux évêques la fondation de ce séminaire, en les engageant à envoyer des étudiants. Il établit le collége dans deux bâtiments attenants à ceux de la maison professe, lui donna pour recteur

le Père Fruste, français, dont la science et la vertu ne laissaient rien à désirer, et l'inauguration en fut faite le 28 octobre, fête des apôtres saint Simon et saint Jude [1]. Ce fut le Père Ribadeneira qui prononça, en présence de plusieurs cardinaux et de nombreux prélats, le discours d'ouverture, indiquant le but de la fondation, les avantages que l'Église pouvait en espérer, et la nécessité de la soutenir. Les classes ne commencèrent, néanmoins, que le 22 novembre. La veille, fête de la Présentation, les jeunes étudiants, au nombre de vingt [2], s'étaient engagés solennellement, et par écrit, à rester fidèles à la foi catholique.

Ainsi fut fondé dans l'Église le premier séminaire. Le Père Laynez, qui avait le cœur et la pensée d'Ignace de Loyola, avait déjà proposé aux évêques, réunis au concile de Trente, d'établir, dans leurs diocèses, des écoles de ce genre. Mais, en approuvant l'idée, les prélats en trouvaient l'exécution difficile, et ne lui donnèrent point de suite. Plus tard, seulement, le cardinal Moroni voyant les progrès merveilleux du collége germanique, insista sur l'utilité des écoles sacerdotales, et parvint à en faire créer plusieurs sur le modèle de celle de Rome. C'est donc encore à saint Ignace de Loyola qu'on doit la première idée et la création des séminaires qui, aujourd'hui, sont répandus dans le monde entier.

Cependant, les protestants allemands, furieux d'une telle

1. *Bartoli.*

2. Bartoli porte le nombre à vingt-quatre, mais saint Ignace, dans la lettre où il rend compte des commencements de ce collége au cardinal Moroni, ne le porte qu'à vingt.

institution, ne se bornèrent pas à publier, par leurs écrits et leurs prédications, que les Jésuites étaient vendus au pape et aux cardinaux, et que la Compagnie de Jésus était « le fléau de l'Allemagne et de la réforme évangélique ; » sachant bien qu'ils n'aboutiraient par là qu'à exciter le zèle de ces saints religieux, il crurent plus expédient et plus sûr de tenter leur conversion. S'ils avaient pu rendre la Compagnie de Jésus hérétique, il est certain que c'eût été pour eux un assez beau triomphe. Ils en essayèrent.

Un Calabrais, du nom de Michel, se présente à la maison des Jésuites de Rome, et sollicite son entrée au noviciat. Ses yeux baissés, sa contenance modeste, sa parole douce, sa physionomie intelligente, tout en lui séduit et prévient en sa faveur. Ignace de Loyola le reçoit et lui donne le Père Olivier Manare pour compagnon. Il avait déjà passé quelque temps dans la sainte maison, qu'il ne cessait d'édifier, lorsque, s'occupant un jour du réfectoire, dont on lui avait donné le soin, il demande au Père Olivier :

— Pourquoi a-t-on placé là ces images?

— Pour nous inspirer de bonnes et saintes pensées par la vue des sujets qu'elles représentent, ou pour nous rappeler les vertus des saints dont nous voyons les images.

— Eh bien ! voyez comme les opinions diffèrent, répliqua Michel ; j'ai connu, en Allemagne, des hommes de grande science, des docteurs célèbres, qui blâment l'honneur rendu aux images, et le disent même très-coupable. Ils s'appuient sur cette parole de saint Jean : *Gardez-vous des simulacres*.

— Ces docteurs sont moins instruits que vous ne le

pensez, ou ils sont hérétiques; car cette parole de saint Jean ne s'applique qu'aux images des faux dieux, et non à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou des saints.

Michel parut humblement convaincu et ne prolongea pas l'entretien. Quelques jours après, il dit au Père Olivier :

— Pourriez-vous m'expliquer ce que saint Pierre entendait lorsqu'il écrivait: *Les frères qui sont à Babylone vous saluent?* Quelle était cette Babylone?

— L'apôtre parlait de Rome, répondit le Père; car, alors, il y avait une telle confusion de religions, qu'elle méritait bien d'être nommée ainsi.

— Les théologiens d'Allemagne, reprit Michel, l'expliquent de même, avec cette différence qu'ils assurent que saint Pierre parlait ainsi de Rome, parce que l'Antechrist devait un jour y régner sur le siége que David appelle la *chaire de pestilence.*

Le Père Manare était suffisamment édifié sur les doctrines du novice; mais il voulait n'en parler qu'avec les pièces à l'appui. Après avoir noté plusieurs de ses propositions, il parut ébranlé dans sa croyance et l'engagea à faire juger, par le Père Mercurian, trois points de doctrine dont il doutait, et qu'il lui demande d'écrire. Michel accepte et formule par écrit ses propositions.

Le Père Olivier Manare porte au Père Ignace cet écrit et les notes qu'il avait prises lui-même, et il lui raconte tout ce qui s'est passé entre lui et Michel. Saint Ignace en donne avis au cardinal Caraffa, après quoi, il ordonne de dépouiller l'hérétique de l'habit religieux, et de le mettre à la porte de la maison.

Quelque temps après, une personne inconnue envoyait de Venise, à titre d'aumône, une caisse de livres pour la bibliothèque des Jésuites de Rome. On ouvre la caisse : on reconnaît des ouvrages orthodoxes, on s'en réjouit ; car, alors, les livres étaient rares et coûteux ; mais après avoir enlevé les premiers, on ne trouva plus que des auteurs luthériens. Notre saint les fit tous brûler aussitôt.

Ces deux tentatives parurent suffisantes aux hérétiques allemands.

XIII

La Compagnie de Jésus, partout si florissante et partout si aimée, si recherchée, si admirée, était loin d'obtenir en France les succès désirables. Le Parlement la redoutait et la faisait craindre au roi; l'Université n'en voulait pas davantage. L'esprit d'indépendance de ces deux corps, à l'égard de Rome, explique leur éloignement pour un Ordre entièrement dévoué au Saint-Siége.

Un Ordre religieux ne pouvait s'établir en France qu'avec l'autorisation du Parlement. Cette autorisation ayant été refusée à la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola n'avait trouvé qu'un moyen d'y indroduire le germe d'un collége: il avait envoyé à Paris, pour travailler à la sanctification des étudiants, quelques professeurs espagnols, membres de la Compagnie. Dans le nombre de ces professeurs, nous trouvons Emiliano de Loyola, neveu de notre saint, qui lui avait donné la consolation de faire les *Exercices spirituels* sous sa direction avec le plus grand fruit.

Guillaume Duprat, évêque de Clermont et ami de saint Ignace, s'était efforcé en vain d'obtenir l'établissement d'un collége. Il voulait le fonder à ses frais, et offrait dans ce but son hôtel, appelé alors l'hôtel de Clermont, et dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par le

collége Louis-le-Grand; mais les Jésuites n'en pouvaient devenir possesseurs que par des lettres d'enregistrement qu'on refusait d'accorder. A Paris, on renouvelait mille accusations que la calomnie s'efforçait de répandre; on redoutait, à l'égal d'un fléau, ces saints apôtres, qui portaient la lumière au milieu des plus épaisses ténèbres et réformaient tous les lieux où ils passaient.

Les amis du saint fondateur l'encourageaient à démentir hautement les calomniateurs, comme il l'avait déjà fait en plusieurs circonstances; mais il se contenta de répondre:

— Jésus-Christ, en quittant la terre, dit à ses disciples : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.* Prenons ces paroles pour nous en cettte occasion. Il est quelquefois plus à propos de se taire que de parler. Espérons que la vérité se fera jour et se défendra elle-même.

C'est que la Compagnie, quoique bien jeune encore, n'en était plus à son début. Elle avait fait des œuvres admirables, elle avait conquis l'estime et la vénération du monde, elle n'avait plus qu'à suivre sa voie sans s'inquiéter des obstacles dont elle était traversée de loin en loin par l'ennemi de tout bien.

Les Jésuites que notre saint avait envoyés à Paris s'étaient campés au collége des Lombards [1], en attendant que la Providence leur permît de former un établissement, et ils priaient avec ardeur, pleins de confiance dans l'avenir, lorsqu'une circonstance toute providentielle vint seconder leurs vues.

[1] Rue des Carmes, 23.

Le roi de France, Henri II, envoie le cardinal de Guise à Rome, avec mission d'engager le pape et le duc de Ferrare dans une ligue contre l'empereur d'Allemagne. Ignace le voit, lui explique son Institut, lui dit que son but principal est de combattre l'hérésie et de procurer la gloire de Dieu par la sanctification des âmes. Il ajoute qu'un des moyens les plus efficaces pour arriver à ce double but est l'éducation chrétienne de la jeunesse, et que pour cela il faut des colléges chrétiens.

Le cardinal goûte la pensée du saint fondateur, et obtient, dès son retour à Paris, des lettres patentes du roi, autorisant l'établissement de la Compagnie de Jésus en France. Mais ces lettres devant être enregistrées au Parlement, les difficultés se renouvellent. Il n'y avait point de profès parmi les Jésuites de Paris ; Ignace envoie la formule au Père Jean-Baptiste Viole, et lui ordonne de faire ses vœux entre les mains de l'évêque de Clermont ; l'évêque, malade dans le moment, prie l'abbé de Sainte-Geneviève de les recevoir. Guillaume du Prat ne pouvant encore faire don de son hôtel à la Compagnie, et ne voulant pas laisser un profès au collége des Lombards, prête son hôtel aux Jésuites et les y installe.

Ainsi commença le premier collége de la Compagnie de Jésus dans la province de France ; mais il ne put s'y développer aussi rapidement qu'ailleurs, en raison de l'opposition persistante de l'Université et du Parlement, opposition qui ne céda, quelques années plus tard, que devant l'autorité de la volonté royale.

Cependant Ferdinand, roi des Romains, renouvelait ses

sollicitations auprès d'Ignace de Loyola, afin d'obtenir le Père Canisius pour l'évêché de Vienne. Le saint fondateur, inébranlable dans sa volonté d'éloigner toute dignité de sa chère Compagnie, conjure le pape de ne pas céder, s'il ne veut la destruction d'un Ordre dont l'humilité fait la force et la vie, et lui demande de ne rien décider sans le lui dire ; le pape le lui promet. L'ambassadeur de Ferdinand, découragé du côté d'Ignace, qu'il ne peut vaincre, supplie le pape d'ordonner au Père Canisius l'acceptation du siége de Vienne, malgré l'opposition du saint fondateur :

— Oh ! cela, jamais ! répond Jules III ; nous avons besoin des Jésuites !

Lorsque l'ambassadeur se fut retiré, le pape, s'adressant au cardinal de Santa-Croce, lui dit :

— Un Ordre, si utile à l'Eglise, serait bientôt détruit si les dignités y pénétraient ; car elles ouvriraient la porte à l'ambition, et la Compagnie, perdant alors son esprit propre ne serait plus elle-même.

Le roi des Romains fut obligé de céder encore cette fois devant l'inflexibilité d'Ignace. Le cardinal de Carpi disait, à propos de cette fermeté si énergique de notre saint : « Le clou est enfoncé, rien ne saurait l'arracher ! » Ignace ne céda pas davantage lorsque le pape désira élever François de Borgia à la dignité de cardinal. Le saint Jésuite, qui avait déjà tout fait pour éviter cet honneur, apprenant qu'on s'en occupait encore, demande à s'éloigner de Rome, et part furtivement, laissant son Père Ignace repousser le chapeau qu'on voulait lui donner malgré lui. Ignace parvient à conjurer le danger ; mais l'année suivante, 1552,

c'était l'empereur lui-même qui voulait voir le duc de Gandie cardinal, et faisait exprimer son désir au souverain Pontife, par son ambassadeur à Rome. Saint Ignace prie, agit, obtient enfin que cette dignité ne soit pas imposée malgré lui au Père de Borgia, et fait écrire à ce dernier, par le Père de Polanco, une lettre où nous trouvons les détails de cette intéressante négociation :

« MON TRÈS-CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

« Nous savions déjà combien Votre Révérence se rend agréable à Dieu par son esprit d'humilité et de simplicité, et nous le reconnaissons plus clairement encore, maintenant qu'il vient de nous préserver de la haute dignité qu'on voulait vous imposer.

« Il y a environ dix à douze jours, qu'en sortant du consistoire, le cardinal della Cueva fit entendre à notre Père qu'on était décidé à vous nommer cardinal. Je fus obligé, ce jour-là, d'aller parler au cardinal Maffeo, et il m'apprit cette nouvelle avec une grande joie. Je repoussai cette idée comme contraire à l'esprit de notre état. — Et moi je vous dis, reprit le cardinal, que je voudrais que votre ordre fût une pépinière d'évêques et de cardinaux.

« Mais notre Père Ignace, après en avoir conféré avec le cardinal della Cueva et sondé ses dispositions, ainsi que celles de plusieurs autres, résolut d'en parler directement au pape, et le fit de manière à convaincre Sa Sainteté que votre genre de vie actuel tournait plus au service de Dieu et à sa gloire, que ne le ferait votre élévation. Elle ajouta

même qu'elle enviait votre position et la préfèrerait au souverain pontificat; car vous n'aviez à vous occuper que de Dieu, tandis que son esprit en était distrait par trop de soins.

« Donc, il demeura convenu qu'on ne vous enverrait pas le chapeau contre votre désir, et à moins d'une certitude entière que vous l'accepteriez. Que Votre Révérence voie maintenant si elle le désire. Notre Père a déjà dit au pape que la seule crainte du chapeau vous avait fait sortir de Rome, malgré un temps si froid et si mauvais. Il a encore parlé de cela aux principaux cardinaux, et a fait parler aux autres, ainsi qu'à l'ambassadeur don Diego de Mendoza, pour leur faire bien comprendre la disposition du pape. Chacun voudrait vous voir, il est vrai, dans le sacré collége; mais après tout, plusieurs personnes sont demeurées convaincues que la chose n'était pas à propos.

« Ce projet est par conséquent abandonné, puisqu'on l'a remis à la décision de Votre Révérence qui, je le sais, aimerait mieux aller tête nue au soleil et à la pluie, que de la couvrir de ce chapeau. En échange de la bonne nouvelle que je vous transmets, je vous demande de dire pour moi une messe du Saint-Esprit, pour que j'en obtienne la grâce de le mieux servir. Rome, 1er juin 1552. Par ordre de notre Père Ignace. Votre serviteur en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« JUAN DE POLANCO[1]. »

[1] *Bartoli.*

Saint Ignace écrivit lui-même la lettre suivante à saint François de Borgia :

« Que la grâce suprême et l'amour éternel du Christ Notre-Seigneur, nous soient toujours en aide et constamment favorables.

« Au sujet du chapeau rouge, je crois devoir, pour la plus grande gloire de Dieu, vous dire comme à moi-même tout ce que je pense. En apprenant que l'empereur voulait vous élever au cardinalat, et que le pape y consentait, je résolus de tout faire pour l'empêcher. Néanmoins, comme de part et d'autre les raisons étaient solides, et que j'étais incertain de la volonté divine, j'ordonnai à tous les prêtres de la maison de dire la messe, et à tous les laïques de prier pendant trois jours, afin que je fusse dirigé, en toute cette affaire, pour la plus grande gloire de Dieu. Pendant les deux premiers jours, aux heures où je considérais la chose et pesais les raisons des deux côtés, j'étais hésitant, je n'éprouvais ni la confiance, ni la liberté nécessaires pour prendre une décision ; et je me disais : Comment connaîtrai-je ce que Dieu Notre-Seigneur veut que je fasse? Dans d'autres moments, aux heures de l'oraison, mes inquiétudes cessaient et je retrouvais ma sécurité ordinaire en recommandant cette affaire à Dieu Notre-Seigneur. Enfin, après avoir lutté ainsi, dans le doute, entre la crainte et la confiance, le troisième jour je me sentis éclairé pendant l'oraison. Toutes mes incertitudes disparurent, et je me trouvai fortement affermi dans la volonté d'agir auprès du pape et des cardinaux pour empêcher l'affaire. J'étais certain, et je

le suis encore, que si je ne prenais toutes les mesures possibles pour vous éviter la pourpre, Dieu Notre-Seigneur me demanderait un jour un compte terrible de ma conduite.

« Il peut se faire que Dieu me pousse à agir dans ce sens, tandis qu'il pousse les autres à agir dans un sens opposé, et cela pour qu'à la fin la volonté de l'empereur soit satisfaite. Que Dieu Notre-Seigneur fasse que tous nous procurions sa plus grande gloire, et que tout cela tourne à sa louange. Il est convenable, à mon avis, que vous répondiez à la lettre que maître Polanco vous écrit de ma part, et que vous exprimiez nettement le sentiment que Dieu vous inspirera en cette circonstance. Il faut que votre lettre soit conçue de telle manière qu'on puisse la communiquer autant qu'il sera nécessaire, après avoir recommandé la chose à Dieu Notre-Seigneur, afin qu'en tout ce qui nous concerne, il accomplisse sa très-sainte volonté, pour la plus grande gloire de la Majesté divine.

« IGNACE. »

« Rome, 1er juin 1552. »

François de Borgia repoussa énergiquement la dignité que la majesté impériale voulait lui imposer, et saint Ignace remercia Dieu, dans toute la joie de son âme, d'avoir préservé sa Compagnie du fléau qu'il redoutait le plus pour elle.

Au milieu de ces graves et importantes occupations, notre saint reçut une lettre de son parent, le duc de Najera, qui

le consultait sur l'alliance projetée entre un Loyola et une Ozaete, l'un et l'autre ses parents. La réponse de saint Ignace montre combien il était détaché de toutes les choses de la terre ; on ne la lira pas sans intérêt, car si elle fait connaître son éminente sainteté, elle fait en même temps deviner la bonté de son grand cœur :

« Que la souveraine grâce et l'amour éternel du Christ Notre-Seigneur vous salue et vous visite de ses dons suprêmes et de ses grâces spirituelles !

« Juan de Guevara [1] m'a remis votre lettre du 21 février. Je n'emploierai pas pour m'excuser de ne vous avoir pas encore écrit jusqu'ici, une excuse autre que celle-ci ; elle est souveraine et manifeste. Ceux qui ont renoncé au monde pour suivre Jésus-Christ avec plus de perfection, doivent également répudier et oublier tout ce qui est du monde, pour se livrer avec plus d'ardeur à la méditation et à la poursuite des choses célestes. Voilà pourquoi tout ce qui n'est que devoir d'urbanité ils le fuient, afin de se dépenser avec plus de zèle aux choses de Dieu ; mais si quelque occasion s'était offerte à moi de vous servir pour la gloire de Dieu, je l'aurais saisie avec empressement, et, selon ma petitesse, je vous eusse montré par quels liens je me crois lié à vous et à toute votre famille. Vous auriez vu

[1] Fils ou petit-fils de dona Maria de Guevara, qui avait soigné l'enfance de saint Ignace. On se souvient qu'ayant perdu ses parents dans son bas âge, il fut confié à sa tante de Guevara. Le duc de Najera, qui lui écrit aujourd'hui, devait être fils ou petit-fils de celui qui avait fait son éducation militaire. Une phrase de la réponse du saint semble l'indiquer.

aussi par quel enchaînement de bienfaits je comprends que je suis lié à vos pères. La seule chose qui me fut possible, vous recommander à Notre-Seigneur, je l'ai toujours faite, et j'accomplirai ce devoir jusqu'à la fin. Je prierai Dieu qu'il conserve avec le plus de bonheur possible, vous et tous les vôtres ; qu'il vous défende et vous gouverne par une protection spéciale de sa grâce pour la gloire de son nom.

« Quant au mariage au sujet duquel vous m'écrivez, c'est une chose qui, de sa nature, est si incompatible avec ma profession, que je prends le parti de m'abstenir, tout intérêt de ce genre étant trop contraire et trop opposé aux préoccupations et aux habitudes de ma vie.

« Je puis vous affirmer, et en toute vérité, que je n'ai pas écrit, même une seule lettre à un seul des membres de la famille de Loyola, depuis dix ou onze ans. Je me suis dit que, puisque je renonçais à tout dans le monde, à tout entièrement, j'avais aussi quitté cette famille pour Jésus-Christ et que je ne devais plus m'y attacher, ni la considérer comme mienne, elle que j'avais quittée avec une détermination si assurée, si réfléchie. Mais si, cependant, vous jugez qu'il importe à la gloire de Dieu que ces deux familles et seigneuries se fondent en une et s'associent ; si vous pensez que ce projet servirait à la fois, et la fin que nous devons tous avoir devant les yeux, et l'intérêt des deux familles, alors, je suis d'avis que vous mandiez près de vous le seigneur d'Ozaete et Martino Garzia, mes neveux, et que vous vous entendiez avec eux. De l'un et de l'autre dépendra la solution, comme je l'ai exposé longuement à

Juan de Guevara ; c'est pourquoi je laisse toute cette affaire à votre sage appréciation.

« Je prie Dieu de nous montrer toujours la lumière de sa volonté, et de nous accorder, dans son infinie bonté, la grâce de l'accomplir pleinement.

« IGNACE. »

« Rome, 26 août 1552. »

Cependant, les immenses succès de la Compagnie en Portugal lui étaient devenus nuisibles. L'esprit de pauvreté s'altérait par l'abondance de biens dont les colléges étaient comblés de la part du roi et de tous les grands du royaume. L'esprit d'obéissance s'affaiblissait par le gouvernement trop doux et trop faible de Simon Rodriguez. Le bon Provincial se faisait chérir par sa bonté et sa douceur, mais il manquait de la fermeté nécessaire pour maintenir, dans toute sa vigueur, le premier esprit de l'Institut. Supérieur de cettte province depuis douze ans, presque tous les Pères de Portugal avaient été reçus et formés par lui, et semblaient ne pas se douter qu'il y eût à Rome une autorité supérieure à celle de leur Père Rodriguez.

Ignace de Loyola, reconnaissant ces inconvénients d'un gouvernement trop prolongé, avait voulu rappeler à Rome le Père Rodriguez ; mais le roi de Portugal, dont il élevait le fils aîné, avait prié notre saint de le lui laisser. Ignace avait cédé pour le moment, et avait ensuite négocié avec Jean III le changement du gouverneur de l'infant : le Père Luiz Gonzalez de Camara avait remplacé Simon Rodriguez,

lequel venait d'être nommé Provincial en Espagne. Pour lui, c'était un exil. Il va trouver le roi et lui demande s'il consentira à son éloignement du Portugal; Jean III lui répond affirmativement, ajoutant :

— Pour moi, Père Simon, la voix de votre saint Père Ignace est celle de Dieu même; je ne saurais lui résister.

Rodriguez se retire mécontent et va au collége de Coïmbre où il est aimé comme un père, et où tous les esprits s'irritent de l'ordre qui l'envoie en Espagne. Le Père Gomez part, court à Lisbonne, supplie le roi de demander à Ignace la prolongation de la charge de Provincial pour Rodriguez; le roi refuse. Gomez rapporte au collége de Coïmbre cette triste nouvelle, et, en même temps, le Père Mirone se présente avec l'ordre d'Ignace, qui le nomme Provincial de Portugal, et enjoint à son prédécesseur de lui céder la place et de se rendre sans délai en Espagne.

Les difficultés étaient grandes pour le Père Mirone. Il avait à remettre en vigueur, dans le collége de Coïmbre, la discipline affaiblie par la longue et facile administration du Père Rodriguez; et, au lieu de se prêter à ses vues, on se livrait aux regrets d'avoir perdu le Père Rodriguez, dont on redemandait hautement l'administration. Le Père Gudino, nouveau recteur du collége, expulsa les scolastiques les plus insoumis, plusieurs se retirèrent volontairement, et ceux qui restèrent ne tardèrent pas à tomber dans l'excès des mortifications et des pénitences corporelles, tant ils désiraient expier les infractions qui avaient eu lieu. C'est à cette occasion, que saint Ignace écrivit au collége de

Coïmbre la lettre suivante sur l'obéissance, lettre que tous ses historiens ont reproduite, et qui sera toujours admirée :

Ignace de Loyola aux Frères de la Compagnie de Jésus qui sont en Portugal. La grâce et l'amour éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je ressens, mes très-chers frères en Jésus-Christ, une grande joie dans l'âme lorsque j'apprends avec quel soin vous travaillez à la perfection, et avec quelle ardeur vous vous appliquez à procurer la gloire de Dieu par la miséricorde de celui qui vous ayant appelés à cet institut, vous y retient par sa bonté, pour vous conduire à cette bienheureuse fin à laquelle ceux qu'il a élus ont le bonheur d'arriver.

« Et quoique je désire à la vérité que vous soyez fidèles à la pratique de toutes les vertus, je souhaite néanmoins sur toutes choses, comme je vous l'ai fait connaître autrefois verbalement, que vous soyez parfaits dans la vertu d'obéissance, non-seulement à cause des grands avantages qui accompagnent cette vertu, ce qu'on peut justifier évidemment par un grand nombre de passages, tant du Nouveau que de l'Ancien Testament ; mais aussi parce que, selon les sentiments de saint Grégoire-le-Grand, l'obéissance est la vertu qui produit et qui conserve toutes les autres dans l'âme. *Obedientia sola virtus est quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit.* (Lib. I, Mor. c. 12.) Tandis que celle-là sera florissante, les autres le seront aussi, et elles

produiront des fruits tels que je vous les souhaite, et que celui-là le demande de vous, qui s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, a racheté par son obéisssance ceux qui s'étaient perdus par le mépris qu'ils avaient fait de cette grande vertu.

« Que tous ceux qui prétendent servir Dieu dans cette Compagnie, se signalent donc par la perfection de leur obéissance et par un renoncement général à leur propre volonté et à leur jugement. Je veux que les véritables enfants de cette société se distinguent des autres par cette marque ; surtout qu'ils ne jettent jamais les yeux sur ceux auxquels ils obéissent, mais sur Notre-Seigneur Jésus-Christ pour l'amour duquel ils obéissent. Car il ne faut pas obéir au supérieur parce qu'il a beaucoup de prudence, de sagesse et de sainteté, mais parce qu'il tient la place de Jésus-Christ qui dit : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* (Luc, 10.) Comme aussi, si le supérieur était privé de ces qualités, il ne faudrait pas pour cela se relâcher de l'obéissance, d'autant qu'il représente celui dont la sagesse ne peut se tromper, et que Dieu même supplée à tout ce qui pourrait manquer de sainteté et des autres vertus nécessaires à celui qui a l'honneur d'être son lieutenant et son ministre. Car le Fils de Dieu ayant dit en termes formels, *que les docteurs de la loi et les pharisiens étaient assis sur la chaire de Moïse,* ajoute : *Gardez exactement et observez ce qu'ils vous ordonnent, mais donnez-vous bien de garde de les imiter dans leurs actions.* (Matth. 13.)

« C'est pourquoi je désire que vous ayez un soin spécial et une application particulière de reconnaître Notre-Seigneur

Jésus-Christ en tous vos supérieurs, et que vous rendiez à la majesté souveraine de Dieu, en leur personne, le respect et l'obéissance que vous lui devez; et cela vous surprendra bien moins si vous faites réflexion que l'apôtre saint Paul nous recommande d'obéir aux puissances séculières et aux idolâtres comme à Jésus-Christ, duquel toute puissance bien réglée prend son origine : *Obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même ; ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais faites de bon cœur la volonté de Dieu comme étant serviteurs de Jésus-Christ, et servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur, et non les hommes.* (Ephes. 6.) Et par là vous pouvez juger vous-mêmes de quelle manière un religieux doit considérer son supérieur, à la conduite duquel il s'est abandonné; s'il doit le regarder simplement comme un homme et s'il ne doit pas le respecter et le considérer comme le lieutenant et le vicaire de Jésus-Christ.

« Je souhaite aussi de tout mon cœur que vous sachiez et que vous soyez pleinement convaincus que cette première sorte d'obéissance qui fait qu'on se contente d'exécuter la chose que le supérieur commande, est très-imparfaite et fort défectueuse, et qu'elle ne mérite pas de porter le nom de vertu, si elle en demeure là et si elle ne monte jusqu'au second degré qui fait une même chose de notre volonté et de celle du supérieur, et les unit toutes deux tellement ensemble, que l'une et l'autre veut la même chose ou ne la veut pas. C'est pour cela qu'on lit dans l'Écriture, que

l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. *Melior est obedientia quam victima.* (I Rois, 15.) Parce que, comme dit saint Grégoire-le-Grand, au livre premier de ses Morales (chap. 12), par le sacrifice, on offre à Dieu une chair étrangère, et par l'obéissance, on lui immole sa propre volonté; et parce que cette faculté de notre âme est très-excellente, de là vient que l'offrande que nous en faisons à Dieu par l'obéissance mérite d'être fort estimée.

« De là vous pouvez juger dans quelle erreur et dans quel aveuglement sont ceux qui se persuadent faussement qu'on peut, non-seulement dans les choses qui regardent la chair et le sang se dispenser de l'obéissance qu'on doit aux supérieurs, mais encore dans les choses saintes, telles que sont les jeûnes et les autres actions de cette nature. Qu'ils écoutent ce que Cassien remarque fort sagement dans la conférence de l'abbé Daniel. « C'est, dit-il, une égale désobéissance « de violer les commandements de son supérieur, ou pour « un trop grand désir du travail ou pour l'amour de l'oisi- « veté; et il est également dangereux de blesser la règle du « monastère, ou pour trop veiller ou pour trop dormir; ce « n'est pas un moindre mal de désobéir à son abbé en lisant « quand il faut se reposer, qu'en dormant lorsqu'il faut « lire. »

« L'action de Marthe fut sainte, la contemplation de Madeleine le fut aussi, la pénitence et les larmes dont elle arrosa les pieds de Jésus-Christ le furent de même; mais il a fallu que toutes ces choses se soient passées en Béthanie, c'est-à-dire dans la maison d'obéissance; pour nous faire entendre, dit saint Bernard, que les actions les plus saintes,

comme sont le repos de la contemplation, les larmes d'une âme pénitente, etc., ne peuvent être agréables à Jésus-Christ si elles se passent hors de Béthanie, c'est-à-dire hors de la maison d'obéissance. C'est pour cela que je vous avertis, mes très-chers frères, de renoncer, autant qu'il vous sera possible, à votre propre volonté; abandonnez et consacrez la liberté que Dieu vous a donnée, entre les mains de vos supérieurs, et ne croyez pas que votre liberté diminue lorsque par votre obéissance vous soumettez cette même liberté à celui qui vous l'a donnée; car, bien loin de la perdre et de l'anéantir par cette conduite, vous l'augmenterez et lui donnerez toute la perfection dont elle est capable, parce qu'alors vous aurez pour règle de vos actions la volonté de Dieu qui vous est manifestée par celui qui vous commande en son nom.

« Il faut donc prendre garde sur toutes choses que, devant considérer la volonté de votre supérieur comme celle de Dieu même, vous ne devez jamais attirer sa volonté à vos desseins en le portant à faire ce qui vous plaît; car ce serait renverser l'ordre de la sagesse de Dieu, si, au lieu de conformer votre volonté à la sienne, vous prétendiez régler la volonté de Dieu par la vôtre. En effet, ceux-là se trompent grossièrement, lesquels, aveuglés par leur amour-propre, croient être obéissants, lorsque, par leurs artifices, ils ont porté le supérieur à faire ce qu'ils désirent.

« Écoutez ce que dit là-dessus saint Bernard qui était très-expérimenté en cette matière : « Si quelqu'un, dit-il, « ouvertement ou secrètement fait en sorte que son père « spirituel lui commande ce qu'il désire, il se trompe lui-

« même, il se flatte sans sujet, s'il croit pratiquer en cela « la vertu d'obéissance. Car, ce n'est pas lui qui obéit à son « supérieur, mais c'est son supérieur qui lui obéit. »

« Cela supposé, il faut que celui qui prétend acquérir cette vertu monte à ce second degré d'obéissance et qu'il ne se contente pas de faire simplement ce qu'on lui commande, mais il faut qu'il règle sa volonté sur celle de son supérieur, et qu'il se dépouille entièrement de la sienne pour suivre en toutes choses celle de Dieu, qui lui sera manifestée par son supérieur.

« Il faut que celui qui veut entièrement se sacrifier à Dieu et sans réserve, après qu'il lui a offert sa volonté, lui offre encore son entendement, et c'est le troisième et le plus haut degré de la vertu d'obéissance, qui consiste non-seulement à vouloir ce que le supérieur veut, mais encore à avoir les mêmes sentiments et à soumettre son jugement à ses décisions, autant qu'une volonté soumise peut fléchir l'entendement. Car, quoique cette puissance de l'âme ne soit pas aussi libre que la volonté et qu'elle soit déterminée naturellement à embrasser tout ce qui porte l'image et la ressemblance de la vérité, il y a néanmoins certaines occasions dans lesquelles la vérité n'étant pas assez claire pour forcer l'entendement à la recevoir, il peut s'attacher plutôt à un parti qu'à l'autre, selon que la volonté le déterminera, et c'est en cette conjoncture que celui qui fait profession de l'obéissance doit suivre le sentiment de son supérieur et être de son avis. Comme l'obéissance est une espèce d'holocauste par lequel un religieux s'immole sans réserve à son Créateur, par les mains de ses ministres, et comme cette

vertu est aussi un renoncement général et entier, par lequel un religieux abandonne volontairement sa liberté pour la consacrer à la providence de Dieu, sous la conduite et par les ordres de son supérieur, il faut avouer que l'obéissance ne se contente pas de la simple exécution de la chose que le supérieur commande et de la volonté qui l'exécute avec joie, mais qu'elle exige encore la soumission de l'entendement, qui fait que l'intérieur est persuadé intérieurement que tout ce que le supérieur ordonne et approuve, est bon et juste, autant, comme je l'ai déjà dit, que sa volonté pourra soumettre l'entendement.

« Plût à Dieu que cette obéissance de l'entendement fût aussi parfaitement connue et aussi fidèlement pratiquée qu'elle est agréable à Dieu et nécessaire à tous ceux qui vivent en religion ; car, comme dans le globe céleste il est d'une nécessité absolue, afin que l'un entraîne l'autre, que l'inférieur soit placé sous le supérieur, avec une certaine proportion et un certain ordre, il faut de même parmi les hommes que lorsque l'un est gouverné par l'autorité de l'autre, ce qui se fait par l'obéissance, il faut, dis-je, nécessairement, que celui qui dépend de la volonté de l'autre soit soumis à sa direction et reçoive ses impressions. Or, il est impossible que cette manière d'obéir avec perfection subsiste, si le sentiment et la volonté des inférieurs sont différents de ceux des supérieurs.

« Que si après cela nous venons à faire réflexion sur la fin et la cause de l'obéissance, nous verrons que notre entendement se peut aussi bien tromper que notre volonté dans le choix des choses qui nous sont convenables

Or, comme pour empêcher que notre volonté ne tombe dans quelque dérèglement, il est nécessaire qu'elle soit unie à celle du supérieur, de même, de peur que notre entendement ne se trompe, nous le devons conformer à celui de notre supérieur. *Ne vous appuyez point sur votre prudence*, dit la sainte Écriture ; et c'est un sentiment commun parmi les sages, qu'il faut nous défier de nos propres lumières et de notre prudence, même dans les choses du monde, et surtout dans nos propres affaires, dans lesquelles difficilement pouvons-nous porter un jugement équitable, à cause du dérèglement de nos passions. S'il est donc vrai que dans nos propres affaires nous devons soumettre notre jugement à celui d'un autre, quoiqu'il ne soit pas notre supérieur, à plus forte raison devons-nous préférer le jugement de celui à la conduite duquel nous nous sommes entièrement abandonnés, le regardant comme le lieutenant de Dieu, l'interprète de sa volonté ; cette précaution est d'autant plus nécessaire à l'égard des personnes spirituelles et des affaires du salut, que le danger est plus grand.

« Que si cette obéissance de l'entendement vient à nous manquer, il est impossible que la soumission de notre volonté, en exécutant les choses qui lui sont prescrites, ne soit extrêmement défectueuse, car la nature a disposé les puissances de notre âme de telle manière, que celles que nous appelons affectives suivent naturellement celles que nous appelons appréhensives. De là vient que dans les choses que l'entendement désapprouve, la volonté ne saurait obéir longtemps sans se faire une violence extrême... La force qui est nécessaire pour entreprendre

des choses difficiles nous abandonne ; la vigueur, le mérite et tout ce que l'obéissance a de plus excellent nous manquent, et la douleur et le chagrin, la lassitude, les murmures, les excuses, et une foule de grands et grossiers défauts qui ruinent entièrement le prix et la valeur de l'obéissance, succèdent à leur place. C'est pourquoi saint Bernard, parlant de ceux qui supportent avec peine qu'on leur commande des choses qui ne leur sont pas agréables, dit : Si vous ne faites pas avec plaisir ce qui vous est commandé, si vous jugez et condamnez témérairement votre supérieur, si vous murmurez intérieurement contre lui, quoique vous exécutiez au dehors ce qu'il vous commande, on ne peut pas dire que vous pratiquez véritablement l'obéissance, mais vous vous en servez comme d'un voile pour couvrir votre malice. Que si vous cherchez la paix et la tranquillité de l'esprit, il est certain que celui-là n'en jouira jamais qui portera au dedans de lui-même le sujet de son trouble, c'est-à-dire l'opposition de son propre jugement à la loi de l'obéissance.

« Tout ce que nous venons de dire jusqu'ici fait assez voir combien l'obéissance de l'entendement est nécessaire.

« Il est également facile de prouver combien cette vertu est parfaite et combien elle est agréable à Dieu. Premièrement, parce que c'est par elle qu'on lui consacre la partie de l'homme la plus excellente, et celle qui lui est la plus chère. En second lieu parce que celui qui obéit de la manière que nous venons de dire, devient un holocauste vivant et très-agréable à Dieu, ne se réservant rien et lui donnant tout ce qu'il lui peut donner. Enfin, parce que

c'est elle qui fait entreprendre à l'homme un combat fort difficile, dans lequel celui qui obéit se surmonte lui-même et renonce à cette inclination naturelle que nous avons de suivre et d'adhérer à nos sentiments. D'où vient que quoiqu'il semble que ce soit le propre de l'obéissance de perfectionner la volonté, puisque c'est elle qui la rend dépendante et soumise au moindre signe de son supérieur ; néanmoins cette obéissance se doit encore étendre sur l'entendement, comme nous l'avons dit, pour le faire entrer parfaitement dans tous les sentiments de celui duquel nous dépendons. Et de cette manière il arrive qu'en joignant les forces de la volonté avec celles de l'entendement, nous exécutons avec beaucoup de promptitude ce que nos supérieurs nous commandent.

« Or, voici les moyens que je vous propose pour acquérir cette obéissance de l'entendement.

« Le premier consiste à ne regarder jamais le supérieur comme une personne sujette à beaucoup de défauts et de faiblesses ordinaires aux hommes, mais à considérer uniquement en lui Jésus-Christ qui est la souveraine sagesse, la bonté consommée et la charité infinie qui ne peut être trompée. — Par conséquent vous devez recevoir leur commandement et écouter leur voix comme celle de Dieu même.

« Le second moyen que je vous propose consiste en l'obligation que vous avez de défendre et de justifier avec zèle tout ce que le supérieur commande, et de ne le condamner ni de ne le contredire en aucune manière.

« Le troisième moyen que je vous propose pour acquérir cette soumission d'esprit, qui est le plus facile et le plus

sûr, et qui a été mis en pratique par les saints Pères, consiste en ce que vous soyez bien persuadé que ce que le supérieur vous ordonne n'est autre chose que le commandement et la volonté de Dieu. Car, comme nous sommes portés à croire avec une grande soumission d'esprit les vérités que la foi nous propose, de même dans les choses que le supérieur commande, nous devons nous soumettre en aveugles et obéir fort exactement et sans aucune sorte d'examen.

C'est ainsi, comme il y a grande apparence, qu'obéit Abraham lorsque Dieu lui commanda d'immoler son unique fils Isaac. C'est de cette maniere qu'ont pratiqué l'obéissance plusieurs saints Pères du nouveau Testament, dont Cassien fait mention, et, entre autres, l'abbé Jean, qui n'examinait jamais si les choses qu'on lui commandait étaient utiles : ainsi, avec un travail infatigable, il arrosa durant un an un arbre qui était sec. Et on a vu souvent que Dieu a fait connaître par de grands miracles que cette obéissance lui était fort agréable.

Il cite ensuite l'exemple de saint Maur qui, étant entré dans un lac par un ordre du supérieur, marcha sur l'eau, et celui d'un autre religieux qui ayant reçu l'ordre d'amener une lionne au supérieur, le fit sans aucune difficulté.

Il ajoute que cette subordination doit être observée non-seulement par les particuliers à l'égard de leurs supérieurs immédiats, mais aussi par les recteurs et supérieurs envers les provinciaux, et par ceux-ci envers le général. Sans cela, point de bon gouvernement. C'est ainsi que la Providence divine a tout établi parmi les hiérarchies des anges, parmi les corps célestes, etc. » Il continue :

« C'est pourquoi, pour finir cette lettre par où je l'ai commencée, je vous conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne s'est pas contenté d'enseigner la vertu d'obéissance par ses paroles, mais qui a bien voulu nous en donner l'exemple en se rendant obéissant jusqu'à la mort, appliquez-vous de tout votre cœur à cette vertu. Animés du désir de remporter une glorieuse victoire en vous surmontant vous-mêmes, assujettissez à votre supérieur la partie de l'âme la plus excellente et la plus difficile à vaincre, c'est-à-dire votre entendement et votre volonté, afin que la connaissance et l'amour sincère de Jésus-Christ attirant parfaitement en soi vos cœurs, il les gouverne et les conduise durant le cours de cette vie, et que vous puissiez arriver, avec beaucoup d'autres que vous aurez attirés par vos soins et vos exemples, à la dernière et très-heureuse fin, qui est la béatitude éternelle. Je me recommande fort à vos prières.

« IGNACE. »

» A Rome, le 26 mai 1553. »

Simon Rodriguez était dans l'Aragon, d'où il écrivait lettre sur lettre à saint Ignace pour demander son retour en Portugal. Le saint lui permit de se rendre dans la maison de campagne du collége de Coïmbre, puisqu'il disait avoir besoin de l'air natal pour remettre sa santé; mais il fut forcé enfin de le rappeler à Rome et lui écrivit, pour lui en donner l'ordre, une des lettres qui révèlent le plus toute la

bonté de son cœur de père. Nous l'emprunterons à la vie de notre saint, par le Père Genelli :

« Maître Simon Rodriguez, fils bien-aimé en Notre-Seigneur, j'ai lu et pesé attentivement vos lettres du 10 février, du 23 et du 26 mars, du 12 avril, et beaucoup d'autres que vous m'avez écrites de là-bas; je sens et reconnais que votre présence ici est nécessaire pour le repos et la consolation spirituelle des religieux de notre Compagnie qui demeurent en Portugal. J'ai besoin de vous d'ailleurs pour vous consulter sur des mesures générales concernant la Société tout entière, et dont je ne puis vous entretenir par lettre. J'ai donc résolu en Notre-Seigneur, de vous faire venir à Rome, malgré la fatigue que vous causera ce voyage. Et comme c'est là une affaire importante, je vous commande, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en vertu de la sainte obéissance, de venir par mer ou par terre, comme vous le jugerez plus convenable, et cela, le plus promptement possible. Vous aurez donc à vous mettre en route huit jours après avoir reçu cette lettre, et vous continuerez votre voyage sans vous arrêter. Je prie Dieu qu'il vous accompagne et vous conduise.

« Mon fils Simon, croyez-moi, votre arrivée ici sera pour votre âme et pour la mienne une source de consolation en Notre-Seigneur, et tout ce que nous désirons tous les deux pour la plus grande gloire de Dieu s'accomplira. En attendant, saisissez avec ferveur le but que nous voyons, et si votre piété n'est pas encore ce qu'elle doit être, Dieu Notre-Seigneur l'augmentera, pourvu que vous ne vous laissiez point détourner du voyage que je vous commande. Sou-

venez-vous que lorsque je n'avais encore aucune autorité sur vous, vous partîtes sans retard, sur ma proposition, pour le Portugal, avec la fièvre quarte, et que Dieu vous rendit la santé. Que sera-ce donc de ce voyage que vous faites par obéissance, et sans être aussi malade que vous l'étiez alors? Maître Simon, partez promptement, comme je vous l'ai dit plus haut, et soyez sûr que nous trouverons ici la santé spirituelle et corporelle pour la plus grande gloire de Dieu. Ayez en toute chose confiance en moi, et vous serez content en Notre-Seigneur.

« Rome, 12 juillet 1553. »

Rodriguez obéit; mais arrivé à Venise, il se trouva si malade qu'il ne put aller plus loin.

Ignace rétablit ainsi l'esprit de l'Institut dans le collége de Coïmbre, toujours si célèbre par les hommes remarquables qu'il a produits. Notre saint ne se borna pas là : il adressa une circulaire à tous les supérieurs de la Compagnie, pour leur ordonner de renvoyer tous les sujets qui se montreraient opiniâtres dans leurs idées et peu soumis en toutes choses.

Peu après, le livre des *Exercices spirituels* fut attaqué, à Salamanque, pour sa doctrine, bien qu'il fût accompagné de la bulle apostolique qui l'approuvait de tous points. Mais l'auteur de ce bruit ne tarda pas à être réduit au silence par les imposantes autorités qui prirent la défense des *Exercices* et condamnèrent ses ennemis.

XIV

Si les persécutions ne manquaient pas à l'œuvre divine accomplie par Ignace de Loyola, les consolations ne manquaient pas non plus au saint fondateur et à son héroïque Compagnie. On a vu tout le bien déjà fait par ces apôtres toujours infatigables, et combien de pays ils ont déjà parcourus, réformant le clergé et les ordres religieux, portant les peuples à la pénitence, attaquant l'hérésie, convertissant une grande partie des protestants de l'Allemagne, ranimant partout l'esprit du Christianisme qui s'éteignait, et opérant des prodiges.

La Corse n'avait pas encore été visitée par eux. Ses habitants, aussi peu chrétiens qu'ils étaient peu gouvernables, s'étaient fait une réputation de sauvagerie telle, que lorsqu'ils envoyèrent des députés à Charles-Quint pour lui dire qu'ils se donnaient à son empire, l'empereur répondit : « Et moi, je les donne au diable ! » Nul n'osait entreprendre la conversion d'un tel peuple. La république de Gênes avait demandé des Jésuites au pape pour évangéliser ce pays, Ignace de Loyola avait envoyé les Pères Sylvestre Landini et Emmanuel de Monte-Mayor et une année leur avait suffi pour transformer la Corse dans toute son étendue.

Le roi d'Éthiopie, dont le père avait été converti à la foi catholique par les Portugais, fait demander au pape, par le roi de Portugal, un patriarche et des évêques pour maintenir la religion romaine dans ses États. Jean III désire qu'on lui envoie des Jésuites, et il s'adresse à Ignace qui désigne les Pères Juan Nunhez, André d'Oviedo et Melchior Carnero. Les dignités étaient interdites dans l'Ordre ; mais dans les pays infidèles elles pouvaient être d'autant plus acceptées, qu'elles n'étaient nullement en honneur et pouvaient conduire au martyre. Néanmoins, les trois Jésuites désignés demandent grâce, non pour une mission en Éthiopie, mais pour la dignité dont on veut les revêtir. Alors le général ordonne au nom du pape, et les humbles apôtres obéissent.

Ignace leur adjoignit dix Pères, destinés à les aider et à les seconder dans cette œuvre de zèle et de charité pour la plus grande gloire de Dieu. Le roi Jean en demanda deux de plus, qui furent accordés. Toutes ces négociations ayant entraîné des longueurs, le patriarche et les deux évêques ne purent être sacrés que l'année suivante, et leur départ ne put avoir lieu que quelques mois après. Ignace écrivit au roi Claude une lettre que nous donnerons ici pour n'avoir pas à revenir sur ce sujet, et que nous reproduirons d'après le Père Geuelli, qui dit l'avoir prise dans la collection de Rome, et assure qu'elle est plus exacte que celle de Menchaca.

« MONSEIGNEUR EN NOTRE-SEIGNEUR.

« *A Votre Altesse, grâces, salut et affluence de dons spirituels, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ* [1].

« L'illustrissime roi de Portugal, poussé par le grand zèle que Dieu notre Créateur et Maître lui a donné pour la gloire de son très-saint nom et pour le salut des âmes rachetées par le sang précieux et la vie de son Fils unique, m'a fait connaître plus d'une fois dans ses lettres, et par son ambassadeur, combien il serait heureux que je nommasse une douzaine de religieux de notre minime Compagnie, appelée Compagnie de Jésus, parmi lesquels deux seraient évêques et coadjuteurs, tandis qu'un troisième, ayant le titre de patriarche, s'emploierait à réunir ce royaume et cette Église à l'Église romaine, en se laissant conduire en tout par la main de Son Altesse, qui l'envoie avec un si grand zèle. En raison des obligations qui engagent cette nouvelle Compagnie au service de Son Altesse, je lui ai donné les religieux qu'elle me demandait, et j'ai prié aussitôt par son ambassadeur notre saint Père Jules III, pape romain et vicaire du Christ sur la terre, de vouloir bien leur accorder les pouvoirs et l'autorité dont ils ont besoin pour exercer leurs fonctions, de même qu'à

[1] Cet *en-tête* est dans Menchaca.

quelques prêtres et excellents théologiens qui doivent les accompagner dans les États de Votre Altesse. J'ai obéi ainsi à l'illustrissime roi don Juan, qui a choisi avec intention le nombre douze, afin de représenter le collége apostolique du Christ notre Sauveur; car ils sont douze religieux, sans compter le patriarche. Ne pouvant faire le voyage moi-même, je suis heureux de les voir partir pour consacrer à Dieu leur vie au service de Votre Altesse, en portant les lumières de la foi aux âmes qui reconnaissent votre royaume et votre couronne. Quoique la volonté de l'illustrissime roi de Portugal fût pour moi un motif suffisant de me rendre à ses désirs, je m'y sens plus obligé encore, en pensant que notre Compagnie peut rendre quelques services à Votre Altesse, dont nous recommandons les intérêts plus que les nôtres dans nos faibles prières, rendant des actions de grâces infinies à la Majesté divine de ce que, entouré comme vous l'êtes de tant de nations païennes et ennemies du nom chrétien, vous avez malgré cela tant de sollicitude pour la gloire et l'honneur de Dieu, que vous vous efforcez, d'après l'exemple de vos ancêtres, non-seulement de conserver la foi, mais de l'augmenter et de la porter jusqu'au sommet de la perfection.

« C'est donc par une providence particulière de Dieu que, d'après les pieux et ardents désirs de Votre Altesse, ces Pères vont au secours de vos peuples, afin de faire cesser, avec le pouvoir légitime et entier du siége apostolique, la division qui a troublé dans les choses de la foi l'accord avec Rome, cette mère de toutes les Eglises du monde. Dieu a mis à sa place sur cette terre son vicaire : car il

est certain que les deux clefs du royaume du ciel, que le Christ a données à saint Pierre, étaient le symbole de l'autorité qu'il lui conféra, lorsqu'il lui dit, comme nous l'apprend l'évangéliste saint Matthieu : *Je te le dis, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du ciel, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au ciel.* Il lui a donné les clefs, et rempli ainsi sa promesse, lorsqu'après sa glorieuse et triomphante résurrection, avant de monter au ciel, il lui demanda par trois fois, comme l'assure l'évangéliste saint Jean : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* et qu'après chaque réponse il ajouta : *Pais mes brebis* [1], lui donnant, non-seulement une partie de ses brebis, mais le troupeau tout entier, avec le pouvoir illimité d'alimenter les fidèles de la nourriture de la vie, de les paître et de les conduire aux joies célestes de l'éternelle béatitude. Le Christ n'a donné aux autres apôtres qu'une puissance limitée, au lieu qu'il en a donné une pleine et sans bornes à saint Pierre et à ses successeurs, afin que les autres pasteurs des âmes reçussent de ce pas-

[1] Menchaca remarque que ce passage est pris de la traduction abyssinienne, laquelle ne porte point : *Pais mes agneaux*, et que le célèbre *Codex* de Cantorbéry, au verset 15, porte le mot *brebis* au lieu d'*agneaux*. Il prouve par saint Augustin, Tract. 123 in Joan., c. XXI, par des passages des évangélistes eux-mêmes, que la Vulgate ne fait aucune différence entre ces deux mots, et que les agneaux de même que les brebis peuvent se rapporter aux apôtres. En effet, saint Matthieu, X, 16, dit : *Voici que je vous envoie comme des brebis*; saint Luc, X, 3, dit au contraire : *comme des agneaux*, et le Codex d'Oxford porte également au verset 15 : *comme des brebis*. (*Note du Père Genelli.*)

teur souverain, comme d'une source, leur part d'autorité, de pouvoir et de juridiction, chacun selon le degré hiérarchique qu'il occupe dans l'Église militante.

« Notre-Seigneur semble avoir exprimé depuis longtemps déjà, par le prophète Isaïe, cette vérité, relativement au pontife romain, quand il dit : *Je mettrai sur ses épaules les clefs de la maison de David : il ouvrira, et il n'y aura personne pour fermer; il fermera, et il n'y aura personne pour ouvrir.* Cette image prophétique représente évidemment l'apôtre Pierre et ses successeurs les pontifes romains; car les clefs, qui désignent cette puissance et cette juridiction suprême, signifient qu'ils ont reçu une autorité pleine et sans bornes au ciel et sur la terre. Cette chose étant certaine et indubitable, Votre Altesse a des actions de grâces à rendre à Dieu Notre-Seigneur, de ce qu'il lui a plu d'envoyer, dans les jours heureux de votre gouvernement, à ce bon peuple, de vrais pasteurs des âmes, qui dépendent du souverain pasteur, et du vicaire que Notre-Seigneur Jésus-Christ a laissé sur la terre et qui a donné les pouvoirs les plus étendus à ces Pères, Sa Sainteté ayant daigné jeter sur eux ses regards, avec un zèle et une intention toute particulière, dans une entreprise qui intéresse tant le service de Dieu, le bien de Votre Altesse et de son royaume. Ceci étant supposé, ce n'est pas sans raison que le grand-père et le père de Votre Altesse n'ont pas voulu reconnaître dans les choses spirituelles le patriarche d'Alexandrie, lequel, semblable à un membre du corps mystique de l'Église, pourri et retranché, n'a plus ni mouvement ni force, et ne peut plus recevoir ni l'un ni l'autre de

ce corps sacré ; car étant schismatique et séparé du Saint-Siége apostolique, qui est la tête de toute l'Église, il ne peut communiquer légitimement ni la vie de la grâce, ni la charge et la dignité de pasteur, puisque, ne la recevant point lui-même, il ne peut la donner légitimement à d'autres.

La sainte Église catholique, en effet, est une par toute la terre : et si elle est une, il est impossible de reconnaître en même temps le pontife romain et le patriarche d'Alexandrie, comme si l'Église était à la fois, en chacun d'eux, imitée d'une part, et sans bornes de l'autre. De même que Jésus-Christ son époux est un, de même aussi l'Église son épouse a toujours été et est encore une. C'est d'elle que le sage Salomon dit au Cantique, dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ma colombe est unique.* C'est d'elle que le prophète Osée dit d'une manière plus expresse encore : *Les enfants d'Israël et les enfants de Juda se rassembleront et se choisiront un chef.* Et longtemps après, Notre-Seigneur, en saint Jean, exprimait la même chose quand il disait : *Il n'y aura plus qu'une bergerie et un pasteur.* Nous lisons également dans la sainte Écriture qu'il n'y eut qu'une seule arche de Noé, dans laquelle on pût se sauver, sans qu'il fût possible de conserver la vie hors d'elle ; que Moïse n'éleva qu'un seul tabernacle ; que Salomon ne bâtit à Jérusalem qu'un seul temple dans lequel la loi ordonna de sacrifier et d'adorer Dieu tandis qu'elle défendait de le faire ailleurs ; qu'il n'y eut qu'une seule synagogue, dont les sentences et l'autorité liaient les autres. Tout cela est une image claire et précise de l'unité de l'É-

glise, hors de laquelle il n'y a rien de bon et de vivant. Car quiconque n'est pas uni et attaché à ce corps mystique ne peut recevoir de la tête, qui est Jésus-Christ, la force et la grâce nécessaires pour obtenir le bonheur éternel. Et pour que cette unité de l'Église apparaisse plus clairement encore, on chante dans le symbole cet article : « Je crois une seule Église, sainte, catholique et apostolique. »

« Qu'il puisse y avoir des Églises particulières, numériquement et essentiellement distinctes, c'est une opinion qui a été condamnée, comme une erreur et un crime contre la foi, par tous les saints conciles qui ont été tenus sur cet unique fondement, sous l'assistance particulière du Saint-Esprit. D'après cette décision et cette condamnation, c'est une erreur de dire que les Églises d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem, et les autres Églises patriarchales ont ou peuvent avoir des distinctions et des priviléges particuliers, tant qu'elles ne sont pas unies, comme c'est leur devoir, avec le chef suprême de toutes les Églises, c'est-à-dire avec les pontifes romains, successeurs de saint Pierre, lequel, d'après un ordre particulier de Dieu, choisit la ville de Rome pour son trône, et la consacra par son sang, comme le témoigne le saint pape et martyr Marcel [1]

[1] La lettre aux habitants d'Antioche attribuée à saint Marcel était encore tenue pour authentique au temps de saint Ignace, et ce ne fut qu'un peu plus tard que la critique essaya de prouver qu'elle n'était pas de lui. Quant à la phrase à laquelle se rapporte saint Ignace, elle s'appuie sur la tradition, et une critique purement subjective, qui s'attache à tout nier, n'empêchera pas la vérité d'être la vérité. Déjà saint Léon-le-Grand (Serm. V. de SS. AA. Petro et Paulo) dit : Tu portais au dedans des murs de Rome le trophée de la croix du Christ, précédé en vertu des

et qui sont reconnus sans contestation comme papes et vicaires de Jésus-Christ, d'après les prescriptions de l'Église, par tant de saints docteurs grecs et latins. Cette foi est confirmée par une multitude de nations, de pieux solitaires, d'évêques, et par une foule innombrable de confesseurs, par des signes et des miracles sans nombre, et enfin par le témoignage des martyrs qui sont morts pour le Christ, et ont confessé l'unité de l'Église romaine, sur le ferme rocher de laquelle leur sang a coulé.

« C'est d'accord avec cette foi que les Pères, les évêques et les prélats, rassemblés au concile œcuménique de Chalcédoine, ont proclamé d'une voix unanime le pape Léon le successeur très-saint des apôtres, l'œcuménique. Le concile général de Constance a condamné l'erreur de ceux qui niaient la primauté de l'évêque de Rome sur chacune des autres églises, et sur toutes les églises de la terre. A ces décisions si saintes et si authentiques, vient se joindre l'autorité du concile de Florence, où Sa Sainteté le pape Eugène IV présida sur le trône de saint Pierre, et auquel se trouvaient, entre autres nations, les Grecs, les Arméniens et les Jacobites, qui, avec un applaudissement universel, et sous l'inspiration particulière du Saint-Esprit, rédigèrent et décidèrent cet article dans les termes suivants : « Nous déclarons que le Saint-Siége apostolique et l'évêque de Rome a la primauté sur toute la terre, qu'il est le successeur de saint Pierre, le vrai vicaire du Christ, le chef suprême de toute l'Église, le pasteur et le docteur de tous les fidèles ; de

décrets divins par l'honneur de la puissance et la gloire du martyre. (*Note du Père Genelli.*)

sorte que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a donné, dans la personne de saint Pierre, autorité sur toute l'Église, et le droit de la gouverner et de la paître avec une pleine puissance. « C'est donc avec raison que le père de Votre Altesse, l'illustrissime roi David, par l'entremise de l'ambassadeur qu'il avait envoyé pour déclarer sa soumission au Pontife romain, a reconnu ce Saint-Siége comme la mère et la tête de toutes les églises. Et parmi les actions admirables qui conservent son souvenir et celui de Votre Altesse son digne fils, les deux suivantes sont les principales : elles sont comme le fondement sur lequel reposent les autres, et qui leur donnent une impérissable durée, de sorte qu'elles ne s'effaceront jamais de la mémoire des hommes : et tous les sujets du vaste royaume de Votre Altesse sont obligés de rendre à Dieu des actions de grâce continuelles, pour le bienfait qu'ils ont reçu de vous deux, dont les peines, le courage et l'ardeur pour procurer le bien général ont été vraiment merveilleux. Votre père, en effet, est le premier qui se soit jeté aux pieds du pape, et l'ait reconnu comme père et pasteur ; c'est vous également qui le premier avec demandé au vicaire du Christ, et obtenu pour le bien du royaume un patriarche, fils légitime de ce Saint-Siége.

« Si c'est une faveur précieuse et spéciale, comme c'en est une en effet, d'être uni au corps mystique de l'Église catholique, lequel est animé et gouverné par le Saint-Esprit ; tandis que, d'après le témoignage de saint Paul et de l'évan géliste saint Jean, le même esprit enseigne et suggère à cette Église toute vérité ; si c'est un don précieux de posséder la lumière de la vraie doctrine, et d'obéir aux com-

mandements et aux saintes prescriptions de l'Église, que l'Apôtre, écrivant à son disciple Timothée, appelle *la maison de Dieu, la colonne et l'appui de la vérité*, et à laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a promis son assistance perpétuelle, lorsqu'il dit, dans son évangéliste saint Matthieu : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ;* ces peuples lointains ont certes bien raison de rendre grâce à Dieu notre Maitre et Créateur, de leur avoir accordé un tel bienfait, par la divine miséricorde, par la libéralité de ce Saint-Siége, le zèle du roi David, votre père, et par vos sentiments pieux et distingués : d'autant plus que l'on peut espérer à bon droit que cette réconciliation et cette union auront pour effet, par la grâce divine, un accroissement des biens, non-seulement spirituels, mais encore temporels, par l'agrandissement de ce royaume déjà si puissant, et par l'humiliation des ennemis de Votre Altesse.

« Les prêtres qui partent pour cette sainte entreprise, surtout le patriarche et ses deux coadjuteurs et successeurs, sont d'une vie sainte et irréprochable ; ils ont passé par toutes les épreuves de notre minime Compagnie, et on les a choisis pour cette œuvre, à cause de leur éminente charité et de leur science profonde. Ils ont aussi le courage qui s'appuie sur l'espérance fondée du ciel : c'est par lui qu'ils sauront endurer les peines et les fatigues qu'ils rencontreront sur leurs pas, et même la mort, c'est par lui qu'ils sacrifieront tout pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le service de Votre Altesse, comme aussi pour le salut des âmes. Ils sont poussés par le désir sincère d'imiter, autant qu'il est en leur pouvoir, dans leurs efforts,

pour le salut et la régénération du genre humain, le Christ notre Sauveur, qui, pour racheter les hommes, a supporté volontairement les souffrances, l'ignominie et la mort, et qui nous dit par son évangéliste et disciple bien-aimé : *Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Excités par l'exemple de leur maître, ces Pères partent prêts à secourir ceux qui courent risque de perdre la foi, non-seulement par la parole, les bons conseils et les biens spirituels qui portent avec eux la grâce du ciel, mais encore, si l'occasion s'en présente, à sceller de leur sang leur doctrine et leurs saints désirs. J'espère en Notre-Seigneur que, grâce à vos bons sentiments, vous les accueillerez avec d'autant plus de faveur, que vous savez qu'ils peuvent donner, soit en particulier, soit en public, des déclarations dans les choses de la foi, comme légats du Saint-Siége. Votre Altesse peut se reposer en particulier sur ce que lui dira le patriarche, qui tient la place de Sa Sainteté. Quiconque ajoute foi à lui et à tous les autres, ajoute foi en même temps à l'Église catholique, au nom de laquelle ils interprètent la parole de Dieu. Comme il est convenable et nécessaire que tous les fidèles courbent humblement la tête sous le joug suave de l'Église, en obéissant à ses décisions et à ses ordonnances, et en communiquant leurs difficultés aux serviteurs qu'elle a chargés de les résoudre, je ne doute pas que la piété si distinguée de Votre Altesse ne prenne des mesures dans tous ses États, pour que chacun, de quelque condition et dignité qu'il soit, accepte sans hésiter les prescriptions et les décisions du patriarche et de ses représentants.

« Le Deutéronome rapporte que c'était la coutume dans l'ancienne loi de s'adresser à la synagogue, qui représentait l'Église, dans tous les cas douteux et difficiles; et c'est là ce qu'indiquent les paroles du Sauveur : *Les Docteurs de la loi et les Pharisiens étaient assis sur le siége de Moïse.* Salomon dit la même chose dans les Proverbes : *Ne t'écarte point des leçons de ta mère,* c'est-à-dire de la sainte Église; et ailleurs : *Ne trangresse point les anciennes bornes qu'ont posées tes pères,* c'est-à-dire les évêques. Bref, Notre-Seigneur Jésus-Christ ordonne d'une manière si expresse de se soumettre aux sentences de l'Église, que l'évangéliste saint Luc dit : *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise.* Saint Matthieu dit plus clairement encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Église te soit comme un païen et un publicain.* Il suit de là qu'on ne doit point écouter ni croire ceux qui avancent quelque assertion contraire au sens de l'Église catholique, comme saint Paul le dit particulièrement dans son épître aux Galates : *Quand même un ange vous annoncerait du haut du ciel autre chose que ce que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème.* En un mot, cette doctrine est enseignée et confirmée par les docteurs de l'Église, les décisions des conciles et le sentiment général des fidèles. C'est pourquoi le patriarche et ses compagnons vont chez vous, dans l'assurance que Votre Altesse les recevra, autant qu'il sera possible, avec sa piété accoutumée, avec la soumission et le respect d'un chrétien. Pour nous, membres de cette minime Compagnie, qui vivons dispersés en ces contrées, nous nous offrons à Votre Altesse comme ses serviteurs spirituels à jamais en Jésus-Christ, et nous

vous prions de nous tenir pour tels. Nous conjurerons Dieu Notre-Seigneur dans nos prières et à l'autel, comme c'est d'ailleurs notre devoir, de maintenir votre royale personne, de même que ce vaste royaume et ce bon peuple, dans l'obéissance et l'amour de Jésus-Christ, et de vous accorder la grâce d'user des biens temporels, de manière que vous ne perdiez point les éternels. Puisse Dieu Notre-Seigneur nous aider tous à faire sa sainte volonté, et à marcher avec dévotion et piété dans le chemin de la vérité, nous accordant, dans son infinie miséricorde, une paix et une force constantes [1].

« Rome, 16 février 1555. »

Lorsque les Jésuites destinés pour l'Éthiopie quittèrent la maison de Rome et prirent la route du Portugal où ils

[1] Collect. de Rome. Le texte latin de cette lettre que Maffei a publié le premier dans son *Histoire des Indes*, t. XVI, paraît n'être qu'une traduction, quoique tous ceux qui l'ont publié ensuite, et Menchaca lui-même, l'aient pris pour l'original, parce que le texte espagnol leur était inconnu. Je ne puis décider néanmoins si Maffei donne sa propre traduction ou s'il ne fait que reproduire une traduction déjà existante. Il est plus difficile encore de préciser la date de cette lettre, l'original s'étant perdu depuis longtemps en Abyssinie, mais elle doit avoir été écrite entre le 16 et le 23 février. Menchaca, p. 181, fait remarquer, il est vrai, que les premières et les meilleures éditions de cette lettre portent la date du 23 ; mais le Père Tellez, portugais et historien cité par Menchaca lui-même, donne le 16 février dans son *Histoire d'Éthiopie*, t. II, 22, de même que la copie du texte espagnol qui se trouve dans la collection des lettres de Rome. C'est d'après elle que nous avons donné cette traduction. (*Note du Père Genelli.*)

devaient s'embarquer, les Pères Martin Olave, Ribadeneira et Gonzalez les accompagnèrent jusque dans la campagne. Ne s'apercevant pas du chemin qu'ils faisaient, ils allaient toujours, lorsqu'enfin ils voient que le jour est sensiblement diminué. Il fallut alors s'embrasser, se dire adieu, se séparer en hâte, car il était de règle de rentrer avant la nuit. Les bons Pères avancèrent le pas autant que possible pour le retour : mais ils ne purent rentrer à l'heure. Le Père Gonzalez était ministre de la maison, il devait d'autant plus donner l'exemple de l'exacte observance ; et, quoiqu'il fût assurément bien excusable en cette circonstance, saint Ignace le punit sévèrement. Il imposa d'abord un jeûne de trois jours aux trois retardataires, et, s'adressant ensuite à Gonzalez de Camara dont il se savait tendrement aimé, il lui dit :

— Quant à vous, Père Gonzalez, je ne sais si je ne devrais pas vous envoyer si loin, que nous ne puissions plus vous revoir ! Rendez-vous à l'instant même au collége, et restez-y jusqu'à nouvel ordre.

Le saint Jésuite obéit, et ne fut rappelé que plusieurs jours après [1].

[1] *Bartoli.*

XV

La mauvaise santé d'Ignace de Loyola et la multitude des importantes affaires de la Compagnie ne l'empêchaient pas de s'occuper d'une foule de détails dans l'intérieur des colléges qu'il avait créés à Rome ou du noviciat qu'il surveillait toujours. Son étonnant génie suffisait à tout et ne voyait rien de trop petit pour son attention.

On élevait, pour la maison qu'on avait agrandie, un mur de clôture sur la voie publique, et notre saint avait ordonné d'y faire travailler les novices. Ces jeunes gens, dont plusieurs appartenaient aux plus nobles familles, étaient un sujet d'édification pour la ville. On venait les admirer à ce travail si humble, aux heures où on savait qu'ils s'y livraient sous les yeux des Pères, et chacun était charmé de la douceur de leurs mouvements, de la modestie de leur maintien, de l'expression sereine de leurs visages.

Un jour le Père général vient voir les travaux, et aperçoit un des jeunes novices le dos tourné vers le public, travaillant d'un air préoccupé, et s'attachant à éviter les regards des curieux. Sa famille était une des principales de Rome, Ignace saisit aussitôt l'ennemi dans la place. Pour lui, il

était évident que ce novice cédait à la crainte d'être reconnu ; l'orgueil s'était glissé dans son cœur, et, puisqu'il n'était pas combattu, il allait devenir le plus fort et mettre sa victime en opposition directe avec la volonté de Dieu, car ce jeune homme se retirerait de la Compagnie, bien que sa vocation fût certaine. Ignace de Loyola avait vu tout cela d'un coup d'œil.

Il fait appeler le Père Bernard Olivieri et lui dit en désignant ce novice :

— Comment ne vous apercevez-vous pas que ce jeune frère est tenté ? La honte est sur son front et l'orgueil dans son cœur. Attendez-vous qu'il succombe pour le secourir ? Ne vous effrayez-vous donc pas de le laisser se perdre pour un si léger motif ?

— Mon Père, balbutia le Père Olivieri, Votre Révérence m'a ordonné d'employer les novices à ce travail.

— En vous donnant cet ordre, répliqua notre saint, vous ai-je enlevé l'esprit de discrétion et de charité?

Et passant ensuite près du novice, sans paraître l'avoir remarqué, il lui dit avec la plus douce expression de bonté :

— Comment, vous aussi, vous travaillez ici ? C'est trop fort pour vous ; rentrez, rentrez dans la maison, cette rude besogne ne vous convient pas !

Plus tard ce novice remerciait notre saint :

— Mon Père, lui disait-il, combien je remercie Votre Révérence d'avoir fait servir alors la faiblesse de mon corps à guérir celle de mon esprit ! Je voulais quitter la Compagnie, c'est à votre douce compassion que je dois le bon-

heur d'y être resté. Il est vrai que le saint fondateur n'avait pas toujours de semblables ménagements ; cela dépendait des âmes qu'il avait à traiter. Mais lorsqu'il employait la sévérité, il avait d'ordinaire un tact particulier pour ne laisser jamais une impression fâcheuse ou regrettable à celui qui avait reçu la correction. Ce qui faisait dire au Père Milon :

« Notre Père Ignace a le talent de guérir les blessures qu'il fait, de manière à ne pas même laisser de cicatrice. »

Le Père Jérôme Otelli, prêchant un jour à Rome, où il était fort goûté et très-suivi, se laissa emporter par son zèle jusqu'à s'écrier :

« Si l'amour de Dieu, si la crainte de ses jugements sont des freins insuffisants pour vous, il faudrait que le souverain Pontife eût recours aux châtiments, et qu'une loi condamnât tous les grands coupables à être chassés de la ville sainte ! »

Après le sermon, Ignace fait appeler le Père Otelli :

— Combien y a-t-il de souverains Pontifes ? lui demande-t-il.

— Mon Père, il n'y en a d'autre que celui de Rome.

— Ainsi donc, vous vous permettez, non-seulement de désigner en chaire un personnage, mais le plus grand, le premier personnage du monde ? Et, non content de le nommer, vous lui tracez sa conduite comme si vous étiez plus sage et plus habile que lui, et, qu'en le supposant, il vous fût permis de le diriger, et surtout dans un tel lieu ! Allez, pensez devant Dieu à la pénitence que vous méri-

tez, et vous reviendrez ce soir m'apporter votre réponse.

Le soir, le Père Otelli vient s'agenouiller devant son supérieur général et lui remet un papier sur lequel il a écrit la punition qu'il croit mériter : *Parcourir les rues de Rome en se flagellant* [1], *faire à pied le pèlerinage de Jérusalem, jeûner durant plusieurs années au pain et à l'eau, enfin, se soumettre à tout ce que son supérieur croira devoir ajouter.* Tel était le programme du saint pénitent. Mais le bon Père Ignace ne le signa pas ; il imposa seulement quelques mortifications à Jérôme Otelli [2]. L'important pour lui était qu'on reconnût la faute commise, et que rien de ce qui pouvait être répréhensible ne parût trop léger pour être négligé.

Le saint fondateur tenait à réunir à Rome une partie des sujets les plus distingués de son Ordre. Il les voyait ainsi de plus près, les jugeait par lui-même, et leur donnait ensuite une destination plus conforme aux aptitudes de chacun. Ce personnel se renouvelait donc assez fréquemment. Le Père Laynez, provincial d'Italie, se plaignit à son général d'une mesure qui lui enlevait les hommes les plus précieux pour sa province; il ne comprenait pas, disait-il, qu'on dépouillât tous les colléges pour enrichir la

1 Cette pénitence publique était dans les usages du temps.

2. Plus tard, ce même Père Otelli, si aimé à Rome, était envoyé en Sicile. Le lendemain de son départ, notre saint commençait la messe, à son heure ordinaire, il récitait le *Confiteor*, et au moment où il prononçait ces paroles : *mea culpa*, une vieille femme qui assistait à sa messe s'écrie en pleurant :

— Oh ! oui ! Père Ignace, vous pouvez bien dire que c'est votre faute si Rome a perdu le père Jérôme qui y faisait tant de bien et que nous aimions tant !

maison professe de Rome. Ignace ne tint nul compte de ses observations et n'y répondit même pas. Laynez insiste, écrit plusieurs fois sur ce sujet, toujours très-respectueusement, mais toujours dans le même sens. C'était trop pour Ignace de Loyola; son silence aurait dû être compris et servir de leçon. Il écrit à Laynez :

« Il ne vous est pas permis de manquer à vos devoirs d'inférieur, pour remplir plus parfaitement ceux de supérieur. Je vous engage à rechercher la cause de cet attachement à votre propre sens. Voyez s'il provient uniquement d'un vrai zèle pour la plus grande gloire de Dieu, ou d'un orgueil secret. Si vous vous trouvez coupable, je vous laisse juge de la pénitence que vous méritez. »

Le Père Laynez obéit ; il s'examine devant Dieu, reconnait qu'il a péché et pleure amèrement sa faute. Il écrit à son Père général, lui demande humblement pardon, le supplie de lui retirer sa charge de provincial, de lui interdire pour l'avenir les postes supérieurs, la prédication et l'étude, et lui demande la permission de venir à Rome en mendiant, et d'y être employé aux plus bas offices, ou de passer le reste de sa vie à enseigner la grammaire aux enfants des colléges. Du reste, il se déclare prêt à se soumettre aux jeûnes et à toutes les mortifications que son supérieur jugerait devoir lui imposer. Mais notre saint, satisfait de voir la juste appréciation de la faute, de la part du coupable, se contenta du repentir.

Il fut plus sévère, dans une autre occasion, pour un de ses plus chers et plus anciens amis.

Il avait rappelé d'Espagne Diego d'Eguia que toute la

Compagnie regardait comme un saint, et que Pierre Lefèvre avait autrefois surnommé *le Père saint Jacques d'Eguia.* Ignace, qui le vénérait profondément, l'avait choisi pour confesseur, et le Père Diego, dans l'excès de son admiration pour la sainteté de son général, laissait parfois échapper des paroles qui, sans rien spécifier, prouvaient qu'il savait mieux que tout autre à quel degré Ignace était arrivé. La faute n'était pas grave assurément; mais elle parut énorme à l'humilité de notre saint, à qui une indiscrétion involontaire la fit connaître. Il fait appeler le Père Diego, il lui reproche ses paroles inconsidérées, lui ordonne de se donner la discipline pendant la récitation de trois psaumes qu'il lui désigne, et lui annonce qu'il va changer de confesseur. Cette dernière pénitence était la plus rigoureuse pour le cœur du saint religieux; il l'accepta néanmoins en toute humilité, à la grande édification de ses frères.... Mais, il faut bien le dire, il retomba dans son péché! Il lui était impossible de se taire absolument. Beaucoup plus âgé qu'Ignace, il brûlait du désir de lui survivre, seulement, le temps nécessaire pour divulguer les précieux secrets qu'il était forcé de garder. Notre saint, qui s'en doutait, adressait à Dieu une prière tout opposée probablement, car le Père d'Eguia mourut peu de temps avant lui.

Un jour notre saint, traversant une cour, voit deux Frères coadjuteurs causant à l'aise et paraissant n'avoir autre chose à faire. Il les regarde, leur montre du doigt un tas de pierres et leur ordonne de les monter sur le toit. Il

les surprend un autre jour également inoccupés et s'entretenant de choses inutiles ; il les regarde comme la première fois, leur montre les pierres qui sont sur le toit, et leur ordonne de les aller chercher et de les remettre dans la cour. Les Frères comprirent alors la leçon et ne se laissèrent plus aller à l'oisiveté.

Pour ceux qui travaillaient courageusement à se perfectionner, le bon Père général avait des paroles qui les faisaient redoubler d'ardeur et semblaient leur donner des ailes.

Un Frère coadjuteur, que sa nature violente emportait parfois, n'était occupé qu'à la surveiller et à contenir l'expression de ses pensées :

— Courage ! frère, lui disait souvent notre saint ; continuez à vous surveiller et à vous vaincre, et vous acquerrez plus de mérite que ceux dont la douceur naturelle n'exige point de combat.

Un autre frère, d'un naturel également impétueux, s'éloignait des autres le plus possible, pour éviter les occasions d'impatience. Ignace, à qui rien n'échappait, le voit un jour, pendant la récréation, dans l'isolement qu'il s'était fait. Il s'approche de lui, et de sa voix la plus tendrement paternelle, il lui demande pourquoi il est seul.

— Mon révérend Père, je suis si emporté, que j'ai peur de pécher par impatience si je reste avec mes frères.

— Vous vous trompez, en agissant ainsi, mon frère, lui dit le saint. Ce n'est point par la fuite qu'on triomphe de l'ennemi, c'est par le combat. La solitude ne détruit pas

l'impatience, elle la dissimule seulement. Quelques moments d'empire sur vous-même, au milieu des occasions qui vous effrayent, vous avanceront plus qu'une année de solitude; croyez-moi, mon frère.

Et le bon frère, croyant avoir entendu la douce voix de Notre-Seigneur, s'empressa de suivre le conseil de son Père général, et en reconnut bientôt toute l'utilité.

Ignace de Loyola disait souvent que, dans la voie de la perfection, il faut se garder de mettre la prière à la place de la vertu. Aussi, le Père Natale le pressant un jour de lui prolonger le temps prescrit aux religieux pour l'oraison, il lui répondit :

— Père Geronimo, les longues méditations sont nécessaires pour apprendre à dominer ses passions ; mais lorsque par la prière et par la réflexion, on a obtenu ce résultat, on s'unit plus facilement à Dieu, en un quart d'heure de recueillement, qu'un homme immortifié pendant plusieurs heures d'oraison. Le plus grand obstacle à l'union de l'âme avec Dieu est l'attachement à soi-même ; c'est là ce qui l'appesantit et empèche son essor.

Il s'expliqua plus brièvement, mais non moins intelligiblement, dans la circonstance suivante :

Le frère Laurent Tristano était exemplaire sous tous les rapports ; une fois pourtant, il s'exposa à recevoir une petite leçon qu'il n'oublia jamais. Il travaillait activement à réparer le mur d'une terrasse, Ignace se présente, l'observe avec attention et plaisir, et, au moment même, un mouvement du frère fait tomber une pomme de sa poche. Le bon Père général s'en aperçoit, mais ne paraît pas l'avoir remar-

qué. Laurent, tout embarrassé, semble ignorer la difficulté de la position et évite de se retourner pour n'être pas forcé de voir la malencontreuse pomme. Ignace, à qui rien n'échappe, saisit le moment où le frère se rapproche du corps du délit, et, du bout de son bâton, il fait rouler la pomme sous les yeux du délinquant. Le Frère rougit, n'ose regarder le bon Père général, bien moins encore prononcer un seul mot, et il continue tristement sa besogne. Saint Ignace renouvelle plusieurs fois sa petite manœuvre, et se retire, bien certain qu'il a été compris.

Antonio Moniz, d'une noble et ancienne famille portugaise, cédant à la tentation de quitter la Compagnie, et voulant éviter les conseils qui pourraient l'y retenir, s'enfuit du collége de Coimbre ; mais désirant ne rien perdre de l'esprit de piété qu'il y avait puisé, il imagine de l'entretenir par de nombreux pèlerinages. Il va de l'un à l'autre, arrivé à Notre-Dame de Mont-Serrat, entend raconter par les pèlerins la *veillée des armes* d'Ignace de Loyola, voit l'épée et le poignard du preux chevalier de Jésus et de Marie appendus au mur de la chapelle, et se sent déchiré par le plus cuisant remords. Il prend la résolution de se rendre à Rome et d'aller se jeter aux pieds de son Père, comme un autre enfant prodigue. Il n'avait point d'argent, ses vêtements étaient sales et usés, il ne voulait point recourir à sa famille, il part en mendiant. Arrivé à Avignon, il est malade, on le porte à l'hôpital, il y est traité comme un pauvre vagabond ; rien n'ébranle sa résolution. Après deux mois de maladie, il se

rend à Rome, va demander un asile à l'hôpital des Portugais, et écrit de là à saint Ignace. Nous trouvons, à ce sujet, dans le Père Genelli, le fragment d'une lettre de notre saint adressée à François de Borgia; le voici :

« ..... J'apprends que Moniz, parent de madame la duchesse, est arrivé à Rome le 12 avril, comme un ermite, avec des habits grossiers et singuliers, sans souliers et dans un dénûment complet, et qu'il a pris son logis à l'hôpital de Saint-Antoine qui appartient aux Portugais. Il m'a écrit de là une lettre que je joins ici. Je l'en ai fait sortir aussitôt et l'ai placé, comme hôte, dans une maison dépendante de la nôtre, où on lui a donné toutes les choses nécessaires, sans que toutefois il mangeât ou dormît chez nous, car j'ai tué pour lui *vitulum saginatum, cum perierit et inventus fuerit.* J'avais refusé jusqu'ici de lui parler, et cela pour son bien. Cependant, touché de repentir, il a fait, à mon insu, quoiqu'il soit bien connu, les stations de Rome, nu jusqu'à la ceinture, en se flagellant sans ménagement et jusqu'au sang, m'a-t-on dit. Il a demandé ensuite à prêcher, et est allé de porte en porte demandant l'aumône. Lorsque j'ai su tout cela, je lui ai fait dire que je lui parlerais le lendemain ou un autre jour. J'espère en Notre-Seigneur à en juger par la connaissance que j'ai faite avec lui, que la divine Majesté l'assistera et lui fera faire de nouveaux progrès dans le bien. »

Saint Ignace ne dit pas que, dans cette première entrevue, Antonio Moniz s'étant prosterné à ses pieds, il l'avait relevé aussitôt et l'avait pressé sur son cœur de père avec une

telle effusion de tendresse et de bonté que le pauvre coupable, inondé des larmes du bonheur, ne cessait de répéter qu'il lui semblait renaître à la vie [1]. Notre saint veut bien parler de sa sévérité pour la perfection de ses religieux ; mais son humilité lui fait taire tout ce qui pourrait laisser deviner les trésors d'indulgence et de bonté dont nous avons déjà vu tant de traits. Un Frère disait à un autre :

— Je suis bien persuadé qu'il n'y a pas dans le monde entier un aussi grand saint que notre Père Ignace.

Au même instant, ce saint Père Ignace, qui paraissait souvent à l'heure et à l'endroit où on l'attendait le moins, s'écrie de cette voix éclatante qui faisait tout vibrer autour de lui, lorsqu'il voulait terrifier un coupable :

— Depuis quand vous est-il permis d'avilir la sainteté au point de l'attribuer à un pécheur comme moi? Une telle parole équivaut à un blasphème ! Vous l'expierez en mangeant pendant quinze jours dans les lieux les plus vils de la maison [2].

Le bon Frère se soumit humblement à cette étrange pénitence, trouvant très-simple la sainte indignation de son vénérable Père.

François Cartero, jeune novice, d'un caractère très-gai, riait de grand cœur et à peu de frais. Sa physionomie ouverte, son air toujours satisfait, lui donnaient l'air de rire intérieurement de ses propres idées. Mais cette franche

1. Antonio Moniz ne put dominer la douleur de sa faute ; une fièvre lente le consuma en peu de temps.
2. *Bartoli.*

gaieté ne nuisait point à sa ferveur et à la régularité de sa conduite religieuse. Ignace le rencontre un jour, toujours souriant, et lui dit :

— François, on dit que vous riez toujours ?

François baisse les yeux et attend humblement une sévère réprimande.

— Eh bien ajoute le saint, riez et réjouissez-vous dans le Seigneur, mon fils ; un bon religieux n'a nul motif de tristesse, et en a plusieurs de joieet de contentement. Soyez gai, et vous le serez toujours si vous êtes humble et obéissant. Je vous recommande surtout ces deux points, parce que je reconnais en vous des facultés qui, dans la suite, pourront vous rendre propre aux affaires importantes : s'il arrive alors qu'on ne vous donne pas ces emplois, vous vous affligerez si vous manquez d'humilité, vous éprouverez des regrets. Je crois reconnaître que l'air de Rome ne vous convient pas; peut-être désirez-vous aller en Flandre, tandis que mon intention est de vous envoyer en Sicile. Vous voyez donc que si vous vous attachez aux lieux ou aux emplois,vous vous exposez à la tristesse et aux regrets, car l'obéissance vous placera souvent en opposition avec vos goûts et vos désirs. Afin d'être toujours gai, comme vous l'êtes aujourd'hui, soyez donc toujours humble et toujours obéissant.

François,parfaitement rassuré, et tout heureux de la bonté paternelle avec laquelle son vénérable général lui avait parlé, se montra plus satisfait et plus réjoui que jamais en le quittant.

Le Frère Jean-Baptiste, cuisinier de la maison professe, trouvait des sujets de méditation dans tous les détails de son emploi ; c'était une âme simple et d'une grande vertu. Le feu de sa cuisine lui rappelait souvent les flammes éternelles ou celles du purgatoire, et lui inspirait une grande horreur du péché ; alors il se souvenait des fautes de sa jeunesse, et il eût voulu souffrir mille morts pour les expier. Un jour, le bon Frère, dominé par cette vive contrition, et croyant peut-être éviter ainsi les brasiers du purgatoire, plonge sa main dans le feu et la laisse brûler. L'odeur qui s'en exhale se répand bientôt dans la maison, le Père ministre accourt, s'informe, et le pauvre Frère, à qui la douleur arrachait de grosses larmes, lui montre sa main, et se jette à ses pieds pour implorer son pardon, car il vient de comprendre sa témérité. Le Père ministre avertit le Père général, et lui dit, qu'à son avis, cet imprudent devrait être renvoyé ; les autres Pères partagent son opinion. Ignace juge le coupable différemment :

— Ce bon Frère, dit-il, mérite plus de compassion. Soyons indulgents, car il a commis cette faute par simplicité.

Notre saint se met en prière ; il demande toute la nuit la guérison du bon Frère, et le lendemain, Frère Jean-Baptiste, qui avait très-bien dormi pendant que son Père général veillait pour lui, se trouve parfaitement guéri ; sa main ne portait aucune trace de l'horrible brûlure de la veille.

On comprend la vénération que le saint fondateur inspirait à tous ses religieux, quand on voit combien Dieu

semblait se plaire à la justifier. Les bons Pères recueillaient tout ce qu'ils pouvaient prendre à leur saint général. Ils se partageaient les cheveux qu'on lui coupait, les bouts de papier sur lesquels il avait écrit un ordre devenu inutile par l'exécution, tout ce qui venait de lui. Il avait conservé le sac de toile qu'il porta à Manreza; mais il ne put le garder intact, car il arriva qu'on le découvrit et qu'on ne se fit pas scrupule d'en enlever quelques fragments ; heureusement pour les pieux coupables, le saint l'ignora toujours.

Le Père Natale fut moins heureux. Saint Ignace souffrant beaucoup d'une dent, on le décide à la faire arracher. Natale, présent à l'opération, s'empare furtivement de la dent et veut la conserver, comme une relique ; mais notre saint, qui avait l'oreille à tout, entend quelques mots suffisants pour trahir le secret ; il gronde sévèrement son cher Père Natale, qu'il aimait d'une bien tendre affection, il se fait rendre, d'autorité, le corps du délit, et le fait disparaître à tout jamais.

XVI

Il existait dans la Compagnie, et cela depuis les premiers Pères de la fondation, une gracieuse et poétique croyance, qui ajoutait encore à la tendre vénération que le saint fondateur inspirait à tous ses enfants. Cette opinion était appuyée, disait-on, sur une révélation faite à un des premiers Pères ; mais le mystère qui entourait son origine laissait à désirer.

Le Père Laynez, s'autorisant de son ancienne intimité avec Ignace, et de la confiance qu'il lui avait toujours témoignée, voulut savoir de lui la vérité, et lui dit un jour :

— Mon Père, nous sommes tous persuadés, et nous avons quelques motifs pour y ajouter foi, que votre chère âme est confiée à la garde d'un archange. Est-ce vrai ?

Ignace de Loyola baisse les yeux, rougit comme un coupable, ne répond pas et paraît dans le plus pénible embarras. Le Père Laynez n'insiste pas, il en sait assez; il change le sujet de la conversation , et Ignace retrouve sa liberté d'esprit, que l'humilité seule avait pu entraver un instant.

Notre saint avait un tel empire sur lui-même, que rien n'était capable d'altérer la calme expression de son angélique physionomie. Sa nature violente et impétueuse était

transformée au point que les médecins croyaient le tempérament d'Ignace lourd et flegmatique, et se persuadaient que l'admirable saint n'avait jamais eu de passions à combattre. C'était même l'opinion de toutes les personnes qui le voyaient rarement et ne pouvaient juger à l'œuvre son étonnante valeur. Pour connaître l'homme et apprécier le saint, il fallait jeter un regard sur son passé et un autre sur l'ensemble de tout ce qu'il avait accompli en quelques années. Il fallait voir les héros qu'il avait formés, les grandes choses qu'ils avaient faites, les services éclatants qu'ils avaient rendus à l'Église et au monde. Alors, seulement, on connaissait Ignace de Loyola.

Nous avons dit que nul événement n'avait la puissance d'émouvoir notre saint; quelques traits suffiront à le prouver.

Il était nécessaire de lui appliquer un appareil au cou pour guérir les suites d'une tumeur. Le Frère infirmier, chargé de ce soin, voulant faire la chose consciencieusement, après avoir serré la bande, qu'il avait fait passer sur la tête, imagine de la coudre pour éviter tout dérangement par le mouvement. Pendant qu'il se livre à cette opération, saint Ignace lui dit avec le plus grand calme :

— Frère Jean-Paul, je crois que vous cousez aussi mon oreille.

En effet, l'oreille était cousue ; l'aiguille l'avait traversée, et le fil y entrait déjà sans que le patient eût laissé échapper le plus léger mouvement, ni la moindre plainte.

Il attendit un jour quatorze heures de suite pour parler à un cardinal, et ne parut pas plus fatigué ensuite de ce

long exercice de patience, que si nulle affaire ne l'eût réclamé ailleurs. Il est vrai qu'il s'agissait de la gloire de Dieu dans l'audience qu'il attendait, et Ignace, nous le savons, sacrifiait tout à cette gloire. Nous citerons, à ce sujet, la réponse qu'il fit au Père de Polanco, lorsque, ayant à se rendre à Alvito, dans le royaume de Naples, et la pluie tombant par torrents au moment de son départ, le Père de Polanco l'engageait à remettre au lendemain :

— Père Polanco, lui répondit notre saint, voici trente ans que rien ne m'a fait différer d'un instant ce que j'ai cru devoir entreprendre pour le service et la gloire de Dieu Notre-Seigneur.

Et il partit, sans paraître contrarié par la pluie battante et par le vent impétueux qui en augmentait les inconvénients.

Son zèle et sa charité l'ayant conduit un jour dans une maison, un Frère y vint peu après, et demande à lui parler pour une affaire importante et pressée. On le fait entrer; il dit quelques mots à voix basse au saint fondateur, qui le congédie en lui disant :

— C'est bien; allez.

Le Frère se retire ; Ignace reprend l'entretien où il l'avait laissé, et lorsqu'il a fini, il prend congé de ceux qu'il est venu visiter. L'un d'eux lui dit, au moment où il sortait :

— Mon Père, le Frère qui est venu vous parler tout à l'heure paraissait fort troublé : vous aurait-il apporté une fâcheuse nouvelle ?

— Du tout, répond notre saint ; il est venu m'annoncer

que les gens de justice s'étaient présentés pour signifier la saisie de nos meubles, parce que nous devons quelques écus que nous n'avons pu acquitter. C'est un emprunt que nous avons été forcés de faire. S'ils enlèvent nos lits, nous dormirons très-bien sur le plancher. J'ai demandé seulement qu'on nous laissât nos manuscrits; mais si on veut les emporter, je ne contesterai point pour cela.

Le lendemain, Jérôme Astalli, gentilhomme romain, répondait de la dette, et une aumône de 200 écus, arrivant en même temps, satisfaisait les créanciers, et rétablissait les affaires de notre saint.

La maison professe eut, pendant neuf années, un voisin qui, voulant forcer les Pères à acheter sa maison, imaginait mille manières de les incommoder. Le réfectoire ne pouvant recevoir de jour que par le mur qui donnait dans la cour de ce fâcheux voisin, on ne put obtenir qu'il laissât percer les fenêtres, et pendant ces neuf années, on était obligé d'avoir de la lumière en plein midi, dans cette partie de la maison. La cour, derrière ce mur, fut ensuite remplie d'animaux les plus bruyants. Enfin, les choses en vinrent au point que saint Ignace, voulant s'agrandir forcément, vu l'augmentation toujours croissante des religieux, finit par donner à cet homme le prix élevé qu'il exigeait de sa maison. Il avait supporté jusque-là, sans se plaindre, tous les inconvénients de ce pénible voisinage. Le prix avait été convenu pour la maison et ses dépendances, telles qu'elles étaient; mais le voisin, avant de l'abandonner à Ignace, en fit enlever portes, fenêtres, grilles, boiseries, ferrures, même plusieurs pierres. Tout autre eût intenté

un procès à ce misérable ; notre saint ne parut même pas s'apercevoir de cette injustice. Il prit possession de ces murs délabrés avec autant de satisfaction apparente que si on lui avait rendu un grand service par cette détérioration. Il n'eut pas une seule parole de blâme pour celui qui l'avait ainsi dépouillé, il ne manifesta aucun regret!

Le Père ministre ayant à lui parler un jour d'une affaire importante, le cherche, apprend qu'il n'est pas rentré et remet à un autre moment. Le saint revient tard à la maison, il avait attendu très-longtemps et inutilement une audience du Pape. Le Père ministre, supposant son supérieur trop fatigué pour l'entretenir d'affaires, attendit au lendemain. Ignace le blâma de ce retard :

— Où en serions-nous, lui dit-il, si nous perdions la liberté d'esprit et de jugement, pour avoir pratiqué la patience selon la volonté de Dieu Notre-Seigneur, et non selon notre choix ?

Notre saint pouvait parler ainsi, car, en toute occasion, on le trouvait disposé à écouter ce qu'on avait à lui dire, et à répondre avec la même sûreté de vue, la même sagesse de conseil, le même désintéressement d'opinion. La maladie, la persécution, la fatigue, le travail, l'excès des affaires, rien ne pouvait avoir d'influence sur les avis ou les décisions qu'on lui demandait ; et quelle que fût l'importunité de ceux qui recouraient à ses lumières, il les laissait toujours pénétrés de reconnaissance pour son aimable accueil et sa touchante bonté. Mais si des hommes du monde se présentaient, sans autre but que celui de le voir et de l'entretenir de choses inutiles, il se hâtait de tourner la conver-

sation, et leur parlait des grandes vérités chrétiennes : la mort, le jugement, l'enfer, le paradis.

— C'est, disait-il, un profit certain, soit pour eux, soit pour moi. Pour eux, si cela les porte à descendre au fond de leur conscience et à la mettre en règle devant Dieu. Pour moi, parce qu'ils se retirent plus tôt si ces vérités ne les touchent pas, et ils me laissent ainsi un temps précieux que sans cela ils m'auraient enlevé.

Quelquefois des hommes du monde venaient lui demander sa protection auprès des souverains; ils voulaient un emploi à la cour de l'empereur Charles-Quint, du roi de Portugal ou d'un autre. La réponse d'Ignace de Loyola était la même pour tous les solliciteurs :

— Je ne puis vous être utile, leur disait-il, qu'auprès du Monarque souverain du ciel et de la terre. Si vous connaissez une cour plus brillante et où la faveur soit plus durable, agissez, et dès que vous y aurez vos entrées, je vous demanderai de me procurer le même honneur. En attendant, mon ambition pour vous se portant à tout ce que je sais de plus magnifique, je vous offre mes services et serai heureux de vous enseigner le chemin de la véritable gloire et de la vraie grandeur.

Sa réputation de sainteté était si grande dans la Compagnie, que le Père Léonard Kessel, recteur du collége de Cologne, qui ne le connaissait pas, lui écrivit pour le supplier de lui accorder la permission d'aller à Rome, afin d'avoir la consolation de le connaître et de recevoir sa bénédiction. Le Père Kessel était fort âgé, d'une santé très-faible, et il faisait tant de bien à Cologne, qu'Ignace hésitait à le satis-

faire. Il en coûtait néanmoins à son cœur de refuser cette consolation au bon vieillard, et il consulta Dieu pour savoir ce qu'il devait décider. Après avoir prié, il manda au Père Kessel :

« Il n'est pas nécessaire d'entreprendre un si long voyage pour voir votre Père, car il est probable que Dieu arrangera les choses de telle manière que vous me verrez à Cologne. »

Or, il arriva qu'un jour où le Père Léonard Kessel était seul dans sa chambre, tout occupé des affaires dont il avait la charge, il vit le Père Ignace devant lui, le regardant avec une bonté toute paternelle, sans lui parler, et lorsque le Père Kessel l'eut bien considéré, il disparut, laissant le bon recteur inondé de la plus douce joie.

Le saint fondateur avait écrit des règles sur la *modestie*, prescrivant la tenue extérieure jusque dans les moindres détails. Il disait que ces douze règles lui avaient coûté beaucoup de larmes ; qu'il avait longtemps consulté Dieu, dans de longues oraisons, afin de connaître sa volonté sur chacune d'une manière certaine, avant d'en imposer la pratique à ses religieux. Désirant mettre ses règles en vigueur le plus tôt possible, Ignace profita, pour les faire connaître, de la présence de plusieurs profès venus à Rome de divers points de l'Europe, et devant s'en éloigner sous peu. Le Père Laynez fut chargé de les promulguer et de faire une exhortation sur la nécessité de les observer. Ignace fixa le jour et ordonna à tous les Pères de se réunir dans la salle des conférences, à l'heure où d'ordinaire ils se réunissaient sous la terrasse.

Cette terrasse, à la hauteur du premier étage, donnait sur le jardin et avançait en saillie de manière à former au-dessous une sorte de galerie couverte. Chaque jour, après le diner, les Pères se promenaient sous cette terrasse, à l'abri du soleil, du vent ou de la pluie.

Au jour désigné, on se rend dans la salle des conférences, le Père Laynez donne lecture des nouvelles règles et la fait suivre d'un discours. Au moment même où il exhortait ses frères à ne jamais négliger les moindres observances, puisque toutes étaient destinées à concourir à leur avancement spirituel, on entendit un craquement effroyable, suivi d'un écroulement dont toute la maison fut ébranlée. Personne ne bougea. Laynez continua son discours, chacun paraissait fort tranquille. Mais dès que la séance fut levée, on sortit pour connaître la cause d'un tel bruit et d'une telle secousse, et on vit que la terrasse s'était écroulée. Si les Pères n'avaient été obligés, par l'obéissance, de se trouver dans la salle des conférences à ce moment-là, plusieurs auraient infailliblement péri sous l'écroulement de cette masse. Chacun levait les mains au ciel, remerciait la Providence et croyait voir dans cet événement la manifestation de l'approbation divine en faveur des règles qui venaient d'être promulguées :

— Oui, mes frères, dit notre saint, Dieu nous témoigne par là que ces règles lui sont agréables ; tâchons de les faire observer exactement.

Bientôt cette observance donna lieu à quelques critiques de la part des mondains, ennemis des Jésuites ; on prétendit que le Père Ignace voulait faire de ses religieux autant

d'hypocrites. Ce propos fut répété au saint fondateur :

— Dieu veuille, répondit-il, que cette hypocrisie s'accroisse de jour en jour parmi nous ! Quant à moi, je ne connais, dans toute la Compagnie, que ces deux hypocrites !

Il désignait les Pères Bobadilla et Salmeron, qu'il regardait comme des modèles, et qu'il savait être intérieurement beaucoup plus parfaits encore qu'ils ne le paraissaient.

XVI

Don Pedro de Zarate y Bermeo, commandeur de l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, voyait avec une douleur profonde l'état de dégradation dans lequel les peuples syriens étaient tombés. Toutes les hérésies, toutes les sectes semblaient s'être donné rendez-vous dans ce malheureux pays soumis aux musulmans ; les juifs y affluaient également, les catholiques seuls semblaient en être exclus.

Le chevalier de Zarate vient à Rome, il sollicite du Pape l'établissement de trois colléges de la Compagnie de Jésus : le premier à Jérusalem, où tous les hérétiques et les schismatiques allaient fréquemment en pèlerinage ; le second à Constantinople , pour la conversion des musulmans maîtres de la Syrie ; le troisième pour l'île de Chypre, centre du schisme grec. Jules III accorde avec empressement tout ce qui lui est demandé pour la gloire de Dieu. La bulle qui autorise les trois colléges érige une archiconfrérie du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Ignace de Loyola n'avait jamais complétement abandonné le projet qui lui tenait si vivement au cœur, aux premiers

temps de sa conversion. Il savait que si la Providence lui avait fermé cette voie, après la lui avoir montrée, un jour viendrait où elle s'ouvrirait pour sa Compagnie. Il savait que les obstacles s'aplaniraient tôt ou tard, et que ses enfants pénétreraient au moment marqué par le doigt de Dieu, sur ce sol si abondamment béni et si indignement profané!... Il ne négligea rien pour seconder le zèle du chevalier de Zarate; il écrivit aux souverains, aux princes, à plusieurs seigneurs riches et puissants; il demanda la sympathie de tous pour une œuvre dont sa grande âme appréciait toute la portée, mais il n'obtint pas les résultats qu'il avait un moment espérés. L'affaire traîna en longueur, les conseillers des souverains étaient d'avis de ménager les ressources pour multiplier les établissements des Jésuites dans leurs propres États, pour le bien spirituel de leurs sujets dont ils étaient responsables, et les princes eux-mêmes comprenaient peu la grandeur et la nécessité d'une œuvre dont le théâtre était si éloigné. Cependant, une personne riche et zélée ayant confiance dans une entreprise tant désirée par Ignace de Loyola, laissa, par son testament, une somme de cinq cents ducats pour la fondation du collége de Jérusalem. Mais bientôt s'éleva l'opposition d'un Ordre religieux qui, déjà établi à Jérusalem, craignait de manquer des ressources nécessaires à la vie, si d'autres religieux venaient diminuer, en les partageant, les aumônes qui le soutenaient. Il voulut donc obtenir d'Ignace une renonciation juridique au droit que lui conférait la bulle de Jules III, de fonder un collége à Jérusalem. Notre saint se refusa énergiquement à cette renonciation. Il mandait au

commandeur de Zarate, alors près de Philippe II, dans les Pays-Bas :

« Nul ne sait ce que veut faire le Seigneur notre Dieu, par les inutiles instruments de notre minime Compagnie. Il ne me paraît donc pas conforme à la raison et à l'esprit de Dieu Notre-Seigneur, de fermer la porte de la Terre-Sainte à un collége de notre Société. Et quand j'y renoncerais personnellement, je ne vois pas que cet acte fût valide pour l'avenir et qu'il pût lier la Compagnie. D'ailleurs, je ne crois pas pouvoir, en sûreté de conscience, me prêter à une telle renonciation. Il est vrai que je ne vois pas les choses disposées de manière à prévoir qu'un collége pourra être fondé dans ces contrées pendant ma vie, mais il est plus facile de ne jamais fonder ce collége, que de lier la Compagnie pour l'avenir. »

Notre saint ne vit pas, en effet, la Compagnie pénétrer en Palestine, et ses successeurs ne furent pas plus heureux. Dieu réservait cette œuvre de salut pour notre siècle. Aujourd'hui seulement la Compagnie de Jésus a vu s'ouvrir pour elle une porte de la Syrie ; celle de Jérusalem lui est encore fermée, mais la miséricorde de Dieu est infinie, elle achèvera l'œuvre commencée. Le jour n'est peut-être pas éloigné, où saint Ignace de Loyola se réjouira dans le ciel de voir les enfants de sa grande famille, réaliser les projets de sa jeunesse et accomplir le premier vœu qu'il forma dans sa *Veillée des armes* à Mont-Serrat, qu'il renouvela si souvent dans sa grotte de Manreza, et dont il ne cessa d'entretenir ses premiers disciples pendant plusieurs années.

Les collèges de Constantinople et de Chypre, autorisés par la même bulle, en 1554, restèrent également à l'état de projet. La Compagnie ne pouvait que se donner elle-même ; n'ayant d'autre ressource que les aumônes, elle était dans l'impossibilité de fonder et ne pouvait qu'accepter les fondations qu'on lui proposait. Elle dut renoncer pour le moment à la Grèce et à la Turquie, comme elle avait renoncé à la Palestine, et attendre l'heure de la Providence. Le Père Laynez, affligé de cet insuccès, dit à notre saint :

— Maintenant que tout espoir est perdu pour la Terre-Sainte, je serais bien heureux d'aller dans les Indes pour travailler à la conversion des infidèles.

— Quant à moi, dit Ignace, je n'éprouve nullement ce désir, et, s'il se présentait, je le repousserais.

— Pourquoi cela, mon Père? lui demanda son ami avec surprise.

— Ne sommes-nous pas engagés par vœu, ajouta le saint, à nous porter en tel lieu qu'il plaira au souverain pontife de nous désigner? Je dois donc être disposé à aller d'un côté ou de l'autre, et l'Orient ne m'attire pas plus que l'Occident. Si je sentais, comme vous, une préférence, je la combattrais, et je tâcherais de me mettre dans une parfaite indifférence pour tout ce qui pourrait m'être ordonné. Je vous assure que, tout vieux et tout infirme que je suis, je n'hésiterai pas, au premier signe de Sa Sainteté, à partir, à pied, mon bâton à la main, pour me rendre en Espagne ou ailleurs, ou à m'embarquer, sans la moindre provision, sur un vaisseau quelconque, fût-il sans voiles et sans gouvernail. Dans cet état d'obéissance, je n'aurais nulle répu-

gnance à vaincre; je m'estimerais même très-heureux.

— Mais, mon Père, lui dit un de ses religieux, que feriez-vous alors de votre prudence?

— La prudence, répondit notre saint, n'est pas la vertu de celui qui obéit; elle est la vertu de celui qui commande. La prudence de celui qui obéit est de sacrifier la prudence à l'obéissance.

L'Ordre des religieux Théatins avait demandé à Ignace de Loyola de l'incorporer dans la Compagnie de Jésus, et cela, dès qu'elle eut été autorisée; Ignace s'y était refusé. La Compagnie, ayant son esprit propre, ne pouvait accepter le mélange, quelque bon qu'il fût, sans subir des changements qu'il est toujours fâcheux d'introduire dans un corps, surtout quand il est bien organisé déjà.

La réputation de la Compagnie s'étant accrue avec ses œuvres, les Barnabites de Milan entrèrent en relations d'amitié et de prières avec elle, et finirent par demander au saint fondateur de les recevoir et de les incorporer dans son Ordre. Ignace de Loyola répondit à Jérôme Sauli, archevêque de Gênes et vice-légat de Bologne, chargé de la négociation, qu'il appréciait les vertus et le mérite des religieux Barnabites, mais que, pour la plus grande gloire de Dieu, il était préférable que chacun des deux Ordres gardât son esprit de fondation et que l'un et l'autre, marchant séparément vers leur but, restassent unis seulement de sentiments et de prières.

Depuis longtemps, les Chartreux étaient entrés aussi en relations de prières et d'amitié avec Ignace, et le grand prieur, Pierre de Leyde, avait associé la Compagnie de

Jésus à tous les mérites de son Ordre. En cette année, 1554, Gérard Hamotan, prieur de la Chartreuse de Cologne, ayant su que les colléges de Rome avaient besoin d'aumônes, s'empressa d'envoyer cent couronnes à notre saint, qui lui en exprima sa reconnaissance dans la lettre suivante :

« Vénérable Père en Jésus-Christ,

« Que la souveraine grâce et l'amour infini de Jésus-Christ Notre-Seigneur enrichissent et élèvent par des accroissements successifs de dons spirituels, votre Paternité et votre pieuse congrégation.

« Notre correspondance de lettres avec votre Paternité a été rare, il est vrai, pendant ces dernières années, mais elle a été fréquente de prières; et dans cet intervalle, notre amour réciproque s'est affermi au lieu de diminuer. Nous le voyons, de notre côté, par le vif souvenir que nous conservons de vous, et le sentiment toujours croissant que vous nous inspirez. Nous le voyons, de votre côté, par les lettres des nôtres qui nous parlent des bienfaits dont votre Paternité les comble, et par notre propre expérience, car votre générosité vient nous trouver jusqu'à Rome. Nous en rendons à Dieu, auteur de tout bien, et à votre Paternité, les plus vives actions de grâces.

« Votre libéralité est venue au secours de ce collége, dans le moment le plus opportun; cette attention de votre

charité resserre encore le lien de notre mutuelle affection. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon les richesses de sa bonté infinie, daigne vous rendre, pour ses pauvres, ce bienfait avec tous les autres.

« Nos frères de Rome vont bien, et ceux du collége et ceux de la maison. Le Seigneur m'a visité par une maladie de six mois; je vais mieux maintenant.

« Votre Paternité saura le reste par nos frères à qui nous écrivons plus amplement. Nous nous recommandons tous, humblement, aux oraisons et aux saints sacrifices de votre Paternité, et de ses vénérables frères qui sont nôtres. Salut en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est pour tous le souverain bien et la vie éternelle. Amen.

« De votre Paternité, le serviteur en Jésus-Christ Notre-Seigneur,

« IGNACE.

« Rome, 21 août 1554. »

Le Seigneur m'a visité par une maladie de six mois, vient de dire notre saint. Il n'ajoute pas que ce qu'il regardait comme une faveur du ciel avait été considéré par ses religieux comme la plus douloureuse et la plus redoutée des épreuves.

Il était soigné par un jeune médecin qui, attribuant ses souffrances à un refroidissement, le fit calfeutrer dans sa chambre, de manière à n'y point laisser pénétrer l'air

extérieur, lui fit prendre ses tisanes bouillantes, le fit accabler de couvertures, et cela pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Le saint, dévoré par la fièvre, sentant que rien ne lui était plus contraire que ce traitement, mais obéissant avant tout, et heureux de trouver une occasion d'obéir, même au péril de sa vie, se soumettait sans se plaindre et sans témoigner le désir du moindre soulagement.

Cependant, les religieux s'effrayaient des progrès de la maladie, d'une transpiration incessante qui épuisait le malade, de fréquents évanouissements, qui leur faisaient craindre qu'on ne pût le rappeler à la vie, de cet ensemble, enfin, qui semblait leur annoncer la fin prochaine de celui qu'ils aimaient. Ils appelèrent le docteur Alexandre Petronio, un des plus célèbres médecins de Rome, et très-dévoué au saint malade. Petronio se récria sur un traitement si opposé à celui qu'on aurait dû prescrire, fit donner de l'air, enlever les couvertures et rafraîchir le patient.

Les Pères, ayant des craintes sur le résultat de ce brusque changement, conjuraient Ignace de demander à Dieu sa guérison :

— C'est inutile, répondit-il.

— Mais, mon Père, demandez-le, non pour vous ni pour nous, seulement dans l'intérêt de la Compagnie !

— C'est inutile, réplique le saint fondateur. Par la grâce de Dieu Notre-Seigneur, nos premiers Pères sont bons, les seconds seront meilleurs, et, à ceux-ci, il en succédera de meilleurs encore, parce que aux travaux extérieurs ils

joindront la discipline intérieure, dont toutes les parties seront observées alors [1].

Le docteur Petronio lui recommandait d'éloigner toute préoccupation capable de l'émouvoir, car sa faiblesse était telle qu'on ne pouvait encore répondre de le sauver. Ignace, désirant obéir en toute chose, réfléchit, cherche, se demande ce qui pourrait l'émouvoir, et ne le trouve point. Quelques moments après :

— Je l'ai trouvé, dit-il, ce serait la destruction de la Compagnie ; mais si ce n'était pas par ma faute, je la verrais se dissoudre comme un grain de sel dans un verre d'eau, qu'il me suffirait d'un quart d'heure passé aux pieds de Notre-Seigneur, pour retrouver tout mon calme et toute ma liberté d'esprit.

Cette maladie ayant laissé une très-grande faiblesse à notre saint, ses religieux le pressaient de se décharger d'une partie des affaires dont le poids l'accablait. Il résista d'abord, mais se rendit enfin au désir de ses bien-aimés fils. Le Père de Polanco écrivait à ce sujet au provincial de Sicile, le Père Domenech :

« ..... Le Père Natale était fort désiré de notre Père, et de nous en particulier, qui faisons partie du conseil pour les intérêts généraux de la Compagnie ; parce que, d'un côté, la multiplicité des affaires, suite de l'accroissement de notre Société, et, de l'autre, les incommodités nombreuses et presque continuelles de notre Père, qui le retiennent la

[1] *Bartoli.*

plupart du temps au lit, surtout depuis un an, nous faisaient désirer pour lui plus de secours et de soulagement qu'il n'en a eu jusqu'ici. Nous lui fîmes donc observer qu'il paraissait convenable qu'il choisît quelqu'un qui gouvernât la Compagnie à sa place. Il ordonna à tous les prêtres que nous avons à Rome, à l'exception de deux ou trois qui sont novices de se rassembler, afin que chacun, après avoir compris la nécessité de choisir une personne de cette sorte, célébrât le saint sacrifice et priât pour cette affaire pendant trois jours. Il voulait aussi que chacun pût consulter les autres, et prendre d'eux les informations dont il avait besoin, après quoi, ils devaient tous écrire sur un billet le nom de celui qu'ils avaient élu. Les Frères lais se rassemblèrent de leur côté, afin de nommer parmi les prêtres quatre électeurs chargés de voter à leur place. Nous nous réunîmes le jour de la Toussaint [1] au nombre de trente-quatre prêtres, sur lesquels trente et un ou trente-deux élurent le Père Natale. Notre Père confirma l'élection, et le Père Natale commença de remplir ses fonctions à la satisfaction générale [2]... »

On avait proposé à saint Ignace de donner au Père Natale le titre de vicaire; il s'y était refusé, l'autorité du général devant rester entière et inviolable, d'après les constitutions.

La santé d'Ignace se remit cependant, comme on l'a vu, et, dans le courant de l'automne, l'année suivante, il avait

[1] 1554.
[2] *Vie de saint Ignace*, par le Père Genelli.

renvoyé en Espagne le Père Natale, qui y rendait des services importants à l'Église et à la Compagnie.

Ainsi que notre saint le mandait au prieur de la Chartreuse de Cologne, ses colléges avaient grand besoin de secours au moment où il reçut son aumône; car, toujours confiant dans la tendre sollicitude de la Providence, il ne cessait d'augmenter le nombre des élèves, et par conséquent celui des Pères. Il ne serait pas resté une pièce de monnaie dans la maison professe ou dans les colléges, que le saint fondateur n'aurait pas reçu un novice ou un élève de moins :

— Celui qui veut faire de grandes choses pour Dieu, disait-il, doit se bien garder de ne consulter que sa tête et ses bras ; son intelligence est faible et sa puissance est bornée.

— Mon Père, — lui disait un de ses religieux, effrayé de l'accroissement du collége romain, — comment, avec la prudence que vous apportez en toute chose, recévez-vous tant de sujets? C'est une augmentation de dépense qui peut entrainer bien loin.

— Quand on agit pour la plus grande gloire de Dieu, répondit le saint fondateur, il faut aller contre vent et marée, et espérer d'autant plus en Dieu, que tout semble plus désespéré.

On remarquait, du reste, que les dons et les aumônes étaient toujours en proportion du besoin. La confiance d'Ignace fut constamment justifiée, souvent miraculeusement, toujours providentiellement. Le Père Bobadilla, un jour où il était arrivé plusieurs Pères, sur l'ordre de leur

général, inquiet d'une telle dépense, lui demande où il compte prendre le nécessaire pour nourrir tant de monde. Le saint énumère alors les aumônes habituelles qu'il reçoit :

— Il n'y a pas là de quoi couvrir la moitié des dépenses indispensables, reprend Bobadilla.

Ignace le regarde avec surprise, et lui répond :

— Est-ce que nous n'avons rien à attendre de la Providence ? N'aurons-nous donc confiance en Dieu qu'autant que la pieuse libéralité des fidèles nous y encouragera ! Quant à moi, je suis sûr de trouver dans la main du Père céleste, ce qui me manquerait dans celle des fidèles, et lors même que cette main divine ne me fournirait rien du tout, je serais encore certain d'y trouver le nécessaire.

Le collége romain renfermait vingt-huit religieux ; le saint fondateur voulant élever ce nombre jusqu'à cent, et ne calculant pas d'après les ressources habituelles ou probables, mais seulement d'après le fonds de la Providence, ordonne au Père Olivier Manare, recteur du collége, d'arranger les choses convenablement pour cette augmentation.

Un ordre d'Ignace était un ordre du ciel pour tous ses religieux. Le Père Olivier, qui donne ces détails dans les mémoires qu'il a laissés, ne répond pas qu'il n'a point d'argent ; qu'entre la maison professe et le collége il n'y a que cinq ducats ; que le Père Juan de Polanco a déjà emprunté pour les constructions destinées à l'agrandissement du collége ; enfin qu'ayant bien juste assez pour suffire aux besoins actuels, il ne voit pas où il pourra prendre le nécessaire pour soixante et douze religieux de plus. Il suffit

au Père recteur que son saint Père général ait ordonné, pour qu'il se mette en mesure d'obéir. Il va trouver le Père de Polanco, qui lui remet les cinq ducats, seule ressource du moment :

— Vous manquerez de votre côté, lui dit Olivier, gardez cet argent pour vos ouvriers.

— Je chercherai des aumônes, répond Juan de Polanco, et j'emprunterai encore, la Providence se chargera certainement d'acquitter, puisque notre Père Ignace a ordonné de dépenser. Empruntez, de votre côté, les meubles que vous ne pouvez payer, et ayons confiance.

Cela convenu, les deux religieux agissent conformément à la volonté de leur supérieur. Un jour, Ignace va voir les arrangements pris pour loger tous les Pères qui vont arriver. Le Père de Polanco et le recteur du collége l'accompagnent. Il se montre satisfait d'abord ; mais arrivé au dernier étage, on lui ouvre les portes des greniers, où il voit des lits, des siéges, des tables à écrire, et on lui dit :

— Voici les chambres de nos Pères.

— Hélas ! dit notre saint au Père de Polanco, c'est ici que nos frères coucheront ? c'est ici qu'ils demeureront? Mais l'hiver approche ! Où est le plafond ? Nos frères habiteront-ils sous ces tuiles à jour, à la belle étoile ?

— Mon révérend Père, nous n'avons plus d'argent, et nous n'en pouvons plus emprunter.

— Il faut faire le plafond, Père Polanco, répond tranquillement le saint ; ne laissez pas nos frères coucher ici; Dieu aura soin du reste. La pauvreté est le mur d'appui d'un Ordre religieux ; Dieu veut donc que ses serviteurs

vivent de pauvreté, mais il n'exige pas d'eux la misère à aquelle vous les condamnez.

Le Père de Polanco sort le lendemain pour chercher à emprunter de l'argent ; car le Père général a donné un ordre, il faut l'exécuter malgré toutes les impossibilités apparentes. Le saint religieux, à quelques pas de la maison, rencontre un Navarrais, l'archidiacre Mondragone :

— Père de Polanco, lui dit-il, rendez-moi le service de me prendre cinquante écus d'or ; ils seront plus en sûreté chez vous que si je les gardais ; je vous demanderai à mesure les sommes qui me seront nécessaires, et si vous avez besoin d'y puiser pour votre maison, servez-vous en aussi, vous me le rendrez plus tard.

Le même jour, un Portugais lui donnait à garder une somme plus considérable encore, et avec la même faculté de s'en servir au besoin. Peu après, les bienfaiteurs de la Compagnie, voyant les travaux qui se faisaient, et sachant le saint fondateur trop sage et trop prudent pour les avoir entrepris sans nécessité, envoyaient des secours et des aumônes en telle abondance, qu'on put acquitter les dettes et pourvoir à toutes les exigences du moment.

Le collége germanique, à son tour, se trouva bientôt dans un tel dénûment, que le recteur Guido Roilitz vint trouver le Père général et lui dire qu'il n'avait plus le nécessaire. Ignace l'écoute, parait compâtir à son embarras et lui dit en souriant :

— Maître Guido, quelle friandise donnerez-vous aux élèves pour les réjouir pendant les fêtes de Noël ?

— Oh ! mon Père, répond le recteur, ils n'ont plus

même de pain, car le boulanger n'en veut plus fournir.

— Alors, répond le saint, Dieu leur en donnera ; ayez confiance. En attendant, achetez quelques chevreaux et autre chose encore pour récréer ces jeunes gens, et laissez Dieu Notre-Seigneur avoir soin du reste.

Le lendemain, le pape Jules III envoyait cinq cents ducats à saint Ignace. Le bon Père général partagea immédiatement cette somme entre les deux colléges. Bientôt après, Jules III passait à une vie meilleure.

L'année suivante, la guerre éclatait entre Philippe II et le pape Paul IV. Les Espagnols étaient entrés dans les États de l'Église ; la disette accompagnait la guerre, la misère était à son comble, les plus riches retranchaient forcément sur toutes leurs dépenses et sur leurs aumônes, et les cardinaux eux-mêmes avaient renvoyé une partie de leurs gens qu'ils ne pouvaient plus payer. La maison des Jésuites et leurs deux colléges partageaient la détresse générale et avaient à peine le pain nécessaire. Les bienfaiteurs du collége germanique engageaient Ignace de Loyola à renvoyer les jeunes gens dans leur patrie, et à renoncer à un établissement qui lui avait déjà tant coûté ; le saint fondateur répond :

— Que ceux qui sont fatigués de le soutenir se déchargent sur moi de ce trop lourd fardeau ; car je déclare que rien ne me fera abandonner ce collége fondé pour la plus grande gloire de Dieu. Tant que je vivrai, je le soutiendrai ; ma résolution à cet égard est inébranlable. Je compte d'autant plus sur l'aide de Dieu, que les secours humains me

manquent davantage. Je me vendrais moi-même plutôt que d'abandonner mes Allemands!

Il prit le parti de les disséminer dans les maisons de la Compagnie les moins éloignées de Rome; ils y demeurèrent jusqu'à la fin de la guerre. Quant au collége romain et à la maison professe, il y eut toujours l'absolu nécessaire, et souvent au delà, par l'effet des prières de notre saint, dont la confiance dans la sollicitude de la Providence ne fut jamais trompée, bien qu'elle fût mise quelquefois à de bien rudes épreuves. Ainsi, Ignace avait calculé que le collége romain, se composant de deux cents personnes, religieux ou élèves, il était bon d'avoir la facilité de faire prendre l'air et le repos de la campagne à ceux dont la santé en aurait besoin, et il avait acheté, dans ce but, l'année précédente, un terrain près de Sainte-Balbine, sur l'emplacement des bains d'Antonin. Il n'hésita pas, malgré la gêne apportée par les fléaux qui désolaient les États romains, à poursuivre l'entreprise commencée. Il fit bâtir une maison assez vaste et assez bien distribuée pour être habitée par tous les infirmes et les malades des maisons de Rome, et recevoir les jeunes gens qu'on voudrait y envoyer pour prendre un peu de délassement. Quelques Pères lui dirent à ce propos :

— Comment se fait-il, mon révérend Père, que vous dépensiez tant en bâtiments, quand nous avons à peine assez pour vivre? Ne vaudrait-il pas mieux réserver quelques ressources pour les moments où le nécessaire peut manquer?

— Je préfère la santé du moindre de nos frères, répondit-il, à tous les trésors de la terre.

Il allait quelquefois visiter les travaux à Sainte-Balbine, et, dans une de ces visites, il voulut, malgré son grand âge et ses infirmités, monter un escalier provisoire à l'usage des ouvriers. En le descendant, son pied manque un échelon, et le vénérable Père, ne pouvant se retenir, puisqu'il n'y avait point de rampe, roule jusqu'à la dernière marche. Le pied de cet escalier était si près d'un mur, que le Père Diego Guzman, qui accompagnait Ignace, crut qu'il allait se briser la tête, et en était pâle de saisissement. Mais notre saint, comme s'il était retenu par une puissance invisible, s'arrête à point, se relève, et ne se retourne même pas pour voir d'où il est tombé. Son visage toujours calme, toujours serein, n'indique pas la moindre émotion, et il s'étonne du trouble du Père Guzman. Il reprend ensuite sa visite avec autant de tranquillité que s'il ne lui était arrivé nul accident.

Quelques jours après, le Père de Polanco venait lui dire qu'il avait des ouvriers à payer pour le collége romain, et qu'il ne possédait plus une seule pièce de monnaie :

— Je vais en parler à Notre-Seigneur, lui dit notre saint.

Et il s'enferme pour rester seul avec Dieu. Lorsque sa prière est achevée, il fait appeler les Pères Laynez, Christophe de Madrid et Juan de Polanco, et les regardant avec l'expression d'une douce joie :

— Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, leur dit-il, je puis néanmoins vous assurer une chose, c'est que Notre-Seigneur ne nous abandonnera pas. Père Polanco, faites subsister le collége six mois encore seulement, j'en aurai soin après.

Au même instant, deux riches personnages envoyèrent chacun une somme d'argent considérable ; le lendemain et les jours suivants il arriva de nouvelles aumônes :

— C'est vraiment un miracle de chaque jour, dit le Père Gonzalez de Camara, alors à Rome. Dans un temps où tout le monde est forcé de se restreindre, c'est un miracle de la Providence que l'existence de nos maisons par les seules ressources de la charité.

— Le contraire serait plutôt un miracle, répondit Ignace. Oui ! si Dieu laissait sans secours ceux qui se confient en lui seul, ce serait un miracle. Etes-vous donc arrivé jusqu'à ce jour, Père Gonzalez, sans remarquer que nos ressources ont été toujours proportionnées à nos charges ? Servons Notre-Seigneur, et il saura pourvoir à nos besoins. Pour moi, je recevrais aussi bien mille nouveaux disciples que j'en ai reçu cent dernièrement, il n'est pas plus difficile au Seigneur notre Dieu d'en faire vivre mille que d'en faire vivre cent.

Plusieurs fois il arriva, qu'au moment où on sonnait pour le repas, il n'y avait pas un seul morceau de pain dans la maison. On se rendait néanmoins au réfectoire, et chaque fois, à ce dernier instant, on apportait des provisions abondantes.

Un jour, la maison se trouva dépourvue à la fois de pain, de vin, de bois et d'argent. Ce même jour, une personne pieuse envoyait une charretée de bois. Le portier fait entrer la charrette, referme la porte, se retourne sur lui-même pour rentrer... et voit dans la cour plusieurs sacs de blé et plusieurs tonneaux de vin ! Par où ces

provisions étaient-elles entrées? Qui les avait envoyées? Nul ne le sut jamais... Le saint fondateur avait peut-être le secret, mais son humilité sut le garder.

Dans un moment où des secours sur lesquels il pouvait compter lui manquèrent totalement, il se présenta plusieurs élèves et un assez grand nombre de novices. La prudence humaine conseillait de leur fermer la porte, la confiance d'Ignace ordonna de la leur ouvrir. Le lendemain soir, le frère Juan Croce, économe de la maison, revenait de Saint-Jean de Latran, lorsque, près du Colisée, un inconnu s'approche, lui met un rouleau dans la main et disparaît. Ce rouleau contenait cent écus d'or. Quelques jours après, le même frère sort à la pointe du jour pour aller faire les provisions; un homme vient à lui, et, sans lui dire un seul mot, lui met une bourse dans la main et s'éloigne. Le frère sent que la bourse est lourde, il n'a pas eu le temps de voir l'inconnu, d'ailleurs le jour paraît à peine, il n'aurait sans doute pu distinguer ses traits. « Si c'était un mauvais esprit? » se dit-il. A cette pensée, le bon frère se trouble, il tremble de peur, il se dit que ce mauvais esprit s'est moqué de lui et lui a donné peut-être de la fausse monnaie, dans l'intention de le perdre. Une église est à deux pas, elle est ouverte, le frère y entre pour se remettre par la prière. Il demande à Dieu de le calmer d'abord, car il lui semble avoir encore près de lui l'esprit malin chargé de le perdre par la fausse monnaie, et le prie ensuite de ne pas permettre un tel malheur. Sa prière achevée, il veut examiner le contenu de la bourse avant de sortir de l'église, et voit que ce sont des pièces d'or qu'il juge du meil-

leur aloi. Il ne se trompait pas. Quant au donateur, il demeura inconnu comme celui du Colisée et comme tant d'autres.

Le Père de Polanco, cherchant un jour des papiers dans une grande malle qu'il laissait toujours ouverte, met la main sur un rouleau qu'il ne soupçonnait pas là, et dont le poids l'étonne ; il sent que c'est de l'argent, et il en manquait précisément à ce moment. Il ouvre le rouleau, il contenait des écus d'or aussi brillants que s'ils venaient d'être frappés. Le Père les porte à notre saint, qui en remercie la divine Providence, et dit ensuite au bon Père :

— Père Polanco, on ne saurait jamais trop présumer de celui à qui il est aussi aisé d'exécuter que de vouloir.

Aussi, Juan de Polanco disait-il souvent à ses frères :

— Je ne m'inquiète jamais de savoir si j'ai de l'argent ; mais seulement si le Père Ignace ordonne ; car sa parole est de l'or.

Le Père Martin Olave écrivait à Ribadeneira alors en Flandre :

« Pour être convaincu de l'éminente sainteté de notre Père Ignace, je n'ai nul besoin de voir des malades guéris ou des morts ressuscités par lui ; ce qui se passe journellement à Rome en faveur de nos maisons, depuis que j'y suis, est plus que suffisant pour me prouver qu'il est un saint. »

XVIII

Le pape Marcel II [1], qui avait succédé à Jules III, n'avait fait que passer sur le trône pontifical ; mais, dans ce court passage, il n'avait cessé de donner à Ignace de Loyola et à la sainte Compagnie de Jésus, les preuves de la plus haute estime. La première fois que notre saint se présenta pour lui baiser le pied, le nouveau pape le fit relever avec empressement, l'embrassa en ami et s'entretint longuement avec lui des réformes et des améliorations à faire dans l'intérêt de l'Église. Il lui témoigna le désir de voir tous les religieux de sa Compagnie, chacun en particulier, après les premières réceptions officielles, et, en attendant, il l'autorisa à leur donner la bénédiction apostolique. En le quittant, il lui dit ces paroles : « Donnez-nous le plus grand nombre possible d'ouvriers formés à votre école, et nous ne les laisserons pas manquer d'emplois. » Peu de jours après, il demandait au saint fondateur deux théologiens de sa Compagnie pour s'aider de leurs lumières et de leurs conseils dans les affaires les plus difficiles. Ignace lui donna Laynez que Marcel II avait admiré au concile de Trente, dont il s'était fait un ami et à qui il s'était confessé souvent, et

[1] Michel Cervini, cardinal de Santa Croce.

Martin Olave que le pape, étant cardinal, appelait son maître.

Le cardinal Caraffa, fondateur de l'ordre des Théatins, et par cela même, peut-être, peu favorable aux Jésuites, succéda à Marcel II, et prit le nom de Paul IV. A la nouvelle de son élection, Ignace éprouve un instant d'émotion, il croit la Compagnie menacée, et nous savons que c'est la seule chose qui puisse l'atteindre vivement. Mais il se rend devant le Saint-Sacrement, et, quelques moments après, il revient et dit à ses religieux :

— Nous aurons un pontife ami, bien que la Compagnie doive en être éprouvée pour l'exercice de sa patience.

Et, plein de confiance, il va se présenter au pape qui ne souffre pas que notre saint reste à ses pieds, et l'accueille avec la plus aimable bienveillance. Paul IV ne voit plus que les services rendus à l'Église par la Compagnie de Jésus, et il désire lui donner des témoignages éclatants de son estime. Dans le premier consistoire, il annonce qu'il veut élever le Père Laynez au cardinalat, et il déclare à Ignace que telle est sa volonté. Le saint fondateur se jette à ses pieds en le conjurant d'épargner cet honneur à la Compagnie ; ses prières sont assez froidement accueillies, et il rentre visiblement ému, lui que rien ne pouvait émouvoir de manière à trahir ses impressions :

— Si Dieu n'y met la main, dit-il en rentrant, à un de ses religieux, nous verrons Laynez cardinal d'ici à peu de temps ; mais si cela arrive, je ferai tant de bruit que le monde entier saura comment la Compagnie accepte les dignités !

Il demanda des prières et répandit des larmes abondantes devant Dieu pour détourner ce qu'il regardait comme un malheur. Laynez, de son côté, mettait tout en œuvre pour obtenir du pape qu'il renonçât à ce projet. Paul IV, voyant sa répugnance, parut se laisser fléchir et ordonna seulement à Ignace de lui donner le Père Laynez pour travailler à la réforme de la Daterie [1]; il exigeait pour cela que le saint religieux prît un appartement dans l'intérieur du Vatican. Le pape avait ordonné, il fallait obéir. Mais Ignace voyait clairement que l'intention de Paul IV était d'accoutumer aux honneurs du palais, celui qui avait fait vœu de vivre et de mourir dans l'humilité et la pauvreté. Laynez, trop clairvoyant, de son côté, pour juger autrement la position, s'échappe un jour du Vatican, vient se réfugier à la maison professe, dans les bras de son père, et lui demande de le préserver à tout prix de la pourpre dont il est menacé.

Paul IV, vaincu par ce dernier trait, comprend toute la vertu de ces hommes qui mettent autant de zèle à fuir les dignités, que d'autres à les solliciter. Il promet de ne plus insister sur un désir qui lui était cher, et qu'il sacrifie par respect pour l'humilité de la Compagnie, mais ce qu'il ne veut pas sacrifier, c'est l'appui qu'il attend des lumières et des avis d'Ignace de Loyola qu'il consultera fréquemment.

Depuis ce moment, Paul IV, en effet, recourait souvent aux conseils du saint fondateur, et n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté.

Malgré ces démonstrations favorables, et sincères au fond,

[1] Tribunal chargé des bénéfices ecclésiastiques, des évêchés, des abbayes et des dispenses de mariages.

Paul IV, naturellement sévère et un peu ombrageux, accueillit une dénonciation absurde. On lui dit que les Jésuites ont chez eux un dépôt d'armes, il le croit, et le gouverneur de Rome, envoyé par lui, se présente à la maison professe, accompagné du procureur fiscal et de ses gens. Ignace le reçoit avec le plus grand respect, répond qu'il n'a point d'armes cachées dans la maison, et ordonne à son secrétaire de conduire le gouverneur dans la visite de toutes les parties de l'établissement. La visite terminée, Ignace reconduit le gouverneur jusqu'à la porte, avec autant de douceur et de politesse que s'il était venu pour lui faire honneur.

Un des Pères allait partir pour la Flandre ; le saint fondateur lui recommande de ne parler de Paul IV que pour en dire du bien, car la raideur de son caractère lui avait fait des ennemis, et on s'en plaignait souvent. Le Père lui répond :

— Il est difficile de montrer les choses autrement qu'elles ne sont.

— Eh bien ! répond Ignace, ne parlez point de lui ; parlez seulement du pape Marcel qui, comme cardinal et comme pape, a toujours témoigné à la Compagnie une affection que nous ne devons jamais oublier.

Deux Pères de la maison de Lorette étaient allés en mission à Macerata, et devaient s'y trouver pendant les trois jours précédant le carême de cette année, 1555. On les prévient que quelques jeunes gens se préparent à donner au peuple, pendant ces trois jours, la représentation de pièces de théâtre qu'on assure être très-immorales. Les

deux Jésuites, en réparation d'un mal qu'ils ne peuvent empêcher, annoncent en chaire que le Saint-Sacrement sera exposé, pendant ces jours, et ils engagent les fidèles à venir l'adorer. La foule s'y porte. Les Jésuites prêchent, ils obtiennent plusieurs conversions, et ils mandent ce succès au bon Père général qui veut tout savoir.

Ignace pleure de joie en recevant cette nouvelle ; il voit là une pensée qui le ravit et dont il pressent la fécondité. Aussitôt il ordonne à toutes les maisons de la Compagnie d'exposer le Saint-Sacrement pendant les trois jours qui précèdent le carême, en réparation des crimes qui se commettent durant ces jours de plaisir, puis il parle de cette pensée de réparation au pape et aux cardinaux ; de là, l'institution des prières des *Quarante-Heures*.

On est comme ébloui en jetant un regard sur toutes les institutions créées par Ignace de Loyola, ou dont il eut la première pensée. C'est à lui qu'on doit la création des orphelinats, des maisons de refuge, des asiles pour les juifs convertis, des séminaires, du collége romain, du collége germanique, enfin l'institution des prières des Quarante-Heures. La pensée d'une association de prières pour la conversion de l'Angleterre n'est pas nouvelle : saint Ignace l'avait établie dans sa Compagnie qui l'a conservée. Qu'on joigne maintenant à toutes ces œuvres, si importantes, les magnifiques travaux de la sainte Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, et on comprendra tout ce que l'Église et le monde doivent à Ignace de Loyola.

Les forces de notre saint déclinaient de nouveau. Il se

décida à rappeler le Père Natale et lui confia le gouvernement, ainsi qu'aux Pères de Polanco et de Madrid. Déjà, au mois de mars, il avait chargé le Père Pezzano de tout le temporel, ce qui était pour lui un allégement; mais sa faiblesse augmentait de jour en jour; il pressentait sa fin prochaine, et surtout il la désirait. Lorsqu'il entendait un de ses religieux parler de ce qu'il comptait faire pour la gloire de Dieu dans le cours de l'année suivante, il lui disait :

— Où trouvez-vous donc le courage de penser que vous vivrez jusque-là ? Puisque l'incertitude vous permet l'espérance d'aller jouir de Dieu beaucoup plus tôt, je ne comprends pas que vous supportiez une pensée qui peut n'être qu'une illusion, et qui devrait vous causer une vive douleur.

Toutefois, il eût accepté avec empressement et avec joie la prolongation de son exil pour le service et la gloire de Dieu. Dans un moment où il s'entretenait avec les Pères Ribadeneira, Laynez et d'Oviedo, il dit au premier :

— Père Laynez, si Notre-Seigneur se présentait devant vous en ce moment, et vous disait : « Voulez-vous mourir maintenant? Je vous donnerai la gloire éternelle; mais si vous préférez vivre encore sur la terre, je vous y laisserai sans vous garantir votre salut; je vous jugerai selon l'état où vous serez à l'heure de votre mort. » Si Notre-Seigneur vous parlait ainsi, et qu'il vous donnât en même temps la pensée qu'en demeurant en ce monde vous pourriez rendre quelques services à la divine Majesté, que choisiriez-vous?

— Je vous confesse, mon Père, répondit Laynez, que je prendrais le parti le plus sûr, et sans hésitation assurément.

— Pour moi, répliqua notre vénérable saint, je ne le

ferais pas. Si je croyais pouvoir avancer la gloire de Dieu en quelque chose, je le supplierais de me laisser vivre. Il me semble qu'au bout du compte je ne risquerais rien; car, si un roi offre une magnifique récompense à un de ses sujets, et que celui-ci la refuse pour être plus en état de continuer à servir son souverain, le prince ne se croira-t-il pas obligé, non-seulement de réserver cette récompense, mais encore de l'augmenter en proportion des services rendus? Et si les monarques de la terre, ordinairement ingrats, agissent ainsi, que ne devons-nous pas espérer du Roi des rois, qui nous prévient par sa grâce, et de qui nous tenons tout ce que nous sommes? Comment pourrions-nous craindre d'être réprouvés pour avoir sacrifié nos intérêts à la gloire et au service de notre Maître? Que d'autres pensent ce qu'ils voudront; mais je ne penserai jamais rien de semblable d'un Dieu si bon, si magnifique, si fidèle!

Il était évident pour tous, que la pensée de la mort ne quittait plus le saint fondateur, et pour bien persuader à ses fils chéris, que le moment venu, sa mort ne serait pas une perte pour la Compagnie, il répondait à tous les regrets exprimés par les supérieurs à qui il enlevait des sujets de grand mérite, et qui étaient plus utiles que d'autres dans leur résidence :

— Que feriez-vous s'il était mort?

Longtemps ses religieux l'avaient pressé de leur laisser des mémoires de sa vie; il s'y était refusé, disant que les premiers Pères savaient tout; mais, sur leurs nouvelles instances, il avait fini par faire, à diverses reprises, au Père

Gonzalez de Camara, le simple récit des faits depuis le moment de sa conversion jusqu'à l'année 1543. Lorsque ce travail fut achevé, il avait ajouté :

— Maintenant, pour le reste, vous le demanderez au Père Natale.

Les Pères Laynez et d'Eguia pouvaient dire beaucoup plus, ayant eu toute sa confiance; mais son humilité s'était bien gardée de les désigner.

Dans la crainte d'affliger ses enfants, le vénérable patriarche évitait de leur parler à cœur ouvert du pressentiment de sa mort prochaine ; mais il les y préparait néanmoins. Ainsi, il leur dit un jour :

— J'ai désiré trois choses, et grâce à Dieu, Notre-Seigneur, je les vois accomplies. Ces trois choses étaient de voir la Compagnie autorisée, le livre des *Exercices spirituels* approuvé par le Saint-Siége et les constitutions achevées et observées par la Compagnie tout entière. Notre-Seigneur a daigné m'accorder tout cela.

Les religieux présents comprirent qu'il ajoutait intérieurement : « Je n'ai plus qu'à mourir. » Il écrivit, peu de jours après, à dona Leonora de Mascarenhas, qui avait été gouvernante du roi Philippe II, et lui mandait que cette lettre était la dernière qu'il lui écrivait; qu'il ne tarderait pas à aller prier pour elle dans le ciel. Afin de se préparer avec plus de calme à paraître devant Dieu, il désira aller à la maison de campagne qu'il avait fait bâtir pour les malades. Les Pères craignant les grandes chaleurs des environs de Rome, consultèrent le docteur Petronio qui les rassura. Notre saint s'y retira donc vers le milieu de juillet ;

mais il éprouva de si fréquentes défaillances, occasionnées par la chaleur, qu'on fut obligé de le ramener à Rome. Les médecins ne prescrivirent qu'un repos absolu, ne le jugeant pas plus mal qu'il ne l'était depuis longtemps. Il survint ensuite une légère fièvre à laquelle on n'attacha pas plus d'importance. Il y avait en ce moment plusieurs malades dans la maison ; et, bien que le bon Père général fût celui qu'on aimait le plus, c'était celui dont on s'occupait le moins, tant on était tranquille sur son état. Ignace de Loyola savait cependant que son heure était venue ; mais, humble et détaché de lui-même jusqu'à la fin, il voulait n'occuper de lui que Dieu seul, et ne cherchait pas à persuader ce que tout le monde autour de lui se refusait à croire. Il continua les occupations auxquelles il se bornait depuis que son extrême faiblesse l'avait réduit à diminuer son travail ; il donnait ses avis, s'informait des affaires et demandait des nouvelles des malades, plusieurs fois par jour, avec autant de calme que d'habitude. Les Pères Laynez et de Mendoza étaient gravement malades en ce moment, le premier surtout, que les médecins avaient déclaré en danger. Ignace ne devait pas avoir la consolation de mourir entre les bras de cet ami. Le seul de ses premiers disciples présent à Rome était mourant, d'Hozez, Codure, Lefèvre, Xavier étaient déjà au ciel, les autres, dispersés dans la Compagnie.

Le jeudi, 30 juillet, Ignace de Loyola, après avoir communié et fait une longue action de grâces, demande le Père de Polanco ; celui-ci se présente, et le saint malade, ayant fait sortir l'infirmier, dit au Père :

— Le moment est venu d'aller dire à Sa Sainteté que je suis à l'extrémité ; que je ne crois pas qu'on puisse prolonger ma vie, et que je lui demande humblement sa bénédiction pour moi et pour un de nos Pères, qui ne tardera pas à mourir [1]. Vous direz encore à Sa Sainteté, qu'après avoir beaucoup prié pour elle en ce monde, je continuerai dans le ciel si la divine Bonté daigne m'y recevoir.

— Mon Père, lui répond Polanco, les médecins sont bien loin de juger aussi mal que vous le pensez, ils m'assurent qu'il n'y a nul symptôme alarmant dans l'état de votre Paternité. J'espère de la miséricorde divine, qu'elle nous conservera notre Père longtemps encore.

— Père Polanco, reprend le saint, je me sens si faible, qu'il ne me reste plus qu'à rendre le dernier soupir.

— Pour vous obéir, mon Père, dit Polanco, j'irai parler au pape ; mais j'ai plusieurs lettres à expédier ce soir même pour l'Espagne; ne puis-je pas remettre à demain ?

— Faites comme vous voudrez, répond l'humble malade, je m'abandonne à votre bon plaisir.

Quelle abnégation, quelle humilité, quel esprit d'obéissance il y a dans cette douce et simple parole du grand Loyola ! Et quelle admiration elle excite lorsqu'on la rapproche des grandes choses qui ont illustré cette belle vie !

Le Père de Polanco, toujours plein d'espoir, avait remis au lendemain pour aller chez le pape. Quelques heures après, il parla au docteur Petronio des pressentiments que

[1] C'était le Père Martin Olave, qui, alors bien portant, mourut le 6 août suivant.

le saint fondateur lui avait exprimés, et lui demanda sa pensée :

— Jusqu'à présent, lui répondit-il, je n'ai rien vu de plus inquiétant ; je reviendrai le voir demain matin, et je vous dirai mon opinion si je trouve un changement.

Le soir, les Pères de Madrid et de Polanco viennent auprès de notre saint, assistent à son léger souper, ne le trouvent pas plus mal, et traitent avec lui de quelques affaires des colléges. Ignace les écoute, examine les choses, donne son avis avec sa liberté d'esprit, son parfait jugement, son calme, sa capacité ordinaires. Les Pères se retirent, bien convaincus qu'ils le conserveront longtemps, et que son état est sans danger.

Le lendemain, vendredi, avant le lever du soleil, les mêmes Pères se retirent dans la chambre du vénérable patriarche... Il était à l'agonie !... Et il n'avait fait appeler personne ! il avait passé la nuit seul [1], et se laissait mourir sans témoins ; il s'était *abandonné au bon plaisir* d'un de ses religieux, qui ne voulait pas croire à sa mort, et il n'en parlait plus qu'à Dieu.

Le Père de Polanco court chez le pape, malgré l'heure matinale. Les Pères de Madrid et Frusis, pensant que la faiblesse seule cause l'état dans lequel ils voient leur bien-aimé général, lui proposent un peu de bouillon [2] ; il le refuse avec douceur, et dit :

— Il n'est plus nécessaire.

[1] *Ribadeneira.*
[2] *Ribadeneira.*

Le souverain Pontife témoigne une vive douleur à la nouvelle que lui apporte le Père de Polanco et il accorde sa bénédiction au saint mourant. Le Père revient en toute hâte et donne la bénédiction apostolique à notre saint. Deux heures après, Ignace de Loyola joint ses mains défaillantes, il lève son beau regard vers le ciel, il prononce le doux et saint nom de Jésus, et il s'envole dans le sein de Dieu !

C'était le 31 juillet 1556, jour anniversaire de l'approbation, par le Saint-Siége, du livre des *Exercices spirituels.*

Ignace de Loyola avait soixante-cinq ans. Il y avait trente-cinq ans qu'il s'était donné à Dieu ; vingt-deux ans qu'il lui avait consacré ses premiers disciples dans la chapelle souterraine de Montmartre, à Paris, et seize ans que la Compagnie de Jésus était constitué en Ordre religieux, et que, autorisée par le souverain Pontife, elle avait pu se développer librement.

Dans ces seize années, Ignace avait pu la voir grandir et s'accroître merveilleusement. Il la laissait comptant douze provinces, plus de cent colléges, et ayant eu la gloire d'envoyer au ciel trois martyrs sortis de son sein : les Pères Antonio Criminale dans les Indes orientales, Pedro Correa et Juan de Souza dans le Brésil.

Le corps du grand Loyola fut laissé dans la chambre où son âme s'en était dépouillée. Toute la ville de Rome y accourut avec l'empressement de la plus touchante vénération. Ce mouvement fut compris du Père Laynez, à qui on avait caché la mort de son ami. Les autres Pères se succédaient près de lui, afin de veiller à ce que rien ne vînt trahir la triste vérité, car Laynez était en très-grand danger

Plusieurs fois par jour, il demandait des nouvelles de son cher Père, et le mouvement inaccoutumé de ce jour-là, la tristesse involontaire qu'il lisait sur les visages de ses Frères, tout concourait à l'éclairer :

— Notre Père serait-il mort? dit-il.

Le silence seul lui répondit. Alors, levant les yeux et joignant les mains, il offrit à Dieu son sacrifice intérieurement ; puis, élevant la voix autant que sa faiblesse le lui permettait, il dit :

« Père éternel, j'ose, moi, qui ne suis qu'une chétive et misérable créature, vous supplier, vous qui nous aviez donné pour maître, pour père et pour chef votre serviteur Ignace, et qui avez aujourd'hui retiré de ce monde son âme très-pure, de délivrer la mienne des liens qui la retiennent à mon corps! Je vous conjure par ses mérites et ses saintes prières, de m'appeler bientôt moi-même, pour que j'aille, malgré mon indignité, rejoindre mon bien-aimé Père, et jouir avec lui de votre divine et éternelle présence! »

Le Père Ribadeneira, qui nous donne ces détails, ajoute que le Père Laynez fut guéri, et non exaucé, ce qui ne le surprit nullement, car, quelques années auparavant, saint Ignace lui avait dit : « Ce sera vous, Père Laynez, qui me succéderez dans le généralat. »

Cependant, la foule augmentait et on se pressait autour de la dépouille vénérée, au point qu'un des cardinaux éprouva les plus grandes difficultés pour arriver à pouvoir baiser la main du saint fondateur. Le lendemain matin, les portes restèrent fermées, afin de procéder à l'embaumement ; et, dans cette opération on découvrit que l'estomac était

rétréci, les entrailles desséchées, le foie durci, et renfermant trois pierres. Les médecins déclarèrent qu'il n'avait pu vivre si longtemps sans miracle, et attribuèrent l'état de dessèchement des organes à des jeûnes trop prolongés. Un auteur, déjà beaucoup cité, le Père Ribadeneira, dit qu'il passait quelquefois sept jours entiers sans prendre la moindre nourriture.

Après l'embaumement, la porte fut ouverte de nouveau aux fidèles. Le concours fut immense comme la veille [1]. Le corps avait été mis dans un cercueil de bois, qui resta découvert et fut porté ainsi, après les vêpres, dans l'église de Santa-Maria-della-Strada, appartenant aux Jésuites. Après la cérémonie funèbre, le cercueil fut recouvert et descendu dans le modeste tombeau préparé pour le recevoir, à droite du maître autel.

La Compagnie de Jésus ne put pleurer Ignace de Loyola; elle savait que si elle perdait un père sur la terre, elle gagnait un puissant protecteur dans le ciel.

1. Plusieurs artistes demandèrent à faire le portrait du saint, qui avait toujours refusé de le laisser faire pendant sa vie Le cardinal Alexandre Crivelli, ayant un jour à l'entretenir assez longtemps, avait fait placer un peintre à portée de le voir et de saisir ses traits. D'après ce croquis, l'artiste fit un portrait qui trouva quelques approbateurs, mais laissa beaucoup à désirer à ceux qui vivaient avec le saint. De tous ceux qui furent faits après sa mort, aucun ne fut satisfaisant, et au témoignage du Père Ribadeneira, le seul ressemblant qui fût dans la maison de Rome était celui qu'on devait au pinceau d'Ildefonse, peintre de Philippe II, roi d'Espagne, qui, ayant connu Ignace de Loyola, fut heureusement secondé par ses souvenirs et aidé par les portraits faits le jour de la mort du saint. Le Père Bartoli dit que le plus ressemblant est celui de del Conte également conservé dans la maison de Rome : mais le Père Ribadeneira, contemporain de saint Ignace et ayant vécu longtemps avec lui, nous semble devoir inspirer plus de confiance.

XIX

Marguerite Gigli, d'une famille noble de Bologne, passait sa vie dans les bonnes œuvres, visitant les pauvres et les prisonniers, soignant les malades dans les hôpitaux, portant à tous des consolations et des secours, et se faisant chérir de tous les Bolonais, qui la considéraient comme l'ange de la ville. Les souvenirs que François de Xavier avaient laissés à Bologne, et le bien que ses frères y faisaient depuis qu'ils y étaient établis, avaient attaché le cœur de Marguerite à la Compagnie de Jésus. C'était par les Jésuites qu'elle voulait être dirigée, c'était par eux qu'elle faisait passer une grande partie de ses aumônes, et, sachant qu'eux-mêmes ne vivaient que des offrandes des fidèles, elle se faisait un bonheur de soutenir, autant qu'elle le pouvait, ces apôtres dont la vie tout entière est consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Le 31 juillet 1556, une heure environ après le lever du soleil, Marguerite dormait encore, lorsqu'elle est brusquement réveillée par un coup de vent si impétueux, que la maison en est ébranlée. Elle ouvre les yeux, voit sa chambre inondée de lumière, et, au milieu de cette brillante clarté, elle reconnait Ignace de Loyola, bien qu'elle ne l'ait jamais vu.

« Je quitte la terre, lui dit-il, je vous recommande mes enfants. » Et il disparut.

Marguerite se lève aussitôt, va demander au collége le Père François Palmia, son confesseur, et lui raconte ce qu'elle a vu et entendu :

— Ce ne peut être qu'une illusion, lui répond le Père Palmia. Nous n'avons point appris que notre saint Père général fût plus malade que d'ordinaire, et s'il avait été en danger, on nous l'aurait mandé certainement. D'ailleurs, comment l'auriez-vous reconnu, ne l'ayant jamais vu ?

— Mon Père, pour cela je ne puis vous l'expliquer, mais je suis sûre que c'est lui que j'ai vu.

— Comment était-il ? Grand, gros, imposant, le teint très-rouge ?

— Rien de tout cela, mon Père. Il est plutôt petit que grand, chauve, le front élevé, le teint brun, il est très-pâle, très-maigre, a les yeux bleus, le regard d'une extrême douceur, le nez aquilin et les narines un peu larges ; l'air très-noble. J'ai distingué tous ses traits, bien que son visage fût rayonnant de gloire et de bonheur.

— Signora, vous dormiez peut-être ? Il est probable que c'est un rêve.

Le Père Palmia était frappé des détails que Marguerite venait de lui donner, car elle avait dépeint le saint général aussi bien que si elle l'eût connu ; mais il persista dans l'opinion que c'était un rêve. Il en parla néanmoins aux Pères du collége, qui se récrièrent sur les imaginations féminines, et s'en égayèrent d'autant plus franchement que le Père Palmia avait choisi l'heure de la récréation pour

leur conter le fait, sans nommer toutefois la bonne personne qui était si sûre de la mort du Père Ignace.

Peu de jours après, le recteur du collége de Bologne recevait la circulaire adressée à tous les supérieurs de la Compagnie, par le Père de Polanco, et donnant tous les détails de la mort du saint fondateur. Cette circulaire portait qu'il était mort *une heure après le lever du soleil.* Dès lors, l'apparition de saint Ignace dans la chambre de Marguerite ne fut plus pour les saints religieux qu'un sujet de bien douce consolation ; car ils y trouvaient la certitude du bonheur de leur Père.

Le Père Ribadeneira était en Flandre depuis sept mois, sollicitant en vain du roi Philippe II l'autorisation d'y établir un collége vivement désiré par ceux qui s'offraient à en faire tous les frais et à l'entretenir. Philippe II aimait beaucoup les Jésuites et surtout leur saint fondateur, mais il était en guerre ouverte avec le pape Paul IV, et il refusait de recevoir en Flandre un Ordre que Paul IV protégeait.

Le 31 juillet 1556, Ribadeneira est mandé à la cour; il s'y rend, et le roi lui dit qu'après de mûres réflexions, il juge bon d'accorder l'autorisation de fonder en Flandre autant de colléges qu'on le désirera.

Que s'était-il passé depuis la veille? Nul ne le sut jamais; mais ce changement subit de volonté frappa si vivement le Père Ribadeneira, qu'il crut y voir un effet des prières d Ignace, et pensa qu'il avait répandu beaucoup de larmes devant Dieu, pour obtenir ce qui, aux yeux de tout le monde, parut un vrai prodige. Quelque temps

après, Ribadeneira apprenait que son bien-aimé Père avait quitté la terre le 31 juillet de grand matin, et il ne douta pas que le changement de la volonté royale ne fût l'effet de son intercession.

Le 1er août, pendant qu'on célébrait l'office funèbre pour l'inhumation des restes vénérés d'Ignace de Loyola, dans l'église des Jésuites, Bernardina de Nerucci, dame romaine, tentait vainement d'approcher du cercueil. La foule était si compacte, que le jeune seigneur Fabrice de Massimi n'y put jamais arriver, et qu'on fut obligé de faire placer des gardes autour du saint corps, pour empêcher qu'on ne le dépouillât des pauvres vêtements qui le couvraient; car chacun en sollicitait un fragment. Bernardina de Nerucci avait amené là sa fille, âgée de quatorze ans, et dont le visage, défiguré par une humeur scrofuleuse, était hideux à voir. Quatre médecins des plus célèbres l'avaient déclarée inguérissable, et la triste mère n'espérant plus qu'en Dieu seul, se persuadait que son enfant recouvrerait la santé si elle pouvait la faire approcher du cercueil du Père Ignace. Ne pouvant atteindre ce but tant désiré, elle fait dire son regret à un des Pères, et le fait prier de venir poser sur sa fille un objet qui ait touché le saint corps. Le Père Cornélius Vichafon pose sur la jeune fille un morceau de drap d'un vêtement du saint fondateur, et, à l'instant même, en présence de cette foule immense, les plaies disparaissent, l'enfant est guérie, et les assistants rendent gloire à Dieu de cette éclatante merveille.

Les plus grands personnages s'empressèrent d'écrire à la

Compagnie de Jésus, à Rome, des lettres de condoléance et à la fois de félicitation : car celui qu'on regrettait pour le bien qu'il avait fait sur la terre, prouvait déjà tout le secours et l'appui qu'on pouvait attendre de sa puissante protection dans le ciel. De ces nombreuses lettres, nous ne reproduirons que celle du vice-roi de Sicile, don Juan de Vega, qui, par le style et le ton de harangue militaire qui la distinguent, plaira sûrement à nos lecteurs :

« Mes très-révérends Pères,

« Le serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, a laissé ici-bas des trophées de vertu que le temps ne saurait détruire, comme il a détruit les plus magnifiques monuments de la vanité humaine. Je me représente la pompe avec laquelle a été reçu dans le paradis ce grand capitaine chargé des dépouilles de l'enfer, et qui a remporté tant de victoires sur le démon, en soumettant à la foi, par le ministère de ses vaillants soldats, tant de nations qui, avant lui, ignoraient le nom de Jésus-Christ. On peut, à juste titre, mettre son étendard dans le ciel à côté de ceux de saint Dominique, de saint François et des autres saints à qui Dieu donna la force de vaincre le monde, et la gloire de sauver un grand nombre d'âmes. »

Ignace de Loyola, en quittant Barcelone, avait prédit à Juan Pascuale une série d'épreuves qui, par la grâce de Dieu, tournerait au profit de son âme, on doit se le rappeler.

Juan Pascuale, en effet, s'était marié; sa femme était des plus vertueuses, il avait eu sept enfants, trois fils et quatre filles. Son fils aîné était sourd-muet de naissance, le second était devenu fou, le troisième était mort subitement après avoir causé les plus cuisants chagrins à son père par sa mauvaise conduite. Sur quatre filles, une seule avait pu se marier, car Pascuale avait perdu toute sa fortune et était réduit à la plus grande misère.

Toutes ces épreuves, prédites par notre saint, avaient tourné, ainsi qu'il l'avait prévu, à la gloire de Dieu et à la sanctification de Juan. Il les supportait avec une résignation parfaite, et disait souvent : « Il faut que la prophétie du saint s'accomplisse ; je ne demande à Dieu que la patience.» Ignace de Loyola l'avait soutenu par ses lettres durant sa vie, il ne l'abandonna pas en entrant dans le ciel. Il apparut un jour à son ancien ami dans l'église cathédrale, prés du tombeau de sainte Eulalie, à quatre heures du matin, pendant que Juan l'invoquait avec ferveur en attendant que le chapitre vînt chanter les matines. Cette apparition lui fut une consolation et une source de courage pour le reste de la vie.

Jacques Tirio, jeune Ecossais, était entré plein de zèle et de ferveur, dans la Compagnie de Jésus, en 1564, et après les premières épreuves du noviciat, il était passé au collége romain. Le goût de l'étude lui fit bientôt perdre celui de la piété. Sa volonté restait entière, son goût seul allait chaque jour s'affaiblissant, et Jacques ne s'en doutait pas. Il donnait à l'étude le temps qu'il eût dû consacrer à des

exercices de piété, persuadé que son travail étant destiné à le rendre plus propre à exercer le saint ministère, devait être aussi agréable à Dieu que la prière, les lectures pieuses, l'examen de sa conscience. Le démon voyant le novice désarmé, l'attaque par de violentes tentations ; Jacques veut se défendre et lui résister... Alors seulement il s'aperçoit qu'il n'est plus en mesure, qu'il a perdu ses moyens, et tout étonné de sa faiblesse, il appelle Dieu à son secours avec tant de force et de confiance, que Dieu a pitié de lui. Dans un moment où Jacques n'osait presque plus espérer le secours qu'il avait demandé, saint Ignace paraît devant lui, le regarde avec l'expression de la plus touchante bonté, et lui dit :

« Jacques, pourquoi avez-vous cherché à vous perfectionner dans les lettres plus que dans la vertu ? Lorsque Dieu Notre-Seigneur vous retira du monde et vous appela dans la Compagnie, était-ce pour vous appeler à ce triste résultat ? Jacques! moins de science et plus de piété. »

Le saint fondateur disparut en prononçant ces derniers mots, et il laissa Jacques Tirio délivré de ses tentations et plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. Il devint un des membres les plus distingués et les plus exemplaires de la Compagnie, et mourut, en 1597, étant assistant d'Allemagne.

Le 31 juillet 1568, une partie de l'église de Santa-Maria-della-Strada devant être abattue pour poser les fondations de celle du Gèsu, on dut transporter, dans une autre partie, les restes bénis de celui que nul n'invoquait en vain.

Le Père Jules Mancinelli, que Dieu favorisait souvent de grâces surnaturelles, entendit la veille au soir, toute la nuit et une partie de la journée du lendemain, des voix accompagnées d'une musique si ravissante qu'il se croyait dans les cieux. Le soir du 31, on lui dit qu'il a fallu retirer le cercueil du saint Père Ignace de la place qu'il occupait, et que cela s'était fait le plus secrètement possible, pour éviter l'empressement du public dont on avait tant de peine à comprimer la dévotion. Le bon Père Mancinelli crut trouver dans cette translation, l'explication de la musique céleste qu'il avait entendue. Elle lui présageait, disait-il, une seconde translation, dans laquelle il serait permis peut-être de rendre, à son cher Père Ignace, les honneurs publics si vivement réclamés par la piété des fidèles.

En 1587, la magnifique église du Gèsu, due à la libéralité du cardinal Alexandre Farnèse, était achevée. Le 19 novembre, le Père Claude Aquaviva, alors général, accompagné des assistants de toutes les provinces, et de tous les Pères de la maison de Rome, procéda à la seconde translation des restes mortels du bienheureux fondateur. Ce précieux corps était déposé dans la sacristie.

Lorsque les Pères se présentent processionnellement, pour l'enlever et le transporter, plusieurs s'arrêtent, frappés de surprise. Le cercueil est entouré de brillantes étoiles de la grandeur d'un sequin d'or, et qui paraissent voltiger au-dessus des reliques vénérées. Dieu semblait indiquer, par ce prodige, qu'il ne désapprouvait pas l'empressement du peuple à rendre un culte public au saint fondateur de

la Compagnie de Jésus. Le cercueil fut placé dans le tombeau qui lui avait été préparé à droite du maître autel, et on posa sur ce tombeau une pierre portant cette simple inscription :

IGNATIO SOCIETATIS JESU FUNDATORI.

Malgré les merveilles multipliées, attestant en tous lieux la sainteté d'Ignace de Loyola, et la gloire dont il jouissait dans le ciel, il n'était permis à qui que ce fût, pas même aux Jésuites, de lui donner le moindre témoignage extérieur de vénération. Le Père Aquaviva était inflexible. Un jour, on trouve sept lampes brûlant sur le tombeau du saint ; le Père général en est averti, et donne l'ordre de les enlever immédiatement. Devant un tel obstacle à ses manifestations, la reconnaissance des fidèles se plaint hautement.

Dans le courant de l'année 1591, Guillaume Guardfort, prêtre anglais, vient à Rome, se présente chez les Jésuites et demande à entrer dans leur Compagnie. Dès le lendemain une fièvre ardente, une prostration générale et plusieurs accidents alarmants mettent sa vie en danger, il le comprend, regrette de mourir avant d'avoir fait ses vœux, et, se soulevant, il fixe son regard sur un point de la chambre, sans se rendre compte pourquoi ; il invoque saint Ignace, le conjure de ne pas permettre qu'il meure avant d'avoir été membre de la sainte Compagnie de Jésus, et de lui laisser le temps de goûter le bonheur qu'il était venu chercher de si loin. La nuit suivante, le malade voit, à l'endroit même de sa chambre où il avait porté son re-

gard en priant, saint Ignace, accompagné de plusieurs autres Pères. Il était vêtu comme pendant sa vie et s'appuyait sur son bâton. Il s'approche du lit, il fait, avec son bâton, quelques mouvements qui semblent éloigner un objet invisible, et se retire en regardant le malade avec une tendresse toute paternelle. Un des Pères qui accompagnaient le saint vient ensuite près de Guillaume, qui lui demande si lui-même et ceux qui sont avec lui peuvent faire de tels miracles, car il se sentait guéri. Le Père lui fait signe de dormir, et la vision disparait. Guillaume Guardfort s'endort aussitôt après d'un long et bienfaisant sommeil, et se réveille dans une santé parfaite. Mais, bien qu'il habitât dans la maison, il ne lui fut pas plus permis qu'à d'autres de témoigner extérieurement au saint fondateur la reconnaissance qui remplissait son cœur.

Dieu se chargea bientôt du soin d'enlever toute entrave à la piété publique.

Le cardinal Bellarmin, que Clément VIII avait arraché à la Compagnie de Jésus, en l'obligeant sous peine de péché, à accepter le cardinalat, avait laissé son cœur et toutes ses affections dans l'Ordre où il n'aurait jamais voulu cesser de vivre, afin d'avoir le bonheur d'y mourir. En 1599, il demanda à faire le discours d'usage, pour l'anniversaire de la mort d'Ignace de Loyola, dans l'église du Gèsu. Le cardinal Baronius voulut y assister.

Dans son discours, Bellarmin prouva clairement que les éminentes vertus du saint fondateur pendant sa vie, et les nombreux miracles qu'il ne cessait d'opérer depuis sa mort, étaient plus que suffisants pour demander sa canonisation.

Après le discours, le cardinal Baronius va se prosterner sur le tombeau d'Ignace ; il baise, à plusieurs reprises, la pierre qui le couvre, et, se relevant, il s'adresse à l'orateur et lui dit :

« Vos paroles ont été pour moi semblables à l'eau d'un fleuve qui, venant à frapper les rouages lourds et immobiles d'un moulin, lui impriment un mouvement dont ils ne peuvent se défendre. J'étais venu pour écouter, et je me trouve entraîné à parler. »

Et il fait le panégyrique du saint fondateur ; puis, s'adressant aux Pères :

« Pourquoi, leur dit-il, ne voyons-nous pas ici l'image de votre Père ? Je ne puis l'attribuer qu'à votre modestie et à votre humilité, car ce ne peut être l'effet d'une indifférence impossible. Qu'on veuille bien apporter un portrait de votre illustre fondateur. »

Le portrait est présenté au cardinal Baronius, qui le place lui-même au-dessus du tombeau et y joint des *ex-voto,* que plusieurs fidèles sollicitaient la permission d'offrir au saint. Les deux cardinaux se prosternent ensuite devant l'image vénérée, et les Pères de la Compagnie viennent, après eux, rendre le même hommage à leur saint fondateur ; les larmes de la joie coulaient de tous les yeux.

Les fidèles, autorisés dès lors à donner un libre essor à leur piété, affluaient au tombeau de saint Ignace et y déposaient leurs offrandes. Bientôt, on vit partout ses images, et partout elles opéraient quelques prodiges, en Espagne surtout.

A la fin de cette même année, 1599, une sainte fille du

village Cazorla, dans le diocèse de Tolède, priait, chaque jour, devant une image de notre saint, qu'elle invoquait avec une confiance filiale. Un jour, elle cherche en vain la clef d'une cassette dans laquelle son argent est renfermé, et la demande tout simplement à saint Ignace. Sa prière achevée, elle cherche de nouveau et ne trouve pas davantage la clef égarée. Elle n'était pas accoutumée à se voir refuser ce qu'elle demandait à son protecteur, son cœur s'attriste; mais il fallait bien se soumettre, et c'est ce qu'elle fit. Elle remit au lendemain à faire ouvrir sa cassette et se coucha.

Dans la nuit, elle est réveillée par une voix qui l'appelle par son nom; elle ouvre les yeux et voit saint Ignace qui lui montre, du doigt, l'endroit où elle trouvera la clef. Elle l'y trouva, en effet.

Trois ans après, la pauvre fille devint sourde au point de ne plus entendre, quelque élevée que fût la voix de la personne qui lui parlait. Elle s'en affligeait pour ses intérêts spirituels, car elle n'entendait plus son confesseur et ne profitait plus des prédications. Voyant qu'on ne pouvait apporter aucune amélioration à cet état, elle prend l'image de saint Ignace, lui dit qu'elle accepte de tout cœur toutes les infirmités qu'il plaira à Dieu de lui envoyer, mais qu'elle le prie de lui obtenir seulement la faculté d'entendre autant qu'il lui est nécessaire pour le bien de son âme. Après cette prière, elle applique l'image sur chacune de ses oreilles et se rend ensuite à l'église. En y entrant, elle entend les chants de l'office; le prédicateur monte en chaire, elle entend distinctement toutes ses paroles; après l'office, elle se confesse et entend tout ce que lui adresse le

prêtre à voix basse. Sortie de l'église, elle perd l'ouïe ! Le lendemain et les jours suivants, même prodige; elle retrouvait l'ouïe dans l'église, et la perdait dès qu'elle en sortait. Cette merveille se renouvelait chaque jour depuis un an, lorsqu'elle fut certifiée à Rome, en 1603.

Saint Ignace se plaisait à témoigner à sa patrie le souvenir qu'il lui conservait au ciel ; les miracles y étaient si nombreux, et ils se multipliaient également à Rome de telle sorte, que le pape Paul V se détermina à ordonner les informations juridiques pour la canonisation ; elles furent commencées en 1605, et terminées en 1609. Alors, à la sollicitation de plusieurs souverains, Paul V déclara Ignace de Loyola bienheureux, et permit de célébrer la messe et l'office en son honneur. Les miracles se produisant toujours et les souverains renouvelant leurs instances, Grégoire XV célébra la fête de la canonisation le 12 mars 1622, et Urbain VIII, son successeur, publia, le 6 août 1623, la bulle qui déclare le bienheureux fondateur de la Compagnie de Jésus au nombre des saints. Cette bulle mentionne deux cents miracles; nous n'en citerons plus que deux qui nous paraissent gracieux comme une douce légende, et qui certainement seront lus avec intérêt.

C'était en 1618, dans le bourg de Loana, en Piémont. Maria Nateri disait à sa mère, quelques jours avant la fête de la Pentecôte :

— Mère, j'ai rêvé la nuit dernière, que j'étais tombée dans la mer et que la Madone du Mont-Carmel et le bienheureux Ignace de Loyola me retiraient des eaux et me sauvaient la vie.

— C'est tout simple, ma fille, tu as reçu l'autre jour l'habit de la Madone du Carmel, et tu entends parler souvent des miracles du bienheureux Père Ignace ; il est tout naturel que tu en aies rêvé. Tu étais aussi préoccupée du pèlerinage que nous devons faire lundi.

— Aussi, bonne mère, je n'y attache aucune importance ; je vous le dis, parce que j'aime à me souvenir de ces deux figures qui me ravissaient dans mon rêve. Du reste, j'y crois d'autant moins que je suis persuadée, vous le savez, que la sainte Vierge ne me protége pas en proportion de ma dévotion pour elle ; c'est là mon plus grand chagrin.

— Je t'ai déjà dit, Maria, qu'il ne faut pas penser cela ; c'est mal, mon enfant.

— Que voulez-vous que je fasse à cela, bonne mère ? C'est une pensée qui se présente malgré moi.

Le lundi de la Pentecôte, la mère et la fille partaient à pied pour le pèlerinage projeté ; elles allaient à un sanctuaire du village d'Arassio, dédié à Notre-Dame du Mont-Carmel, et très-vénéré dans le pays. Arassio est éloigné de Loano de douze milles environ. A leur arrivée, le temps changea brusquement, la pluie tomba par torrents et elle dura toute la journée du mardi et toute la nuit suivante ; le mercredi matin, le soleil ayant reparu, nos pèlerines se remirent en marche pour le retour ; mais on enfonçait dans la boue, la route était impraticable, il fallut se détourner, prendre le bord de la mer et le côtoyer jusqu'au bout. Ce parti étant le plus sage, nos voyageuses le prirent sans hésiter.

A peu de distance de Loano, Maria marchait seule en

avant de sa mère, et, soit distraction, soit préoccupation, elle ne se détourne point à l'approche d'un petit torrent qu'on passait d'ordinaire sans difficulté, son lit étant très-resserré. La signora Nateri se trouvait en ce moment à vingt pas derrière sa fille et frémit en la voyant aller en avant comme une aveugle :

— Maria ! s'écrie-t-elle, n'avance pas ! Le torrent est débordé, Maria !

Le bruit des vagues empêche Maria d'entendre la voix de sa mère, et, avant que celle-ci ait pu l'atteindre, elle a glissé dans l'eau ; le torrent l'a emportée, elle est en pleine mer : la mère et la fille invoquent en même temps Notre-Dame du Mont-Carmel. La première l'appelait à grand cris, lorsqu'elle voit sa fille reparaître à la surface de la mer étendue sur l'eau comme sur une planche, les yeux ouverts, le regard élevé vers le ciel, et les pieds joints comme s'ils eussent été liés. La voyant ainsi calme et surnageant, mais pouvant être engloutie d'un instant à l'autre, elle court éperdûment cherchant du secours, jetant les hauts cris. On vient de tout le voisinage, mais nul n'est assez bon nageur pour s'exposer dans un tel moment, car la mer est grosse, irritée, dangereuse...

La jeune fille était toujours dans la même position. Un des témoins, Pietro Torré d'Algenga, s'écrie :

— Cette jeune fille est environnée de lumière ! Je vois de brillantes étoiles au-dessus d'elle... Dieu veut la sauver certainement, car elle aurait dû périr dès le premier moment. Tomaso, ajoute-t-il en s'adressant à un jeune homme placé à quelques pas sur la grève, cours chercher Rinaldi !

Rinaldi était le plus intrépide nageur de la contrée, mais il était à deux milles de là, et il fallait attendre longtemps encore dans cette cruelle anxiété. La foule des spectateurs augmentait toujours.

Enfin, Tomaso Moreno revient amenant Rinaldi. Celui-ci se jette à la mer, saisit Maria... L'un et l'autre disparaissent !... Maria revient à flot, dans la même position qu'auparavant, et le nageur reparaît ensuite ; mais trouvant peu naturel qu'elle surnageât toujours ainsi, il abandonne son système de sauvetage, et se borne à pousser Maria devant lui, jusqu'au rivage, comme il aurait fait pour une planche. Dès que la jeune fille y est arrivée, elle se jette à genoux et demande à tous les assistants de remercier avec elle la douce Madone du Mont-Carmel et le bienheureux Père Ignace, à qui elle doit la vie. Elle se relève ensuite, on lui demande la signification de la lumière et des étoiles qui ont paru au-dessus d'elle, elle ne répond pas et demande sa mère; on lui dit qu'elle s'est retirée dans l'église des Pères de Saint-François de Paule pour implorer la miséricorde divine. Maria s'y rend aussitôt. Il y avait plus de quatre heures qu'elle était tombée dans la mer !

Qu'on juge de l'émotion de sa mère en la voyant reparaître saine et sauve !

— Mère, lui dit Maria, vous souvenez-vous de mon rêve de l'autre jour ? Eh bien ! il s'est réalisé : je dois la vie à la Madone du Carmel et au bon Père Ignace !

Elles étaient à une courte distance de leur demeure. Dès qu'elles y furent rentrées, la mère interroge sa fille sur le prodige qui l'a sauvée :

— Je vais vous dire tout, bonne mère ; mais il y a des détails que je veux tenir secrets, vous ne les communiquerez à personne ! Il suffit qu'on sache que c'est à la Madone du Carmel et au bon Père Ignace que je dois la vie.

L'heureuse mère promet le secret, Maria reprend :

— Lorsque je tombai dans la mer et que je me sentis, au même instant, emportée par les vagues, j'appelai à mon secours la bonne Madone du Carmel, et je lui demandai pardon d'avoir dit qu'elle ne me protégeait pas en proportion de ma dévotion ; puis, j'invoquai le bienheureux Père Ignace, et je lui dis :

« Mon Père, j'ai mes deux frères dans votre Compagnie, ils sont vos enfants, venez à mon secours, sauvez-moi ! »

Je m'aperçus alors que j'étais à plus d'un mille du rivage ; et, au même instant, je perdis le sentiment, ne voyant plus ni la mer, ni la terre, n'entendant plus le bruit des vagues, ne me sentant plus sur l'eau, tout avait disparu, et je me voyais dans une nuée blanche et lumineuse, qui me semblait s'élever jusqu'au ciel. Cette nuée formait une sorte de cercle, dans lequel je voyais une multitude d'anges éclatants de lumière, mais d'un éclat si doux, que je le soutenais sans fatigue. L'un d'eux tenait une robe de couleur fauve, un autre tenait une robe blanche ; je compris que la première était celle du Carmel, que j'avais reçue quelques jours auparavant. Dans le haut de la nuée, je vis une femme qui me paraissait très-belle ; mais il sortait de son cœur une lumière si vive et si abondante, qu'elle me cachait son visage.

Alors, je conjurai le bienheureux Ignace de m'obtenir la

faveur de voir celle dont les flots de lumière me dérobaient le visage. Au même instant, je vis ce bienheureux Père au-dessus des anges, venant à moi, me regardant sans parler, et me laissant le temps de distinguer tous ses traits. En ce moment, ma conscience me reprocha une faute, et je m'écriai :

« O bienheureux Père Ignace, pardonnez-moi ! je me souviens d'avoir douté de votre sainteté, et j'ai blâmé mon frère Antonio d'entrer dans un Ordre dont le fondateur n'était pas canonisé ! »

Aussitôt, j'entendis la voix de la douce Madone qui me dit :

« Tu vois maintenant qu'il est saint et qu'il est venu à ton secours dès que tu l'as invoqué ; tu lui devras ton salut. »

Je compris que la Madone parlait du salut de mon âme pour l'éternité, et de celui de mon corps pour le moment. Lorsque Rinaldi me prit par le bras j'eus peur, je crus qu'un démon cherchait à m'entraîner, la vision disparut ; je me sentis tomber dans la mer, je fus saisie par la fraîcheur de l'eau et j'invoquais à grands cris le bienheureux Ignace et la bonne Madone, pour qu'ils me délivrassent des mains du démon. Je ne me suis bien reconnue qu'en me trouvant sur la plage.

Les religieux carmes de Loano, ayant appris par les témoins du fait la manière miraculeuse dont Maria Nateri était restée sur les flots de la mer pendant quatre heures, l'interrogèrent juridiquement ; mais elle se borna à répondre qu'elle avait invoqué la sainte Vierge et saint

Ignace, et qu'elle était sûre d'avoir été sauvée par leur protection. Elle avoua seulement à quelques-uns des religieux toute la vérité, en les obligeant au secret, car elle n'osait pas convenir de la vision qu'elle avait eue.

Quelques jours après, Maria s'étant levée au milieu de la nuit pour prier, remerciait la sainte Vierge et saint Ignace de la faveur qu'ils lui avaient accordée, lorsque tout à coup elle voit devant elle la Madone de la nuée ; mais son regard est sévère et semble lancer sur elle un châtiment du ciel. Maria tombe la face contre terre et fond en larmes, en suppliant sa divine protectrice de lui faire connaître la faute qui lui mérite un tel courroux... Marie avait disparu.

Pendant plus de trois heures, la pauvre Maria demande grâce et conjure Notre-Seigneur de l'éclairer. Enfin, accablée de fatigue et de douleur, elle appuie sa tête sur ses mains et demande à Dieu de lui donner un peu de repos. Au même moment, elle sent son cœur se dilater avec une ineffable douceur, et elle entend une voix qui lui dit avec une bonté infinie :

« Ma fille, raconte avec vérité tout ce que ma Mère a fait pour toi et tout ce que tu as vu. »

Maria comprit alors ce qu'elle devait par reconnaissance pour une si grande faveur, et déclara, dans tous ses détails, et sous la foi du serment, les faits qu'on vient de lire.

Nous ne rapporterons plus qu'un seul des nombreux miracles que nous trouvons dans Bartoli.

Le 30 juillet 1629, dans la ville de Ferrare, vers le soir, il s'élève un vent violent annonçant un orage effrayant. Paola Sbarbagli tenait dans ses bras un enfant de sept mois, appartenant à son beau-frère Jean Oltramari. La pluie fouettant les vitres avec fureur au rez-de-chaussée, et Paola se souvenant que les fenêtres du premier étage sont restées ouvertes, monte pour les fermer, car elle est seule dans la maison, et déjà elle les entend battre violemment. Elle ne peut laisser seul le petit enfant, elle l'emporte; et, croyant plus prudent de fermer les volets extérieurs qui pouvaient être enlevés par cette espèce de trombe, elle monte sur le balcon. Gênée par l'enfant qui entrave ses mouvements, et par l'ouragan qui repousse les volets à mesure qu'elle veut les attirer, elle est forcée de se pencher en dehors du balcon .. En ce moment, l'enfant, qui n'est point emmaillotté et n'est recouvert que par un lange très-léger, fait un mouvement si brusque et si subit, qu'il échappe au bras de la malheureuse Paola, et tombe dans la rue !

Paola jette un cri perçant, se laisse tomber elle-même sur une caisse placée près de la fenêtre, et s'évanouit en invoquant saint Ignace, auquel elle avait depuis longtemps une grande dévotion.

Lorsqu'elle revient à elle, son enfant est dans ses bras, il lui sourit, il répond à ses caresses... Elle ne s'en étonne pas : pendant qu'elle était évanouie, elle a vu saint Ignace lui présenter l'enfant et le remettre dans ses bras !

« Et comme la force me manquait, ajouta-t-elle dans sa déclaration, pour le prendre et le serrer sur mon cœur, le

bon saint Ignace le soutint lui-même dans mes bras, jusqu'à ce que j'eusse repris mes sens! Il était vêtu tout simplement comme les Pères de la Compagnie; son visage était rayonnant, mais il ne ressemblait à aucun des portraits de lui que j'ai vus à Ferrare. »

Le lange de l'enfant, resté dans la rue, fut rapporté le moment d'après à Paola, par des voisins qui avaient entendu son cri d'alarme ; le saint l'avait-il laissé comme preuve du prodige?

De toutes parts, la piété des fidèles élevait des sanctuaires ou des monuments en l'honneur de l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus.

A Manreza, une colonne avait déjà été élevée depuis longtemps devant l'hôpital de Santa-Lucia où il avait demeuré; on y avait gravé cette inscription :

« A Ignace de Loyola fils de Beltram, dans la province
« de Guipuscoa, fondateur des clercs de la Compagnie de
« Jésus. Dans sa trentième année, il combattit, avec une
« grande valeur, les Français qui attaquaient la citadelle
« de Pampelune; il y fut dangereusement blessé. Guéri,
« par une grâce particulière de Dieu, il éprouva un désir
« ardent de visiter les Saints-Lieux, en Palestine. Pendant
« ce voyage, il fit vœu de chasteté. Il avait d'abord offert
« ses armes à la sainte Vierge, dans l'église de Mont-Serrat;
« là, couvert d'un cilice et d'un sac, il avait commencé à
« pleurer les fautes de sa vie passée, et, nouveau soldat du
« Christ, à les venger sur lui-même par les jeûnes, les
« larmes et les prières.

« En mémoire de cet événement, et à l'honneur de la « Compagnie de Jésus, Jean-Baptiste Cardona Valenziano, « évêque de Vich, et nommé au siége de Tortosa, a fait « élever cette colonne, afin de témoigner son attachement « et son respect pour ce saint Père et pour son Ordre, et « faire connaître qu'il considère Ignace de Loyola comme « un homme dont la haute piété mérite le respect de toute « la chrétienté. »

L'hôpital de Santa-Lucia fut donné à la Compagnie de Jésus, qui y établit un collége; les malades furent transférés dans un nouveau local. La chambre, dans laquelle saint Ignace avait eu une extase de huit jours, fut transformée en chapelle.

La grotte dans laquelle il se retirait pour se livrer à ses longues oraisons et à ses effrayantes austérités fut décorée, autant qu'il fut possible de le faire, sans nuire à la rusticité de sa nature. On plaça dans cette grotte un tableau représentant le saint tel qu'il était à Manreza : les cheveux longs et négligés, le visage pâle et maigri par les austérités, le corps vêtu d'une tunique de toile grise, les reins ceints par une chaîne de fer, les yeux fixés sur une image de la très sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, et le saint, agenouillé, sa main droite posée sur une saillie de rocher, et paraissant écrire sous la dictée de l'Enfant-Jésus le livre des *Exercices spirituels*.

Plus tard, une maison pour les Jésuites fut élevée au-dessus de la sainte grotte, où les Pères placèrent un autel, et dont ils firent leur sanctuaire domestique. Ils y des-

cendent de l'intérieur de leur demeure, par un escalier pratiqué dans le roc, et au bas duquel une petite porte leur donne entrée dans cette chapelle, où réside le très-Saint-Sacrement. Le sol est resté brut, ainsi que la voûte; l'ouverture par laquelle saint Ignace voyait l'église du Mont-Serrat, et devant laquelle il aimait à prier, a été conservée; c'est là qu'il écrivit les Exercices spirituels : cet endroit, formant un petit enfoncement, a été fermé par une porte qui en fait respecter le sol, et qui s'ouvre rarement.

Sur la route de Notre-Dame de Villadordis, le pèlerin s'arrête pieusement à la ferme où saint Ignace ne manquait jamais de demander une aumône qui ne lui fut jamais refusée. On se souvient qu'il laissa sa ceinture en souvenir de sa reconnaissance : le pèlerin demande la faveur de vénérer cette relique; car la descendance du bon fermier s'est toujours perpétuée dans cette maison. Depuis trois siècles, les générations qui s'y sont succédées ont toujours regardé saint Ignace de Loyola, comme leur plus cher protecteur dans le ciel, et toujours elles ont conservé avec une touchante piété, le plus précieux héritage de la famille, la ceinture de notre saint. Depuis trois siècles, les paroles d'adieu d'Ignace de Loyola sont répétées par les pères à leurs enfants, et depuis trois siècles chaque génération s'est fait un devoir impérieux de ne jamais refuser l'aumône à celui qui la demande pour l'amour de Dieu, et nul parmi elles n'a jamais connu les rigueurs de la pauvreté; tous ont vécu dans une simple médiocrité, à l'abri de toute nécessité.

Si le chef de la famille est absent, l'étranger qui demande à contempler la sainte relique n'a rien à espérer ; il doit renouveler sa visite ou y renoncer. Dans le cas contraire, le maître de la modeste maison s'éloigne un instant, revient ensuite, revêtu d'un surplis et une clef à la main. Il ouvre une petite porte masquant une niche pratiquée dans le mur, il sort de cette niche une statue de saint Ignace, en argent, portée sur un socle dans lequel la ceinture est renfermée, et il élève la petite image avec respect ; afin que l'on puisse voir la relique sans y toucher, le devant du socle étant fermé par une glace. Lorsque le pèlerin appartient à la Compagnie de Jésus, la petite porte du socle est ouverte pour lui, et le fils de saint Ignace peut prendre dans ses mains bénies ce souvenir de son père et en approcher ses lèvres.

La ville de Manreza a conservé le souvenir du miracle opéré par saint Ignace en faveur de la petite fille dont la poule était tombée dans un puits. Le puits est fermé ; une inscription sur le mur, du côté de la rue, rappelle le miracle ; dans l'intérieur de la cour, une chapelle est consacrée à perpétuer la mémoire de ce double prodige, et on y voit les habitants de la ville venir y prier le saint que l'on n'invoque jamais en vain [1].

Le château de Loyola fut acheté par la reine d'Autriche, qui le donna à la Compagnie de Jésus pour y établir un collége. La chambre, où saint Ignace se convertit pendant

1 Tous ces faits nous ont été racontés par le révérend Père Supérieur de la maison de Jésus (de Paris), au retour de son pèlerinage à Loyola et à Manreza, en 1861

sa maladie, est devenue une chapelle dont le pavé est composé de plusieurs beaux marbres ; les murs sont ornés de très-belles peintures. Tous les ans, les pèlerins affluent à Loyola pour la fête de saint Ignace, le 31 juillet et pendant toute l'octave.

Nous ne terminerons pas cet ouvrage sans parler d'un souvenir bien récent, de la touchante reconnaissance du saint fondateur de la Compagnie de Jésus.

Il y a peu de temps, un étranger se présente à la maison des Jésuites, dans une ville d'Italie, et demande à parler au supérieur. Après les premiers mots échangés entre personnes qui se voient pour la première fois, le noble étranger prie le supérieur de vouloir bien lui donner un de ses Pères pour être auprès de son fils à titre de gouverneur.

Le supérieur, étonné d'une semblable demande, répond que les constitutions de son Ordre s'y opposent absolument.

— Mon révérend Père, reprend l'étranger, j'y tiens beaucoup, je vous conjure de me l'accorder !

— Mais, monsieur, je ne le puis pas, cela nous est défendu...

— Mon Père, vous ferez une exception pour moi.

— C'est impossible, monsieur.

— Vous ne le voulez à aucun prix, mon Père ?

— Je ne le puis à aucun prix, monsieur.

— Et si je vous y forçais ?

— Je ne pense pas que ce soit en votre pouvoir, monsieur ; car, pour nous, la première autorité est notre règle, et elle nous interdit ce ministère particulier.

— Eh bien ! mon révérend Père, nous allons voir, si je n'aurai pas un moyen certain de vous fléchir.

— J'en doute, monsieur.

— Un petit instant, mon révérend Père.

Et le noble étranger, qui n'avait cessé de sourire d'un air un peu malin, venait de mettre la main dans sa poche ; de cette poche, il retire un portefeuille ; dans ce portefeuille, il prend un papier... Le Père supérieur regardait tous ces mouvements, en se demandant comment il pouvait sortir de cette poche, de ce portefeuille, et de ce papier, un argument assez fort pour lui prouver qu'il pouvait faire une exception en faveur de l'étranger, quel que fût son mérite :

— Lisez, mon révérend Père, lui dit tranquillement notre inconnu.

Le supérieur prend le papier, lit, s'incline :

— Monsieur, vous l'avez dit : je suis vaincu. Vous aurez un de nos Pères pour votre enfant.

Cet étranger n'était rien moins qu'un descendant de don André d'Amigante, chez lequel Ignace de Loyola, mendiant à Manreza, avait été recueilli deux fois pendant deux maladies très-graves, et dont il avait reçu des soins si tendres, si empressés et si respectueux, qu'il ne les oublia jamais. Dans sa vieillesse, il avait voulu laisser à cette famille un témoignage de sa reconnaissance, qui perpétuât, pour les descendants de don André, le souvenir des bienfaits qu'il en avait reçus. Ce témoignage de reconnaissance était un écrit de la main même de saint Ignace, attestant qu'il accordait, à perpétuité, aux descendants directs de don André

d'Amigante, la faveur d'avoir un Père de la Compagnie pour l'éducation de leurs enfants, en quelque lieu que ce fût. Le Père de Polanco fut chargé de faire une copie de ce privilége, pour être déposée dans les archives de la maison de Rome.

En terminant ce faible travail, que nous étions indigne d'entreprendre et qui, néanmoins, nous a été bien doux, bien consolant, nous osons demander humblement à saint Ignace de Loyola de bénir ces pages, de les bénir abondamment, et de faire descendre sur nous-même toutes les bénédictions d'en haut.

— Gloire à Dieu !

Gloire au saint fondateur de la sainte Compagnie de Jésus !

FIN.

LITANIES

DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, écoutez-nous,
Jésus, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Dieu le fils, rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Esprit-Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Très-sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Marie, conçue sans péché, priez pour nous.

Priez pour nous.

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus,
Saint Ignace, dévot à Marie et zélateur de son culte,
Saint Ignace, qui avez confondu l'hérésie,
Saint Ignace, appui de l'Église militante,
Saint Ignace, réformateur des peuples,
Saint Ignace, réformateur des monastères et du clergé,
Saint Ignace, force de ceux qui combattent pour le nom de Jésus-Christ,
Saint Ignace, défenseur de la foi de l'Église,
Saint Ignace, vase d'élection sur lequel brille le nom de Jésus,
Saint Ignace, qui avez fait connaître le nom de Jésus aux infidèles,
Saint Ignace, qui ne vivez que pour la plus grande gloire de Dieu,
Imitation des travaux de Jésus-Christ,
Gloire et lumière de l'Église,
Maître éclairé de la vie spirituelle,

Saint Ignace, auteur des *Exercices spirituels*,
Saint Ignace, qui pardonnez si généreusement les injures,
Saint Ignace, qui rendiez le bien pour le mal,
Refuge des pécheurs et des affligés,
Consolateur des malheureux,
Père des pauvres orphelins,
Proetecteur et soutien de la jeunesse,
Modèle d'obéissance,
Prodige d'humilité et de mortification,
Pauvre volontaire pour l'amour de Jésus-Christ,
Saint Ignace, qui rendiez la san'é aux malades,
Saint Ignace, qui étiez dévoré de l'amour divin,
Saint Ignace, qui mettiez les démons en fuite,
Saint Ignace, apôtre par votre sollicitude pour le salut des âmes,
Saint Ignace, rempli de l'esprit des prophètes,
Saint Ignace, docteur dans la science des saints,
Saint Ignace, martyr par l'austérité de votre vie,

Priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péches du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur,

Saint Ignace, priez pour nous.

Afin que nous devenions dignes des promesse de Jésus-Christ.

ORAISON.

Dieu tout-puissant, qui par le ministère de saint Ignace, avez donné à votre Église militante un nouveau secours pour faire connaître de plus en plus la gloire de votre saint nom ; faites, qu'aidés de sa protection et animés par ses exemples, après avoir combattu comme lui sur la terre, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le ciel. Par Notre-Seigneur Jésus Christ, votre Fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TABLE.

QUATRIÈME PARTIE.

(SUITE.)

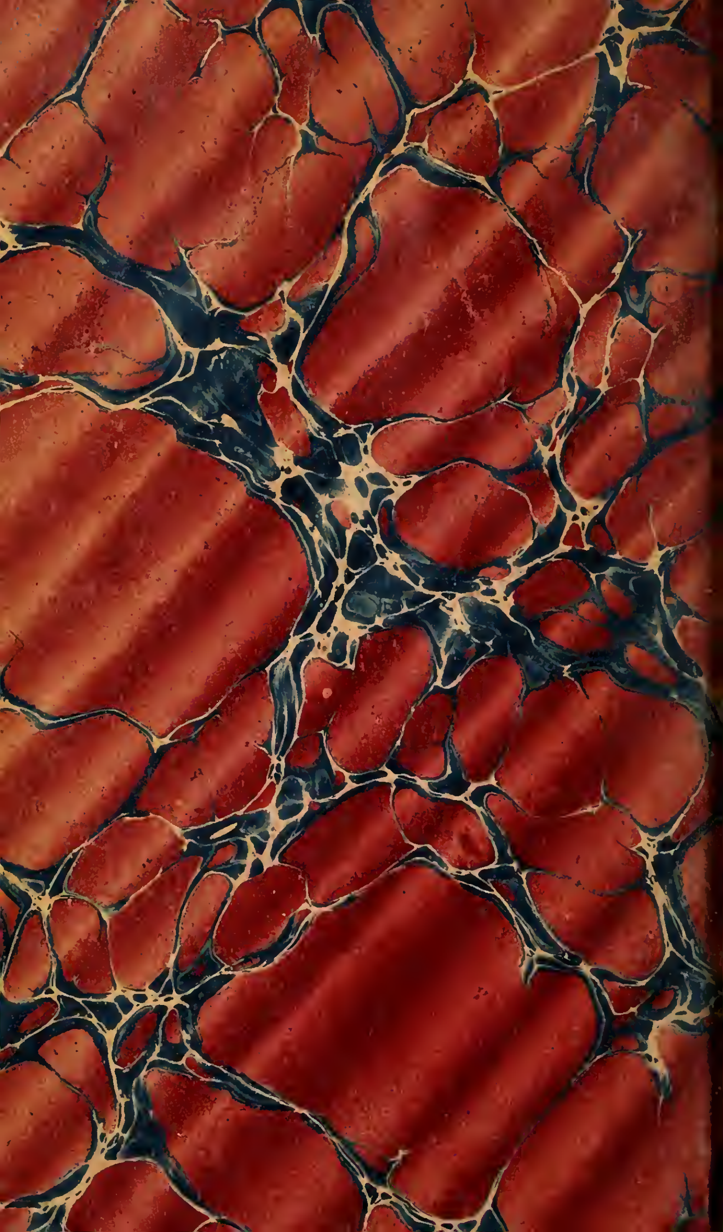
FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1534-1541.

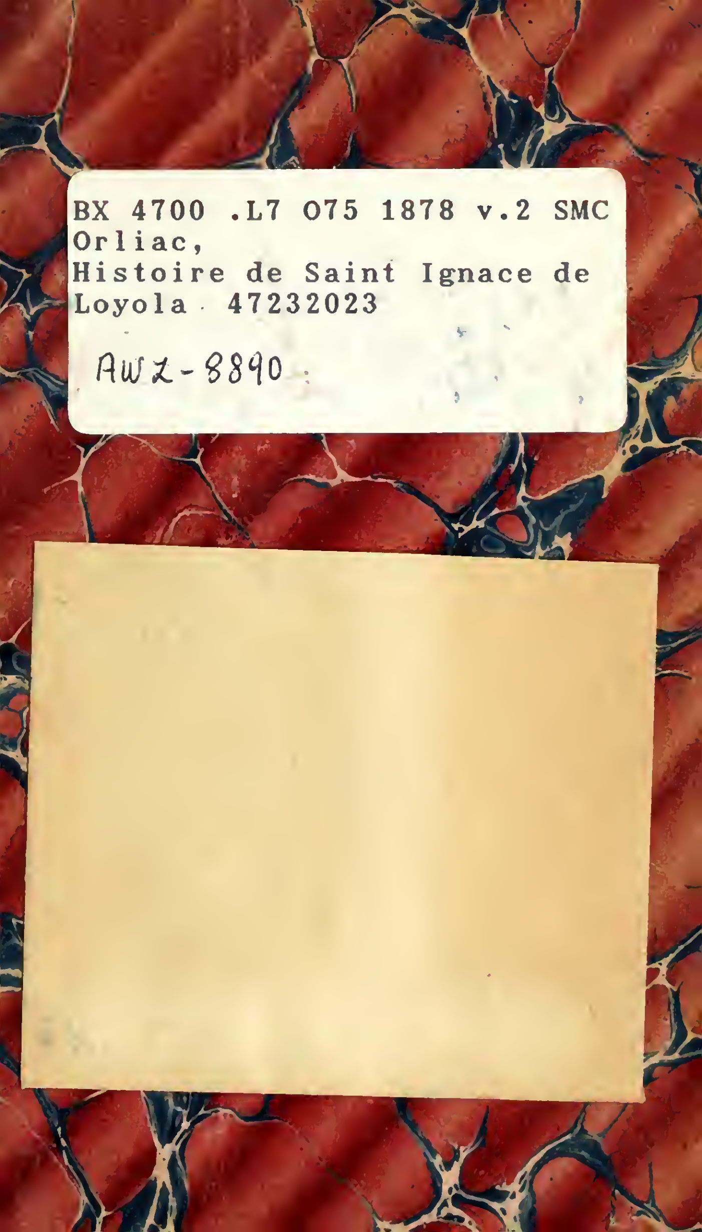
CINQUIÈME PARTIE.

GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1541-1556.

---

598. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.





BX 4700 .L7 O75 1878 v.2 SMC
Orliac,
Histoire de Saint Ignace de
Loyola 47232023
AWZ-8890

